33576/A/1

Rabeling 1th 10?

TRAITÉ
DE LA
GOUTTE.

TRAITÉ
DE LA
GOUTTE

55150

TRAITÉ
DE LA
GOUTTE,

DANS LEQUEL, APRÈS AVOIR fait connoître le caractère propre & les vraies causes de cette maladie, on indique les moyens les plus sûrs pour la bien traiter & la guérir radicalement.

Par M. CHARLES-LOUIS LIGER, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris.

..... *Peragro loca, nullius ante*
Trita solo..... Lucret. libr. 4°.

A PARIS,

Chez { La Veuve QUILLAU, rue Galande, à l'Annonciation.
NULLY, Grande Salle du Palais, à l'Ecu de France.

M. DCC. LIII.

Avec Approbations & Privilége du Roi.

PRÉFACE.

JE me diſpenſerois volontiers de faire une Préface, ſi dans l'Ouvrage que je préſente au Public, je n'attaquois pas un grand nombre de préjugés, que je crois d'autant plus difficiles à combattre, qu'ils ſont plus communs & plus anciens. Il s'agit de la Goutte, maladie qu'on a cru juſqu'ici, non ſeulement incurable, mais de laquelle encore beaucoup de Médecins & des plus célébres n'ont point oſé entreprendre le

traitement. Le fameux *Duret*, cet oracle de la Médecine, n'eſt pas le ſeul, qui, au lit des Goutteux, s'eſt contenté de leur dire, *quand vous avez la Goutte, que vous êtes à plaindre! quand vous ne l'avez pas, que vous êtes à craindre!*

Son exemple en a entraîné bien d'autres à penſer ainſi; peut-être ſerois-je du nombre, ſi je n'avois pas été engagé à faire une étude particuliére de cette maladie, par l'envie que j'avois de ſoulager quelques Goutteux, qui m'avoient confié leur ſanté.

Je n'ai pas été rebuté par les difficultés que fait naître la différente maniére de penſer,

qu'ont eu les Auteurs sur cette maladie ; mais j'ai été surpris en trouvant dans la plûpart des Livres, que la Goutte étoit peut-être la maladie la plus difficile à traiter. Cependant les raisons que les Auteurs alléguent ne me satisfaisoient pas ; je ne concevois pas comment il se pouvoit faire, qu'on n'eût pas encore trouvé les moyens de guérir une maladie, qui d'entre les *chroniques*, est la plus longue, & dont les accès, qui sont très-éloignés les uns des autres, donnent tout le temps de travailler à la détruire. Du moins si elle est incurable, comme le pensent bien des Auteurs, pourquoi n'en

donnent-ils pas des raiſons plauſibles ? De plus, comment concilier avec cette prétendue incurabilité, la guériſon parfaite de pluſieurs Goutteux, ſoit par la nature, ſoit par les ſecours de l'Art ? Pourquoi les mêmes remédes qui ont pû la détruire chez une perſonne, ſouvent l'aigriſſent-ils dans une autre ? Pourquoi enfin cette maladie n'attaque-t-elle le plus communément, que les perſonnes qui jouiſſent d'une ſanté aſſez conſtante ? Voilà les principales queſtions ſur leſquelles je ſouhaitois que les Auteurs ſe fuſſent étendus, & qui méritoient d'être plus développées qu'elles ne le ſont.

C'étoit-là préciſément le but que je me propoſois, lorſque j'ai commencé à étudier cette maladie. Je ne ſongeois point encore à en découvrir la cauſe; je me bornois à l'eſpérance de trouver ſur la méthode de la traiter quelques éclairciſſemens dans la lecture des Auteurs qui ont parlé de la Goutte, parce qu'il y a toujours à profiter dans les ouvrages que nos Ancêtres nous ont laiſſés.

Je n'ai pas été long-temps à trouver quelque ſatisfaction dans mes lectures; j'ai vû dans *Galien*, que la Goutte étoit plus fréquente dans certains pays que dans beaucoup d'autres. J'ai vû la même obſerva-

tion mieux détaillée dans *Celius Aurelianus*, & dans les ouvrages de *Sennert*. J'ai fait attention en même-temps, que dans la France, la plûpart des Provinces ſont remplies de Goutteux, tandis qu'à peine en voit-on dans quelques autres. Je pourrois faire la même comparaiſon pour différens Royaumes, & indiquer ceux où il n'y a point de Goutteux, & ceux où il n'eſt preſque pas permis de ne le point être; mais j'écris principalement pour ma Patrie, & j'ai cru devoir appuyer ſeulement ſur le contraſte qu'il eſt facile à tout François d'y appercevoir.

Je me ſuis flatté dès ce mo-

ment que je ne ſerois point fruſtré de mes eſpérances, & que je tirerois de mon travail plus de connoiſſances que je ne me l'étois imaginé en le commençant. Enfin, j'ai conçu qu'il n'étoit pas difficile de découvrir la véritable cauſe de la Goutte, fondé ſur ce que les cauſes des maladies endémiques, c'eſt-à-dire, de celles qui ſont propres & particuliéres à un Peuple, ou à une Province, ou à un climat, n'étoient pas difficiles à appercevoir. Ces maladies ſont toujours occaſionnées, ou par la mauvaiſe conſtitution de l'air qui y regne, ou par la qualité des alimens que la nature y

produit, ou par le mauvais régime des Peuples qui les habitent.

Je n'ai point balancé, par des raisons que j'ai alléguées dans le cours de cet Ouvrage, à donner l'exclusion à la mauvaise constitution de l'air; je me suis uniquement attaché à examiner & à analyser les alimens solides & les différentes boissons qui sont en usage dans tous ces pays où la Goutte est si fréquente. J'ai eu lieu d'observer & de me convaincre que les alimens & les boissons procuroient la Goutte par l'abondance d'un même principe; que dans les pays où la Goutte étoit encore plus fréquente, ces

mêmes boissons & alimens contenoient encore une plus grande quantité de ce principe.

Cette découverte ne me satisfaisant pas suffisamment, j'ai fait l'examen des alimens & des boissons qui sont en usage dans les pays où la Goutte est, pour ainsi dire, inconnue, & j'ai trouvé qu'ils contenoient une très-petite quantité de ce même principe. Dès lors je me suis cru fondé à avancer que cette abondance d'un même principe devoit être le germe de la Goutte.

Il y avoit déja long-temps que j'étois instruit que la Goutte étoit causée par l'abondance de ce principe, qui est le

même dans les boissons & dans les alimens, dont on fait ordinairement usage pour réparer les pertes que le corps fait continuellement ; lorsque je donnai au mois de Décembre 1747 une These sur la Goutte, dans laquelle, sans m'attacher à détruire les préjugés qu'on a sur cette maladie, j'indiquai seulement le reméde qui pouvoit la détruire radicalement.

On auroit pû y soupçonner la cause de la Goutte, si l'on eût fait attention que j'y ai avancé, qu'il y avoit des vins peu propres à la procurer.

Je n'aurois jamais donné un Ouvrage complet sur cette matiére, s'il avoit suffi d'exposer

la cauſe premiére de la Goutte : mais je n'ai pû me diſpenſer d'entrer dans de grands détails ſur la maniére dont elle agit, parce que cette cauſe n'étoit pas encore connue.

La découverte de la cauſe premiére de la Goutte ignorée juſqu'à préſent, demandant une théorie neuve, il s'enſuit que le traitement doit être nouveau.

Je ſçais qu'en général les répétitions fréquentes ſont un grand défaut dans un Ouvrage ; cependant je ne prie pas le Lecteur de m'excuſer, s'il en trouve un grand nombre en liſant ce Livre, parce que j'ai été obligé de remettre conti-

nuellement sous les yeux les principes d'où il faut partir. Cette façon d'écrire n'est pas défectueuse, lorsqu'on a à combattre un grand nombre de préjugés vulgaires, contre lesquels personne ne s'est encore élevé.

La premiére Partie renferme l'exposition des différens sentimens qui ont paru sur la Goutte, tels qu'ils sont dans les Auteurs originaux. On y trouvera aussi l'analyse de ces sentimens, & le cas qu'on en doit faire. J'ai fait tous mes efforts pour abréger cette partie, parce qu'elle n'intéresse point par sa nouveauté.

La seconde partie commen-

ce par l'hiſtoire des progrès que la Goutte a faits depuis Hippocrate juſqu'à nos jours, après leſquels j'ai cru devoir expoſer le caractére propre de cette maladie, en indiquer la cauſe premiére & la prouver enſuite par tous les moyens connus. J'ai auſſi détaillé les cauſes déterminantes des accès ; j'ai développé leurs maniéres d'agir le plus clairement qu'il m'a été poſſible.

La troiſiéme Partie expoſe tout le traitement de la Goutte, la conduite que l'on doit tenir dans les différentes eſpéces, ſoit dans l'accès, ſoit hors de l'accès.

J'ai obſervé dans tout l'ouvra-

ge un ordre méthodique; j'ai même expliqué des phénoménes fort connus des Médecins, mais qui ne ſont pas ſouvent à la portée des perſonnes, qui n'ont aucune teinture de la Médecine.

Je crois cependant l'avoir fait aſſez clairement, pour être entendu par la plûpart de ceux, qui ont une légére connoiſſance de la phyſique.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Livre.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *Sentiment d'Hippocrate & des Anciens*, page 8
CHAP. II. *Sentiment de Paracelse & des Chimistes*, 21
CHAP. III. *Sentiment de Fernel*, 31
CHAP. IV. *Sentiment de Boerhaave & des Modernes*, 35

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *L'Histoire de la Goutte & de ses progrès*, page 42
CHAP. II. *Caractère de la Goutte*, 58
CHAP. III. *De la cause de la Goutte*, 62

CHAP. IV. *L'humeur goutteuse est mucilagineuse. Ce mucilage est le produit de certains alimens solides & encore plus de quelques boissons dont les Goutteux ont fait ordinairement usage,* 75
CHAP. V. *Les alimens solides & les boissons qui ne contiennent pas beaucoup de mucilage, ne sont point propres à donner la Goutte,* 96
CHAP. VI. *Les différens accès de Goutte ne sont que des efforts que la nature fait pour se décharger par dépuration de la trop grande quantité de mucilage, qui est contenue dans la masse des humeurs,* 105
CHAP. VII. *De quelle manière se fait la dépuration & se forment les dépôts dont elle est suivie,* 118
CHAP. VIII. *La mobilité de l'humeur goutteuse est une dépuration qui se fait à plusieurs reprises,* 130
CHAP. IX. *Il n'y a qu'une espéce de Goutte,* 151
CHAP. X. *La surabondance de matiéres mucilagineuses est la cause unique des accès de Goutte,* 171
CHAP. XI. *Examen des causes de la surabondance vraie de l'humeur goutteuse,* 177
CHAP. XII. *Examen des causes de la*

surabondance fausse, 184
CHAP. XIII. *Examen des causes qui peuvent procurer les deux espéces de surabondance*, 187
CHAP. XIV. *Les accès de Goutte se font sentir plus communément au Printemps & en Automne que dans les autres Saisons*, 191
CHAP. XV. *Plan général de Curation*, 195

TROISIE'ME PARTIE.

Du traitement de la Goutte.

CHAP. I. *DU traitement de la Goutte en général*, 204
CHAP. II. *De la Goutte réguliére*, 207
—*Causes de la Goutte*, ibid.
—*Symptomes*, 209
—*Diagnostic*, 214
—*Pronostic*, 223
—*Curation*, 226
—*Curation de l'accès occasionné par une vraie surabondance d'humeur goutteuse*, 228
—*Curation des accès causés en partie par la surabondance des humeurs en général*, 243

Curation des accès causés par la surabondance fausse de l'humeur goutteuse; 250
CHAP. III. *De l'usage des Topiques*, 254
CHAP. IV. *Curation de la Goutte*, 269
CHAP. V. *Des moyens de garantir de la Goutte, en prévenant la surabondance de l'humeur goutteuse*, 279
CHAP. VI. *Des moyens de garantir de la Goutte en anéantissant la cause premiere*, 291
CHAP. VII. *De la Goutte irréguliére en général*, 298
CHAP. VIII. *De la Goutte indéterminée*, 305
CHAP. IX. *De la Goutte Vague*, 312
CHAP. X. *De la Goutte remontée par accident*, 317
CHAP. XI. *De la Goutte remontée par elle-même*, 340
CHAP. XII. *De la Goutte irréguliére proprement dite*, 354
CHAP. XIII. *De la Goutte compliquée avec les maladies Vénériennes*, 362
CHAP. XIV. *De la Goutte compliquée avec le Scorbut*, 367
An Arthritidi sapo? 370

Fin de la Table des Chapitres.

TRAITÉ

TRAITÉ DE LA GOUTTE.

A Goutte eſt une maladie commune chez les Nations civiliſées, plus commune à la Ville qu'à la Campagne : on s'eſt imaginé qu'elle étoit une ſuite de la volupté, parce qu'elle eſt rare parmi les gens groſſiers, & encore plus rare chez les Sauvages.

Les Grecs & les Latins en ont diſtingué trois eſpéces ; ſavoir, la Podagre ou la priſe des pieds, quand la la Goutte ſe fait ſentir uniquement dans cette partie; la Chiragre ou la priſe des mains, quand ce ſont celles-ci qui en ſont attaquées ; enfin la Scia-

tique ou douleur des Os innominés ; lorſque la tête du Fœmur & la cavité Cotiloide de l'Os Iſchium, ou bien lorſque les parties qui les environnent ſont le ſiége de cette maladie : mais lorſqu'elle attaque pluſieurs articulations à la fois, ils lui ont donné le nom de maladie des Articulations. Toutes ces différences, comme on peut voir, ſont priſes des différens ſiéges de la maladie.

Comme il y a eu un temps où l'on croyoit que toutes les maladies étoient occaſionnées par des fluxions, ou des eaux qui tomboient goutte à goutte ſur la partie affligée, que dans le temps de la baſſe latinité, on rendoit ces fluxions par le mot de Goutte, les François l'ont uniquement réſervé pour exprimer la maladie dont il s'agit : & lorſqu'ils veulent que ce terme ſignifie une autre maladie, ils lui joignent toujours un épithète, comme dans la Goutte crampe, Goutte ſerène, &c.

La Goutte eſt plus fréquente au Printems & en Automne que durant l'Hyver & pendant l'Eté. On la définit ordinairement, maladie des Articulations occaſionnée par

un vice de la synovie, qui cause des douleurs, des tumeurs dans les parties qui environnent les articulations, comme membranes, gaines des tendons, vû que les os & les cartilages n'ont pas de sensibilité.

On convient bien qu'il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire dans les causes qui procurent cette maladie; mais on est bien éloigné d'être d'accord là dessus: il y a peut-être autant de sentimens différens qu'il y a eu d'Auteurs qui ont traité en particulier cette maladie.

On rendroit cependant un grand service à la Médecine, si on pouvoit les examiner tous avec attention, en rapporter l'Analyse qui en seroit faite, afin que chacun fût à portée d'apprécier chaque sentiment. Mais outre que cette opération demande un temps infini, que la vie d'un seul homme n'y suffiroit pas, l'Auteur & le Lecteur seroient très mal satisfaits par l'ennui que cela leur causeroit. Car il y a beaucoup d'Ecrivains qui ne se sont distingués des autres que par des minuties, ou qui ont pris tout au plus quelques causes déterminantes des accès de Goutte,

pour la cauſe de la Goutte même.

Pour épargner au Lecteur la peine de s'ennuyer, j'ai rapproché tous les différens ſentimens, je les ai rangés ſous différentes claſſes, & je me ſuis contenté de faire l'analyſe du ſyſteme principal que chacune renferme, d'en faire la critique, & de faire voir ce en quoi il étoit mauvais.

J'ai crû devoir commencer cet Ouvrage par cette partie, afin de faire connoître la grande néceſſité qu'il y avoit de tâcher de découvrir la véritable cauſe de la Goutte; puiſque juſqu'ici elle n'étoit pas encore connuë, & que c'eſt peut-être par cette raiſon que cette maladie paſſe pour incurable: vû la difficulté qu'il y a à traiter une maladie dont la cauſe premiere eſt toujours ignorée.

Mon ſyſtême n'eſt fondé que ſur l'obſervation; ce n'eſt qu'après avoir examiné très-ſerieuſement les différens Phénomènes qui accompagnent la Goutte, que je me ſuis trouvé contraint de conclure que la cauſe étoit toute autre qu'on ne l'avoit penſé juſqu'ici. Et je crois que je ne ſerai pas le ſeul de mon avis; ſi l'on veut faire & apporter les

mêmes attentions que j'ai apportées en examinant cette maladie non-seulement dans les Livres, mais encore chez les malades.

Voici le Plan que je me suis proposé dans cet Ouvrage ; je n'en fais ici mention qu'en faveur de ceux qui n'aiment pas les Préfaces, & en conséquence ne les lisent jamais. Je divise ce Livre en trois parties. La 1re. renfermera l'exposition des principaux systêmes sur la cause de la Goutte, tels qu'ils sont dans les originaux. Car presque tous les Commentateurs, les Traducteurs & ces Personnes qui ont la manie de faire des Extraits, dont le nombre est si considerable de nos jours, ont toujours altéré le texte & déguisé les pensées des Auteurs sur lesquels ils ont travaillé. Elle renfermera aussi l'analyse & la critique de ces sentimens qui ne m'ayant pas paru des plus satisfaisans, me donnent occasion de chercher la cause de cette maladie & de tâcher de la découvrir : ce que je fais dans la seconde partie, que je commence par l'histoire des progrès de la Goutte, qui a mis nombre de siécles à tourmenter

les hommes au point où elle le fait aujourd'hui. Je fixe ces différents progrès à des époques certaines. C'eſt cette Hiſtoire qui m'a donné quelque éclairciſſement ſur la nature & la cauſe de cette maladie; en conſéquence j'ai crû en devoir faire part aux Lecteurs, afin qu'ils voyent par eux-mêmes la néceſſité de travailler à découvrir la cauſe de la Goutte, que je tâche de faire toucher au doigt dans les Païs où elle eſt Endemique & dans ceux où elle peut être Epidémique. Ce n'eſt pas tout, outre la cauſe premiére de la Goutte, il y a un grand nombre de cauſes déterminantes des accès, que je développe auſſi clairement qu'il eſt poſſible de le faire dans un Ouvrage de pareille étenduë; mais ſur leſquelles j'ai crains de m'étendre, parce que tous les Médecins ſont en état par eux-mêmes & par la ſeule expoſition de connoître leurs maniéres d'agir.

Enfin la cauſe premiére de la Goutte étant connue, les cauſes déterminantes des accès étant expoſées, je paſſe à la troiſiéme partie, où je traite la maladie en particulier &

dans l'ordre méthodique; c'eſt-à-dire, qu'après avoir expoſé les ſymptomes, établi la cauſe premiere & indiqué les cauſes déterminantes, donné un Diagnoſtic & fait un Prognoſtic ſuivant les circonſtances; j'entre dans la maniére de la traiter qui doit être double, ſavoir, la curation des accès & celle de la maladie quand elle eſt réguliére. Mais quand elle eſt devenue irréguliére, la curation ne peut pas être ſi ſimple; chaque irrégularité demande un traitement particulier, que je donnerai auſſi après en avoir expoſé les ſymptomes & les cauſes, donné le Diagnoſtic qui ſouvent eſt très difficile, & fait un Prognoſtic dans ces cas preſque toujours fâcheux.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Sentimens d'Hippocrate & des Anciens.

DE toutes les maladies qui attaquent les articulations du corps humain, il n'en eſt point de plus commune que celle qu'on appelle vulgairement la Goutte. Quoiqu'elle fût rare du temps d'Hippocrate, il en a cependant parlé comme d'une maladie déja connue long-temps avant lui.

Comme de tous les Ouvrages des anciens Médecins, il n'y a que ceux attribués à Hippocrate qui ſoient parvenus juſqu'à nous ; pour ſuivre avec ordre le plan que je me ſuis propoſé, je crois devoir commencer par expoſer le ſentiment qu'il a

donné sur cette maladie. J'espere même qu'on ne trouvera pas mauvais que je traduise ici tout ce qu'il a dit de la Goutte ; attendu que sa Dissertation, quoique très-courte, a cependant servi de base & de point fixe à tous ceux qui en ont traité après lui.

Voici comme il s'explique. Lorsqu'une personne est attaquée de la Goutte, elle éprouve dans les articulations un sentiment de feu & de douleur ; cette maladie est quelquefois aiguë, & fait sentir des douleurs plus ou moins vives, tantôt dans une articulation, tantôt dans une autre. Il est à propos d'appliquer des remédes rafraîchissans sur la partie affligée, de dégager l'estomac & les intestins par des remédes relachans & des Diuretiques, pourvû toutefois, que ce ne soit qu'avec des remédes pris en infusion ; & enfin de faire attention aux remédes qui ont eû le plus de succès pour y insister davantage. La cause de cette maladie est le mélange de la bile & de la pituite, qui, après avoir été mises en mouvement, se déposent dans les articulations. C'est une maladie ai-

guë, mais de peu de durée, point dangereuse, qui attaque plus fréquemment les jeunes gens que les personnes âgées.

Il entre ensuite dans le traitement des différentes espéces de Goutte, & commence par décrire celle qui attaque les pieds ou la Podagre. De toutes les douleurs, dit-il, qui se font sentir dans ces différentes articulations, il n'en est point de plus violentes, que celles auxquelles les articulations du pied sont sujettes : elles sont de très-longue durée & se dissipent difficilement ; elles ont pour cause une bile & une pituite corrompues, qui résident dans les veines. Cette maladie est de longue durée & serieuse, quoiqu'elle ne soit pas mortelle, à raison du nombre des parties qu'elle affecte, comme les veines, les nerfs ou les os. Il paroît qu'il admet la même cure pour cette espéce ; car il dit seulement, que, si la maladie a son siége dans les orteils ou les doigts, il faut cautériser avec du linge crû la partie affligée un peu au-dessus de l'articulation.

La seconde espéce dont il parle

eſt la douleur des hanches plus connue ſous le nom de Goutte Sciatique ; elle attaque l'articulation du Fœmur avec la cavité de l'os Iſchium & toutes les parties qui l'environnent. Lorſque cette maladie eſt parvenue à ſon dernier dégré, elle fait ſentir de la douleur dans toutes la jambe. Il faut, dit Hippocrate, lorſque la douleur ſe fait ſentir, l'adoucir avec les bains chauds, les fomentations, relâcher le ventre ; & lorſqu'elle eſt appaiſée, donner des purgatifs ; enſuite mettre le malade au lait d'âneſſe. La cauſe de la Sciatique eſt la bile & la pituite corrompues qui ſe dépoſent dans les veines. Mais cette corruption a été occaſionnée par une maladie antérieure ; ou bien tout le ſang a été gâté & vicié par cette bile & cette même Pituite Comme il arrive quelquefois que la douleur ne céde point aux remédes énoncés ci-deſſus, il faut cautériſer la partie où la douleur s'eſt fait ſentir.

Il eſt facile de s'appercevoir que la bile & la pituite miſes en mouvement dans les veines & quelquefois corrompues, dépoſées dans les articu-

lations ſont les ſeules cauſes de la Goutte qu'Hippocrate reconnoit, même pour les différentes eſpéces qu'il a rapportées. Mais il eſt très difficile de concevoir comment la bile & la pituite peuvent ſe mettre en mouvement, & de plus ce qu'il en doit réſulter, depuis que nous connoiſſons la circulation du ſang, ſur laquelle Hippocrate ne s'eſt jamais clairement expliqué.

D'ailleurs ſi l'on fait attention à ſon plan de curation, dans lequel il n'expoſe que des remédes chauds & purgatifs, & ordonne des Cautéres lorſque la maladie eſt rebelle, on ſeroit plutôt tenté de croire qu'il admettoit une ſurabondance d'humeurs, qui naturellement devroit occaſionner un défaut de mouvement dans les humeurs en général. Auſſi bien loin que ce ſoit un mélange de bile & de pituite, c'eſt plutôt la ſéparation de ces deux humeurs qui occaſionne la Goutte. De plus, pour admettre une pareille cauſe, il faudroit que ce mélange ne pût procurer que la Goutte & non d'autres maladies, ce qui n'eſt pas ſuivant ſon ſentiment.

Il me reste encore une réflexion à faire sur le plan de curation que cet Auteur a laissé & que j'approuve fort ; c'est qu'il permet de mettre en usage des remédes bien différens, & engage beaucoup à insister sur ceux qui paroissent avoir quelque succès : ce qui me porte à penser que de son temps, l'expérience & l'observation n'avoient point encore constaté quels étoient les remédes les plus propres à détruire cette maladie ; peut-être parce qu'elle étoit peu commune alors, peut-être aussi parce qu'on en ignoroit la véritable cause ; ce que je n'avance pas sans fondement, puisque ses successeurs les plus proches l'ont déclaré ouvertement.

SENTIMENT DES ANCIENS.

Quoiqu'après Hippocrate, Galien ne soit pas le premier qui ait parlé de la Goutte, cependant comme il est connu pour le grand Commentateur de ce premier Médecin, j'ai cru devoir le mettre à la tête de cette classe, d'autant plus volontiers qu'il entre bien plus avant que

ſes Prédéceſſeurs (*a*) dans le détail de cette maladie, & que ſon ſentiment a été généralement ſuivi par ſes Succeſſeurs. (*b*)

Pour ne pas tomber dans des répétitions fréquentes & ennuyeuſes, je paſſerai ſous ſilence les deſcriptions énergiques de la Goutte que l'on trouve dans les Ouvrages de ces différens Auteurs, & je ne m'attacherai déſormais dans cette partie qu'à expoſer les différentes cauſes qu'ils ont reconnues & à les apprécier comme j'ai fait à l'occaſion d'Hippocrate.

Galien a parlé de la Goutte avec beaucoup d'ordre & de méthode. Car 1°. Il ne reconnoit qu'une ſeule cauſe efficiente de cette maladie, qui eſt la fluxion dans les parties affligées. il exclut totalement l'acrimonie des humeurs ; parce qu'il prétend qu'elle ne peut provenir que de la ſéchereſſe, & que cette ſéchereſſe ne peut jamais produire la Goutte. 2°.

(*a*) CæliusAurelianus, Celſe, Aſclepiade, Andromachus.

(*b*) Oribaſe, Ætius, Paul Æginette, Alexandre de Tralles.

Il admet pour cause prochaine, la surabondance des différentes humeurs & exclut en même temps la foiblesse des articulations ; parce qu'il croit que cette foiblesse étant toujours permanente, la Goutte ne devroit point donner de relâche. 3°. Pour ce qui est des causes éloignées, c'est-à-dire celles qui peuvent contribuer à procurer cette surabondance, il les multiplie beaucoup, & insinue que rien n'est plus capable de les produire que les crudités de l'estomac, l'intempérance dans le boire & dans le manger, l'oisiveté, le défaut d'exercice ; & insiste extraordinairement sur l'usage trop fréquent de l'acte Vénérien, parce qu'il s'est apperçu que les enfans qui n'en avoient pas encore fait usage n'étoient jamais tourmentés de cette maladie. Il dit plus, car il ajoûte, que si la Goutte n'étoit pas commune du temps d'Hippocrate, c'est que pour lors on vivoit avec plus de sobriété & sur-tout parce qu'on ne s'abandonnoit pas si fréquemment aux plaisirs de l'amour.

En conséquence des causes qu'il a admises, il employe des Topiques

fortifians la plupart répercuſſifs, pour combattre la premiere cauſe ; les ſaignées & les purgations pour détruire la ſeconde cauſe ; parce qu'il a garanti quelques perſonnes de cette maladie, après leur avoir adminiſtré l'un ou l'autre de ces remédes. Il conſeille enfin l'abſtinence, la tempérance, & l'exercice du corps pour anéantir les cauſes éloignées & prévenir la ſurabondance des humeurs.

Mais comment concilier Galien avec lui-même ? Ne s'imagineroit-on pas qu'il s'attache à détruire par des remédes répercuſſifs la foibleſſe des articulations, c'eſt-à-dire une cauſe qu'il n'admet point ? D'ailleurs les ſaignées & les purgations ſont les ſeuls remédes pour toutes ſortes de ſurabondance : car l'Œdeme, l'Hydropiſie, l'Anaſarque & d'autres maladies qu'il ſeroit trop long de rapporter, ne ſont-elles pas occaſionnées par une ſurabondance d'humeurs qui doit preſque toujours ſon origine aux crudités de l'eſtomac ? Ainſi donc la ſurabondance des humeurs peut être compliquée avec différens vices. Mais encore, de quel

vice doit-elle être imbue pour produire la Goutte plutôt que toute autre maladie ? Quel caractere, quelle nature, quelle qualité doit-elle avoir? C'eſt toujours ce qui eſt à déſirer.

Il en eſt de même des cauſes éloignées ; l'intempérance & l'oiſiveté ſont la ſource de tous les maux dans le phyſique ainſi que dans le moral ; mais il faut employer pour les combattre des moyens auſſi différens que les effets qu'ils ont produits.

Quoique cet Auteur ait beaucoup inſiſté ſur l'exercice trop fréquent de l'acte Vénérien, je ne puis croire que cet exercice par lui-même ſoit capable de donner la Goutte. En effet comment ſe figurer qu'une pareille ſécretion, même un peu forcée, puiſſe contribuer à l'augmentation des humeurs ? La raiſon a bien de la peine à s'en convaincre & l'expérience journaliere le contredit trop manifeſtement, ainſi que je le ferai voir en ſon lieu.

Si le ſentiment de Galien ne me paroît pas ſatisfaiſant, celui de ſes Succeſſeurs ne l'eſt guéres davantage, quoiqu'ils ayent beaucoup encheris ſur lui, en donnant des détails

très-considérables. Ætius entr'autres est celui qui a traité de la Goutte le plus amplement ; mais après avoir admis les mêmes causes que Galien, auxquelles il ajoûte la foiblesse des articulations, n'ayant seulement augmenté que le nombre des causes éloignées, il s'applique uniquement à traiter le malade suivant les différens symptomes dont il est tourmenté, sans travailler à détruire la Goutte. C'est dans ses Ouvrages qu'on en voit quatre espéces, savoir la Sanguine, la Bilieuse, l'Atrabilaire & la Pituiteuse. Chacune a ses signes propres qui la caractérisent, & ses remédes particuliers pour procurer du soulagement, à peu près les mêmes que Galien a indiqués ; à la réserve des Hermodactes, qu'il vante comme un reméde universel, spécifique & propre à toutes les espéces.

Outre les réflexions que j'ai faites sur le sentiment de Galien & qui toutes peuvent être appliquées à celui-ci, j'en ajoûterai encore une autre que me fournit Alexandre de Tralles successeur d'Ætius, lorsqu'il se plaint de ce que de son temps la Goutte passoit pour une maladie in-

curable. Il dit & je dis auſſi avec lui qu'on n'en connoît pas encore la véritable cauſe, malgré toutes les recherches qu'on a pu faire ; que cependant la maladie par elle-même, c'eſt-à-dire, de ſa nature, eſt facile à guérir dans ſes commencemens, & de plus qu'il n'eſt pas impoſſible d'en venir à bout lorſqu'elle eſt invétérée. A l'entendre raiſonner ainſi, on croiroit qu'il donne des moyens pour faire connoître cette cauſe ignorée juſqu'ici ; mais non, il ſuit pas à pas Ætius comme ſon maître, & s'il l'emporte ſur lui, ce n'eſt que par le grand nombre de recettes de différens remédes qu'il a éprouvés pendant le cours d'une pratique aſſez heureuſe. On ne peut pas dire cependant qu'il n'a pas approché du but bien plus près que les autres, ſurtout dans le traitement ; car il a ſçu diſcerner les remédes qui pouvoient guérir radicalement, d'avec ceux qui ne tendoient qu'a pallier la maladie, & il les a indiqués.

Enfin ſuivant ces deux Auteurs, le dépôt qui ſe fait dans les articulations, eſt occaſionné par la ſurabondance des humeurs & la foibleſſe

des articulations dans lesquelles la fluxion se fixe. Mais quelle qualité doit avoir cette surabondance? Pourquoi ce dépôt dans les extrêmités préférablement à tous les viscères, qui, de leur nature sont plus foibles & opposent moins de résistance que les autres organes qui sont continuellement fortifiés par les grands mouvemens auxquels ils sont destinés? C'est donc avec quelque fondement, que je ne souscris point à un sentiment qui répugne à la raison & qui n'est point autorisé par l'expérience.

Je ne m'arrêterai point davantage (*a*) à examiner les sentimens des Anciens, d'autant plus que tous les autres ont exactement suivi celui que je viens d'exposer, & qu'ils ne s'en sont point écartés dans l'essentiel. Mon but ayant été de me contenir dans les bornes du nécessaire, je garderai le silence sur toutes les différentes causes éloignées qu'ils ont pû re-

(*a*) Oribase. Demetrius. Pepagomenus. Paul Æginetre. Mercurial. Actuarius. Zacutus.

Tous les autres Auteurs Arabes; & parmi les Modernes Sydenham.

connoître ; parce qu'elles me méneroient trop loin & qu'elles ne font presque rien à mon sujet.

CHAPITRE II.

Sentimens de Paracelse & des Chemistes.

JE crois devoir mettre à la tête de cette classe un Auteur qui n'ayant pas traité à fond de la Goutte, à cependant eu beaucoup de part au changement qui a été fait dans l'ancienne Médecine. Ce ne sont plus des fluxions qui se jettent sur les articulations, on rejette la bile & la pituite & différentes autres humeurs, pour n'attribuer la Goutte qu'à un vice particulier de la Synovie, terme nouveau pour lors & qui signifioit l'humeur destinée à lubréfier différentes articulations, sur-tout celles qui sont exposées à de grands mouvemens. On est redevable de ce changement à Philippe Paracelse, qui a prétendu que la Goutte n'étoit autre chose que l'acrimonie de la Synovie. Cette acrimonie, selon lui,

irrite les parties les plus voisines des articulations & en conséquence occasionne des douleurs vives & aiguës. Mais ce qu'il y a de surprenant dans son sentiment, c'est que dans la distinction qu'il veut que l'on fasse des douleurs de la Goutte d'avec celles qu'entrainent après elles les maladies vénériennes, pour lesquelles il admet la même cause, il insinue que les douleurs sont plus vives, plus aiguës dans la Goutte que dans l'autre maladie, quoique l'acrimonie soit moins considérable dans le premier cas que dans le dernier : la seule raison qu'il allegue, est une antipathie dans la Synovie pour tout ce qui lui est étranger & contraire. Je ne crains point d'avancer trop, en disant que cette raison est trop vague & trop générale. Car quelle est la partie organique de notre corps, quelle est l'espéce d'humeur qu'elle peut contenir, qui ne soient pas gênées par des corps étrangers dont la nature ne sollicite pas l'expulsion ? Quels efforts ne fait-elle pas pour en venir à bout même sans le secours de l'Art? Paracelse s'embarrasse fort peu de s'étendre sur les moyens par lesquels la

Synovie contracte de l'acrimonie, il n'entre dans aucuns détails & ne donne aucun plan de curation. Ainsi tout le fruit qu'on peut tirer de son Ouvrage pour cette maladie, consiste dans une connoissance si exacte de son siége, que tous les Auteurs l'ont suivi en ce point.

Vanhelmon, qui se fait gloire d'être le Disciple de Paracelse, fait bien sentir que son maître a pû guérir la Goutte sans avoir indiqué les moyens; il avoue aussi qu'il n'en a pas donné la véritable cause & travaille en conséquence pour la découvrir; mais il faut voir s'il a été plus heureux.

Il commence par réfuter le sentiment de ceux qui attribuent cette maladie à des fluxions ou dépôts qu'il nomme catharres, & prétend que la Goutte étant héréditaire, il est impossible d'admettre pareille cause; parce que la semence ne peut renfermer aucune chose qui lui soit étrangere, sans perdre entiérement sa fécondité & devenir totalement nuisible à la propagation. Mais sur le champ il se contredit en indiquant la cause qu'il reconnoit; car il dit précisément que la semence peut renfermer

en elle le germe de l'humeur Goutteuse ou plutôt son empreinte. Il est vrai que pour ne pas être exposé aux mêmes reproches qu'il fait aux autres, il avertit que ce même germe est long-temps renfermé dans la semence, qu'il y reste dans l'inaction, qu'il y dort, qu'il y est caché, jusqu'à ce qu'ayant acquis un certain dégré de maturité, il se fasse sentir par un premier accès. Enfin, ce sont ses termes propres, le caractére de la Goutte est dans la semence comme dans une premiére vie, dans laquelle il dort jusqu'au premier accès, ainsi que fait l'Hyrondelle pendant tout l'Hyver.

Ce caractére est une acidité, qui, quoique renfermée dans la semence, ne l'infecte point; parce que la nature fait tous ses efforts pour maintenir cette humeur dans sa perfection: c'est pourquoi elle se fait sentir dans les humeurs Synoviales, qui sont les plus analogues à la semence, & avec lesquels cette acidité doit avoir plus d'affinité.

Vanhelmon, avec ce systême, tâche de rendre raison des principaux phénomènes qui accompagnent la Goutte, il est même séduisant dans ses raisonne-

ſonnement ; c'eſt ce qui lui a attiré beaucoup de Sectateurs. Cependant il reſte toujours à déſirer qu'il eut démontré d'où pouvoit provenir cette acidité, dont il attribue la cauſe aux différens excès ſans les ſpécifier ; car par là il tombe dans le même inconvénient que tous les Auteurs qui l'ont précédé. Du moins il auroit dû caractériſer l'acidité vénérienne qu'il admet. De plus c'eſt bien ſans aucuns fondemens ſolides, qu'il fait dormir dans la ſemence le germe de la Goutte, puiſqu'il n'y fait pas dormir le germe ſcorbutique ni d'autres; ce qui ne devroit pas arriver ſi la ſemence ne pouvoit rien contenir qui lui fût étranger, ſans en être altérée quant à l'uſage de ſes fonctions.

Il prétend que pour guérir la Goutte, il ne faut point attendre la maturité de cette acidité, mais qu'il faut la détruire dans ſon principe, par le moyen de l'arcane corallin, il n'en donne point la deſcription, il dit ſeulement que cet Arcane eſt métallique, qu'il a la couleur du corail, le goût du miel, & que ſon éſſence eſt comparable à celle de l'or.

Sennert reconnoît auſſi une acidité pour cauſe de la Goutte, cependant il critique le ſentiment de Paracelſe & des autres Chimiſtes, qui, à l'exemple de Tachenius, attribuent la Goutte à une pure effervescence de la Synovie occaſionnée par un acide. C'eſt pourquoi j'ai cru qu'il méritoit d'être examiné en particulier, parce que non-ſeulement il a caractériſé l'eſpéce d'acidité; mais encore il en indique le vehicule, c'eſt-à-dire l'humeur avec laquelle cette acidité doit avoir plus d'affinité. Voici comme il s'explique. La Goutte ne provient que des alimens dont l'homme fait uſage, ces alimens pour la plus grande partie lui ſont fournis par la terre qui leur communique ſes principes; celui qu'elle leur communique le plus communément eſt un acide vitriolique, qui cependant ſe change dans la circulation du végetal & forme un ſel tartareux dans la plante, lequel paſſe de la plante dans l'homme qui en fait uſage. Il fonde ce raiſonnement ſur ce que de toutes les plantes connues, il n'y en a point qui contiennent une plus grande quantité de ſel de tar-

tre, que celle dont on tire le vin ; que d'un autre côté, le vin eſt celui de tous les ſucs végétaux qui contribue le plus à donner la Goutte.

Il n'ignoroit pas cependant qu'il y avoit des eſpéces de vins peu propres à donner la Goutte, quoiqu'ils fourniſſent de l'acide & du tartre dans leurs analyſes. Mais cet acide, dit-il n'a pas eu pour principe un acide vitriolique ; car ſi l'on fait attention aux Climats qui produiſent ces Vins, on s'appercevra très-facilement qu'ils ſont le produit d'une terre légere & ſablonneuſe qui fournit très-peu d'acide ; tandis que les autres vins ſont le produit des terres argilleuſes, limoneuſes, pierreuſes, talqueuſes, gipſeuſes, ou enfin qui renferment quelques minéraux, qui tous produiſent un acide vitriolique en aſſez grande abondance.

Je ne ſçais pourquoi Sennert prétend que la Goutte eſt le produit d'un acide vitriolique des plantes, dans leſquelles on n'apperçoit pas d'acide qui ait ce caractére, je ſuis d'autant plus diſpenſé de me rendre à ſon ſentiment, qu'il m'eſt très facile

de démontrer que les vins, qui contiennent une plus grande quantité d'acide que les autres, ſont préciſément ceux qui, loin de donner la Goutte, peuvent au contraire en garantir.

Cet acide enfin, ſelon cet Auteur, a pour vehicule, non pas la partie aqueuſe du ſang, quoique les ſels ſe diſſolvent plus facilement dans l'eau que dans tout autre fluide, mais la partie ſereuſe qui eſt plus groſſiére. La raiſon qu'il en donne eſt que la partie aqueuſe n'eſt point aſſez mordicante par ſa ſimplicité, pour produire les douleurs vives & aiguës qui accompagnent la Goutte; qu'il faut un menſtrue plus compoſé, & il préfére la partie ſéreuſe aux autres fluides. Mais il ne dit pas ce qu'il entend par la partie ſéreuſe; il dit ſeulement, que, lorſque cette partie ſéreuſe imbue d'acidité attaque les articulations, elle peut déterminer ſur ces mêmes articulations les différentes autres humeurs comme le ſang, la bile, la pituite, &c. Que ce ſont ces mêmes humeurs qui forment les tumeurs des articulations, lors de l'accès de la Goutte.

On pourroit l'en croire, si les tumeurs ne se formoient pas si facilement & si elles ne changeoient point de place si promptement.

Comme presque tous les Auteurs Chimistes qui l'ont suivi, ont trouvé ce système défectueux, je crois que la seule exposition de leur sentiment suffit pour faire conprendre que Sennert n'a pas connu la véritable cause de la Goutte, quoique son système soit des plus vrai semblable. En effet ces Auteurs modernes qui ne pouvoient pas se refuser à reconnoître pour cause éloignée la plus ordinaire les indigestions & les crudités de l'estomac, ont bien senti que leur résultat devoit infecter toute la masse des humeurs & non pas en corrompre une particuliere ; c'est pourquoi ils ont admis pour cause prochaine de la Goutte, un vice particulier dans le sang qui est la source de toutes les humeurs. Ce vice, selon eux, est une acrimonie plus singuliérement affectée à la partie lymphatique du sang occasionnée & entretenue par un sel lixiviel quelconque, soit fixe, soit volatil.

Sylvius Déléboé pense ainsi. Il

n'entre dans aucuns détails touchant les moyens par lesquels le sang peut être corrompu, & il n'indique point comment ces sels peuvent s'introduire dans le corps humain.

Quoi qu'il en soit, il n'a pas mieux réussi que les autres. Ces sels doivent être naturellement ou dans le corps, comme s'ils en faisoient parties intégrantes, ou bien il y sont introduits par les alimens. Mais on sçait à n'en pouvoir douter, que les sels que l'on retire des Parties animales sont plutôt un produit de l'Art que de la Nature; de plus ils sont tous volatils, il n'y en a point de fixes. En second lieu, si ces sels sont introduits par les alimens, il s'ensuivroit que ceux qui ne vivent que de légumes, seroient plutôt sujets à la Goutte, que ceux qui n'en feroient point usage; cependant c'est le contraire qui arrive: car les légumes abondent en sel, mais il est bien changé quand il a subi l'opération de la digestion; & comme disent les Anciens, il n'y a que les Minéraux qui résistent à l'action de l'estomac & qui peuvent circuler avec nos humeurs sans être altérés, or dans tous

les alimens & boissons les plus suspects pour la Goutte ; on n'en apperçoit aucun vestige.

Toutes ces différentes opinions se réduisent à admettre pour cause de la Goutte un acide ou une acrimonie qui corrompent les humeurs; mais il n'est pas démontré que ce soit la véritable cause de la maladie dont il s'agit ; Au contraire on pouroit dire qu'ils n'y ont aucune part , & que c'est par cette raison que plusieurs Auteurs ont abandonné ce systême , & ont fait tous leurs efforts, pour parvenir par un autre moyen à la connoissance de la véritable cause de la Goutte, ainsi que je vais l'exposer.

CHAPITRE III.

Sentiment de Fernel.

FERNEL ayant rejetté tous les systêmes que je viens d'exposer, comme très-peu satisfaisans, parce qu'on n'y pouvoit pas rendre raison de différens changemens prompts & subits qui arrivent dans la Goutte, s'est

imaginé d'en former un, dans lequel il put expliquer ces différens Phénomènes. Pour y parvenir, il constitue la pituite comme cause unique de la Goutte. Cette pituite n'est pas celle qui a sa source dans la tête comme on le pensoit dès lors, parce qu'elle n'auroit pû parvenir aux endroits affectés de la Goutte que par le canal des vaisseaux, ce qu'on croyoit impossible : mais c'est la pituite qui a sa source dans toutes les parties extérieures de la tête, qu'il fait descendre dans les articulations par un chemin qu'il a inventé & qui est situé entre la peau & les chairs dans toute la circonférence du corps humain, parce que, dit-il, les voies y sont très amples & se prêtent facilement.

Mais ce système a eu bien des contradicteurs. Les Disciples de Fernel même les plus dévoüés ont été contraints de s'écarter des principes de leur Maître. Pour terminer en peu de mots ce qui regarde ce système, j'observerai que Fernel est le seul qui n'admette pour cause de la Goutte, que la pituite qui provient des parties extérieures de la tête, & aussi

le seul qui lui fasse tenir un pareil chemin.

Cependant je crois devoir ranger dans sa classe tous les Auteurs qui ont reconnu la pituite pour cause de la Goutte ; soit qu'ils admettent la pituite tant interne qu'externe, soit qu'ils lui prescrivent d'autres voies, par lesquelles elle puisse facilement parvenir aux articulations. Il me suffit qu'ils ne reconoissent uniquement pour cause de la Goutte que la pituite, de quelque endroit qu'ils la tirent. Les uns la font venir de toutes les parties de la tête, d'autres de l'estomac & du foie, d'autres enfin de toutes les parties du corps ; mais tous lui prescrivent les vaisseaux du corps humain soit veneux soit artériels pour circuler.

De quelque côté qu'ils se tournent, ni les uns ni les autres n'ont atteint le but qu'ils se proposoient. Cette pituite peut également causer toute autre maladie que la Goutte. Je ne m'étendrai pas davantage sur un système qui est appuyé sur un fondement aussi mal assuré, reconnu généralement pour chimérique, totalement banni des Eco-

les & de la Pratique.

Il n'en eſt pas de même du ſentiment de ceux qui, avec Sanctorius, font dépendre la Goutte le plus ſouvent d'un défaut de tranſpiration ; l'obſervation journaliere paroît les favoriſer : attendu que ceux qui ſont ſujets à cette maladie, en reſſentent les accès preſqu'auſſitôt que leur tranſpiration a été interceptée. Je veux bien croire que ce défaut de tranſpiration puiſſe accélérer les accès dans un Goutteux, comme il déterminera facilement une pleuréſie ou une peripneumonie dans une perſonne qui aura déja la poitrine affectée : mais cela ne ſuffit pas pour l'admettre comme cauſe premiére. Je crois être fondé à rejetter ce ſentiment parce qu'il eſt contraire à l'expérience.

En effet, quelles ſont les perſonnes les plus expoſées aux maladies que produit le défaut de tranſpiration ? Ne ſont-ce pas les manœuvres, ou ceux qui font de grands exercices ? Ce ſont eux préciſément qui ne ſont point ſujets à la Goutte. Ainſi ce ſentiment doit être rejetté avec plus de raiſon, que celui des Anciens & des Chimiſtes ; parce qu'il ne caracté-

rise point la cause de la Goutte & que les Médecins s'accordent assez entre eux, pour en admettre une, qui ait le caractére singulier de procurer uniquement cette maladie.

CHAPITRE IV.

Sentiment de Boerhaave & des Modernes.

LA connoissance de la circulation du sang a entraîné après elle une connoissance plus fidelle des causes des maladies, sur-tout de celle dont il s'agit. On n'a pas été embarrassé de trouver les sources de la matiére qui doit la produire, ni de lui frayer un chemin; on s'est contenté de celui que la nature lui avoit donné. Et comme le Méchanisme du corps humain est devenu plus connu, le méchanisme des maladies, par une suite nécessaire est aussi devenu plus certain.

Quoique Boerhaave ne soit pas le premier qui ait montré cette route dans cette maladie; c'est lui cependant qui en doit avoir toute la gloi-

re; parce qu'il a étendu ce principe méchanique à toutes les maladies. Comme la Médecine lui eſt beaucoup redevable, je ne balance point à lui attribuer la gloire que mérite le ſentiment qu'il a embraſſé au ſujet de la Goutte, quoiqu'il n'en ſoit pas entiérement l'Auteur.

Il prétend que cette maladie a pour cauſe prochaine un vice dans les parties nerveuſes les moins conſidérables par leur volume, & dans les humeurs qui les arroſent. Il fait conſiſter le vice qu'il attribue aux humeurs dans une acrimonie & une ténacité ou viſcoſité qui leur eſt étrangére; celui des parties ſolides, dans une trop grande rigidité, & il y joint le trop petit diametre dont les vaiſſeaux ſont pourvûs. Il paroît qu'il ſe fonde beaucoup ſur cette derniére cauſe; car il inſinue que la Goutte ſe manifeſte plutôt dans les parties éloignées du cerveau, parce qu'elles oppoſent plus de réſiſtance à cauſe de leur ſolidité, de leur rigidité & de l'exercice auquel elles ſont ſujetres. En outre, cette cauſe prochaine, ſelon lui, tire ſon origine des mauvaiſes digeſtions dont le réſultat

ne peut être employé par la nature pour réparer le suc nerveux, & de plus le corrompt : il croit même que les réflexions que l'on peut faire sur les causes éloignées, entraînent nécessairement à penser ainsi. Enfin lorsque la Goutte se fait sentir, il est à présumer que toutes les fonctions qui servent à la coction des humeurs sont viciées : Ce vice qui les affecte n'étant presque pas sensible soit dans les grands vaisseaux, soit dans les fluides, est cause que la Goutte a été difficile à guérir jusqu'ici.

Quant à la méthode de traiter qu'il indique, elle roule sur deux points. En premier lieu, il veut qu'on rétablisse la vigueur des viscères par les fortifians ; en second lieu, qu'on les délivre de cette humeur âcre, contenue dans leurs vaisseaux ou qui réside dans les articulations. Pour détruire cette acrimonie il ordonne aux malades des sels alkalis surtout les volatils à petite dose, pour exciter seulement la moiteur. Enfin il veut qu'on l'évacue avec les remédes propres à chasser la sérosité, pourvû toutefois qu'ils soient aiguisés avec les préparations mercurielles. Il ajoûte

encore qu'il eſt néceſſaire pour la juſte application des remédes, de faire attention aux cauſes éloignées de la Goutte, à l'âge & au tempérament des malades.

Je ne puis m'empêcher d'approuver en partie le ſentiment de Boerhaave, l'obſervation & l'expérience démontrent ſuffiſamment l'exiſtence de la trop grande ténacité & viſcoſité des humeurs, & du diamétre des vaiſſeaux deſtinés à les charier devenu trop petit par cette altération. Ce méchaniſme eſt trop ſenſible, il enleve tous les prétextes, qu'on pourroit alléguer pour ne pas ſe rendre à un pareil raiſonnement.

Il n'en pas de même de la cauſe qui produit cette viſcoſité ; il eſt à préſumer qu'elle n'eſt nullement le fruit des mauvaiſes coctions ou digeſtions ; puiſque tous ceux qui ſont ordinairement atteints de la Goutte ſont pour la plûpart bien conſtitués & ont preſque toujours joüi d'une ſanté aſſez conſtante : ce qui certainement n'auroit pas dû arriver, s'ils avoient été affectés du vice, que cet Auteur ſuppoſe ſi eſſentiel pour la Goutte.

Il est bien plus aisé de démontrer que le dérangement qui se manifeste pour lors dans la plûpart des fonctions, est une suite de la Goutte, puisqu'on ne l'apperçoit que dans l'accès ; que de persuader que la Goutte est le produit de ces dérangemens.

Ainsi Boerhaave a bien connu le vice de la Goutte tel qu'il est aisé de l'appercevoir dans les accès, mais il est bien éloigné d'avoir eu la connoissance de la cause de ce vice, à moins qu'on ne voulût prétendre que l'acrimonie seule puisse suffire. Mais suivant lui cette acrimonie, qui n'a pas un caractére particulier, ne se déclare que par de violentes douleurs qu'on ressent pendant l'accès. Pourquoi ne pas attribuer ces mêmes douleurs aux tiraillemens des fibres, aux extensions des vaisseaux qui contiennent une humeur qui ne leur est plus proportionnée & qui doit en conséquence les distendre? D'ailleurs ces douleurs ne sont si vives, si aiguës, que parce que les vaisseaux sont doués d'un sentiment exquis qu'on doit attribuer à la grande quantité de nerfs dont-ils sont composés. Cette explication paroît

plus naturelle, elle eſt purement méchanique, il eſt très-difficile d'en donner une meilleure. Ce n'eſt pas que je veuille exclure l'acrimonie entiérement de la Goutte, j'avoue qu'elle peut s'y rencontrer, même je ſuis perſuadé qu'elle s'y rencontre quelquefois, ſur-tout dans l'eſpéce qui n'eſt point accompagnés de grandes tumeurs; mais je crois que cette acrimonie ne provient que du ſéjour trop long que fait l'humeur Goutteuſe dans les parties affligées, qu'il arrive à cette humeur, comme à bien d'autres, qu'elle ne contracte ce vice que par le défaut de mouvement & de circulation.

Quant à la curation, notre Auteur employe les Purgatifs, qui font plus de bien par l'irritation qu'ils produiſent ſur les parties nerveuſes, dont ils augmentent le reſſort, que par les excrétions qu'ils procurent avec abondance; car dans ce dernier cas il faudroit les comparer avec les Sudorifiques, qui, loin d'atténuer & brifer cette, viſcoſité contribuent plutôt à l'augmenter; parce qu'ils la dépouillent du peu de ſéroſité qui lui ſert le véhicule.

Je renferme dans ce ſentiment celui de preſque tous les Auteurs modernes, & même des Auteurs de nos jours, il n'eſt différent qu'en ce qu'on s'eſt ſervi d'autres termes pour s'énoncer ; qu'aulieu de ſe ſervir des termes de ténacité ou viſcoſité, on a admis celui d'épaiſſiſſement du ſang, ſur-tout dans la partie lymphatique, tantôt ſans acrimonie, tantôt avec acrimonie. Il y en a quelques-uns, & ce ſont les Chimiſtes, qui prétendent que cet épaiſſiſſement eſt le produit d'un acide minéral, que c'eſt par cette raiſon que la maladie eſt très-rebelle. Ce ſont-là les principaux ſyſtêmes qui ont paru ſur la Goutte. Comme j'ai déja examiné ces derniéres raiſons, je n'entrerai pas dans un plus grand détail ſur les autres ſyſtêmes qui ont paru, crainte de retomber dans des répétitions auſſi fréquentes qu'ennuyeuſes ; je ſerois blâmé avec raiſon, ſi j'inſiſtois plus long-temps ſur une matiére qui n'eſt pas d'une grande utilité, tandis que les choſes les plus néceſſaires & les plus intéreſſantes demeureroient inconnues.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

L'Hiſtoire de la Goutte & de ſes progrès.

SI j'entreprends de donner dans cet Ouvrage l'hiſtoire de la Goutte & de ſes progrès, c'eſt que cette maladie me paroît être la ſeule qui ait commencé à attaquer les hommes inſenſiblement & par dégrés. Car de toutes les maladies, les unes ſe ſont fait ſentir dès la premiére fois, les mêmes qu'on les apperçoit aujourd'hui, par exemple toutes les maladies inflammatoires, les différentes fiévres, &c. Si les autres ont ſouffert quelque changement, ce n'a été qu'à la conſolation du genre humain; puiſqu'elles ſont deve-

nues ou plus rares, comme la lépre & l'éléphanthiasis, ou plus mitigées, comme les maladies vénériennes & peut-être toutes celles qui dépendent d'un vice étranger qui a infecté la masse des humeurs. Mais la Goutte au contraire a commencé par se faire connoître insensiblement & a paru employer nombre de siécles, pour parvenir à mettre les hommes à la torture, à leur faire sentir les douleurs cruelles, qu'elle leur fait éprouver aujourd'hui avec plus de violence que jamais & qu'elle étend sur un nombre beaucoup plus considérable. On s'imagineroit peut-être que le que le caractére de la Goutte ne se développe pas tout-à-coup, qu'il devient d'autant plus mauvais & dangéreux, qu'il a poussé de profondes racines, & qu'il est ancien; cependant l'histoire de ses progrès prouve le contraire: il est aujourd'hui le même qu'il étoit dès l'instant qu'il a paru; mais il agit bien différemment cela par la faute du genre humain.

En effet du temps d'Hippocrate, car on ne peut remonter plus haut lorsqu'on ne veut donner que du

certain dans l'hiſtoire de la Médecine, du temps, dis-je, de ce Prince des Médecins, le caractére de la Goutte s'eſt montré le même qu'il nous paroît être de nos jours, c'eſt-à-dire, qu'il a produit, dans les parties qu'il affligeoit les mêmes ſymptômes qu'on apperçoit aujourd'hui & avec la même opiniâtreté; il n'eſt différent actuellement, je le répéte, qu'en ce qu'il afflige un plus grand nombre de parties & tourmente beaucoup plus de perſonnes. Si la Goutte eſt plus à craindre & plus dangereuſe qu'autrefois, ce n'eſt qu'à cauſe qu'elle attaque des parties plus nobles & plus néceſſaires à la vie, qu'elle ne faiſoit dans ſon commencement. Hippocrate n'a reconnu d'eſpéce de Goutte que celle qui ſe fait ſentir dans les différentes extrémités, ainſi que je l'ai fait voir dans la premiére partie, encore ajoûte-t'-il qu'elle eſt de très longue durée, mais qu'elle n'eſt ni dangereuſe ni mortelle.

Comme il dit que les Eunuques & les Femmes ni ſont point ſujettes; ainſi que les jeunes gens qui n'ont point encore fait uſage des plaiſirs vénériens; il paroît ne reconnoître

pour seule cause de cette maladie, qu'un trop grand exercice & trop fréquent de ces plaisirs mêmes ; c'est pourquoi on prétend que cette maladie étoit peu commune de son temps, parce que dans son siécle & dans sa patrie, ce vice, ou ce défaut n'étoit pas porté trop loin ; c'est-à-dire qu'on étoit réservé sur cet article, ce que j'avance d'après Galien. Mais il s'en faut de beaucoup que je souscrive à cette raison. Je crois même pouvoir avancer le contraire ; parce qu'Hippocrate donne une preuve certaine que c'est à tort qu'on avance, que dans son siécle on n'étoit pas adonné aux plaisirs de l'amour, lorsqu'il fait la description d'une maladie connue sous le nom de *Tabes dorsalis*, que j'appelle ici consomption lombaire ; & lorsqu'il indique pour cause de cette consomption, l'exercice trop fréquent de l'acte vénérien, il donne à entendre que cette espéce de débauche étoit assez commune de son temps. Ainsi dans le siécle d'Hippocrate, on n'observoit point la continence ; ce n'est donc pas une raison solide d'admettre pour cause de la rareté de la Goutte le

peu d'excès qu'on faisoit de l'acte vénérien. Il faut chercher une autre raison plus solide, Galien lui-même la fournit, en s'expliquant ainsi dans un autre endroit.

Du temps d'Hippocrate, peu de personnes avoient la Goutte, parce qu'on étoit sobre dans le boire & dans le manger ; mais de nos jours, c'est toujours Galien qui parle, on a si fort multiplié la quantité & la variété des mets, qu'il paroît impossible d'y pouvoir rien ajoûter, c'est ce qui rend le nombre des Goutteux presqu'infini, au point même que les Eunuques sont sujets à la Goutte, quoiqu'ils soient sévrés des plaisirs vénériens ; & les Femmes avant d'avoir perdu leur flux menstruel, à cause de leur intempérance, de leur molleſſe & du défaut d'exercice.

Il est constant que le caractére de la Goutte étant le même chez tous les Goutteux & dans les différens Païs, il doit être l'effet d'une même cause ; je suis donc fondé à rejetter entiérement l'excès dans les plaisirs de l'amour comme cause de la Goutte, puisque les Eunuques sont sujets à cette maladie, qu'on n'a jamais

prétendu qu'elle fût chez les Femmes, l'effet d'un excès d'amour pratique. Enfin on consent à reconnoître chez ces derniers l'intempérance dans le boire & dans le manger pour unique cause de la Goutte ; mais cette cause ne suffit-elle pas pour la procurer chez tous les hommes ?

L'intempérance devenue fort commune, a beaucoup contribué à rendre la Goutte plus fréquente au rapport de Galien : il ajoûte encore, & Cælius Aurelianus le dit aussi, que la Goutte avoit paru aux anciens Médecins passer des peres aux enfans, qu'elle étoit devenue héréditaire. Galien le prouve autant qu'il est possible de le faire, en assurant qu'il a vu des Goutteux auxquels on ne pouvoit reprocher aucun excès, qui avoient toujours vécu dans une sobriété sans égale ; mais que par malheur pour eux, ils avoient eu des ancêtres & des péres Goutteux, dans lesquels probablement la semence avoit été corrompue, ou du moins infectée du germe de la Goutte.

Les progrès que cette maladie a faits soit par l'intempérance, soit par la propagation ne sont pas les seuls

dont Galien faſſe mention. L'uſage déplacé des Topiques la plûparr répercuſſifs, lui donna lieu d'obſerver pour lors un effet extraordinaire de la Goutte ; ce qui l'a engagé à dire qu'il falloit être très réſervé dans leur adminiſtration. Quoique l'on reconnût pour cauſe de la Goutte un vice général dans les humeurs, qui ſembloit cependant n'affecter que les extrémités, on ne laiſſoit pas de traiter cette maladie comme purement locale, qu'on prétendoit détruire avec les Topiques, ou du moins on croyoit par leur moyen procurer du ſoulagement. Cette méthode de traiter, loin de ſoulager les malades, les mettoit dans un danger éminent de perdre la vie, parce que l'humeur Goutteuſe qui réſidoit dans les extrémités, en étoit chaſſée par les remédes, puis s'alloit fixer ſur le poulmon & ſuffoquoit les malades avant qu'on pût les ſecourir : ou plutôt les choſes étant parvenues à ce point, on abandonnoit les malades ; parce que cet effet n'avoit pas encore été connu ou que l'obſervation n'avoit pas encore pû ſervir de guide dans le traitement.

Cette

Cette eſpéce de Goutte répercutée qui a donné naiſſance à l'eſpéce de Goutte irréguliere appellée de nos jours Goutte remontée, eſt devenue plus fréquente dans les ſiécles d'Oribaſe & d'Ætius, malgré les funeſtes effets dont elle étoit ſuivie. Alexandre de Tralles dit que de ſon temps la Goutte étoit très à craindre, très-dangereuſe & en même temps ſi rebelle, qu'on l'appelloit l'opprobre de la Médecine. Il paroît condeſcendre à ce préjugé en faiſant ſentir, que juſqu'à lui on n'avoit pas encore connu la véritable cauſe, qu'il n'indique pas lui-même. Il paroît ſeulement fondé à avancer cette propoſition, parce que les Médecins appliquoient des remédes chauds & répercuſſifs, comme ſi l'humeur goutteuſe étoit froide; & qu'il veut qu'on employe uniquement des émolliens, comme ſi au contraire la Goutte étoit chaude.

Il permet cependant les remédes aſtringens & les répercuſſifs, après qu'on aura ſuffiſamment évacué les humeurs récrémentitielles de toutes les parties du corps; il ajoute, que lorſqu'on ſe ſera conduit de cette fa-

çon on n'aura point à craindre la suffocation si commune de son temps ; parce qu'il n'y aura plus lieu à la métastase de l'humeur goutteuse. Mais s'il indique les moyens de prévenir la Goutte remontée, il garde un profond silence sur la maniere de la traiter lorsqu'elle existe.

Il étoit réservé à Paul Æginette de nous en instruire par ces mots. Toutes les fois que l'humeur goutteuse se dépose, se fixe, ou attaque des parties plus nobles que les extrêmités, il faut faire tous ses efforts pour rappeller cette humeur dans les extrêmités, si l'on veut prévenir le danger de la suffocation, ou la perte de la vie. Encore ne satisfait-il point suffisamment ; car on ne trouve pas chez lui les moyens d'y parvenir : il n'indique aucun reméde qu'il ait reconnu propre à provoquer ce rappel, ce changement si désirable, qui doit se faire le plus promptement qu'il est possible.

Quoiqu'il en soit, la lecture de son Traité contribue beaucoup à enrichir l'Histoire dont il s'agit ; puisque non seulement il fait mention de la Goutte répercutée, ou Goutte remontée

par l'application des topiques répercuſſifs, ou par un long uſage de médicamens trop chauds pris intérieurement ; mais encore de pluſieurs autres eſpéces de Goutte irréguliére. C'eſt dans ſes ouvrages que l'on remarque pour la premiere fois, dans l'énumération des parties ſujettes à la Goutte, les articulations du tronc, des côtes & de la machoire. Il en parle d'une façon à faire ſentir que ces phénoménes étoient rares. C'eſt une eſpéce de Goutte à laquelle les Médecins modernes ont donné le nom de vague. Il ajoute que quelques-uns ont reſſenti les effets de l'humeur goutteuſe dans les oreilles, le gozier, le foie, la ratte ; j'appellerai cette derniere eſpéce Goutte remontée d'elle-même. Car quoique ces deux eſpéces ne ſe faſſent ſentir que chez les perſonnes qui ſont déja ſujettes à la Goutte réguliere, elles ſont cependant bien différentes de la Goutte remontée par accident, dont parle Galien ; puiſque celle-ci eſt ſeulement l'effet des topiques appliqués mal-à-propos, & que les autres ont lieu indépendam-

ment de l'application des topiques tels qu'ils soient.

Il y a encore une autre espéce de Goutte irréguliére du même genre que les derniéres, nommée par les Auteurs modernes Goutte indéterminée, parce que l'humeur goutteuse se présente à presque toutes les parties du corps, & les menace toutes également. Pour craindre cette espéce, il suffit d'avoir été attaqué de la Goutte réguliére, mais il n'est pas nécessaire qu'elle soit provoquée par quelque reméde; au contraire tel reméde que ce soit la détourne presque toujours. On doit se croire heureux s'ils ne l'ont pas rendu plus à craindre, en la fixant totalement sur quelques parties nobles & nécessaires à la vie.

Enfin, je ne dois pas passer sous silence une espéce de Goutte irréguliére proprement dite, parce qu'elle attaque des parties nobles, principalement les poulmons & l'estomac, sans avoir jamais donné ailleurs des preuves de son existence. Il est cependant nécessaire que les personnes qui en sont attaquées tirent leur

origine de péres ou méres, qui en général avoient été sujets à la Goutte.

Il n'est pas difficile de démontrer que quantité d'Asthmatiques se sont trouvés guéris, entierement libres de leur asthme & soulagés de cette indisposition, au moment qu'ils sont devenus goutteux. Les observations en ce genre ne sont point rares. Mais il n'en est pas de même quand l'humeur a affecté l'estomac; je n'ai vû dans les Auteurs aucune observation qui pût constater la guérison des vices, qui sont les suites de sa présence, par le transport de la matiére dans les extrêmités. Mais je puis alléguer la guérison parfaite de deux personnes par le moyen des remédes propres à guérir la Goutte. Ces remédes ne leur avoient été ordonnés que parce qu'elles étoient nées de parens goutteux. J'en parlerai plus au long quand je traiterai cette espéce en particulier. Ce sont là tous les progrès que la Goutte a faits depuis sa naissance. Tous les Auteurs s'accordent unanimement à en imputer la cause à la mauvaise conduite, soit dans le régime, soit dans les remédes appliqués mal-à-

propos & que j'ai déja indiqués. Il ne reste plus qu'à faire connoître en quoi manque principalement le défaut de régime, ce que je ferai le plus clairement qu'il me sera possible, après la récapitulation exacte de tous les différens progrès déja énoncés, que je fixerai à des époques certaines ; afin que chacun puisse être également instruit du temps que cette maladie à employé, pour parvenir au dégré où on l'observe aujourd'hui.

1°. La Goutte dans ses commencemens, c'est-à-dire du temps d'Hippocrate, environ cinq cens ans avant l'Ere chrétienne, n'attaquoit que les articulations des extrêmités. Quoique douloureuse elle n'étoit pas dangereuse, ni mortelle, encore n'étoit-elle pas des plus fréquentes ; parce que dans ce temps-là l'intempérance n'étoit pas fort à la mode.

2°. Pendant les siécles qui s'écoulerent depuis Hippocrate jusqu'à Galien, les Médecins s'apperçurent que la Goutte se communiquoit des peres aux enfans par la voie de la propagation, qu'elle devenoit héréditaire ; parce qu'ils ont observé

que les enfans qui ne l'avoient pas méritée par la débauche, en étoient auſſi attaqués. On eſt aujourd'hui convaincu de cette vérité.

3°. C'eſt cette voie que la Goutte avoit déja priſe qui a engagé Galien vers la fin du ſecond ſiécle, à admettre cette cauſe parmi celles auxquelles on attribuoit de ſon temps la fréquence de cette maladie, dont il ſe plaint amérement. Car les Eunuques & les Femmes en étoient pour lors attaqués; ce qu'il attribue à la trop grande intempérance de ſon ſiécle, à laquelle il étoit difficile de rien ajouter. Juſqu'ici la Goutte ne ſe faiſoit ſentir que dans les extrêmités, & avoit une marche réguliére. Mais Galien en a obſervé une irréguliére pour la premiere fois, occaſionnée par le tranſport de la matiére qui réſidoit dans les extrêmités ſur le poulmon. Ce tranſport entraînoit après lui une ſuffocation prompte: ainſi voilà une Goutte non ſeulement plus fréquente, mais encore plus dangereuſe. Cette eſpéce eſt nommée Goutte remontée par accident.

4°. Tous les Auteurs du quatrié-

me & du cinquiéme siécle s'accordent assez avec Galien & reconnoissent cette irrégularité dans la Goutte ; ils rapportent même que la suffocation occasionnée par le transport de l'humeur goutteuse sur le poulmon, devenoit plus commune de jours en jours, à cause du mauvais traittement qu'on employoit dans la Goutte réguliére.

5°. Paul Æginette qui vivoit dans le septiéme siécle rapporte d'autres irrégularités ; sçavoir, 1°. que non seulement cette maladie attaquoit les articulations des extrémités, mais encore celles du tronc, des côtes & de la machoire. 2°. Sans qu'on eût donné lieu au transport de l'humeur goutteuse par des topiques répercussifs, cette humeur ne laissoit pas d'affecter dans quelques-uns le gozier, les poulmons, le foie & la ratte. La premiere de ces irrégularités est connue aujourd'hui sous le nom de Goutte vague. Je donne à la derniere celui de Goutte remontée par elle-même, parce qu'elle n'est point causée par l'application des médicamens, topiques, comme celle dont Galien fait mention.

6°. Enfin, dans les derniers siécles on a encore reconnu deux espéces de Goutte irréguliére ; la premiere, nommée indéterminée, parce que toutes les parties extérieures du corps sont menacées également d'être attaquées de la Goutte ; la seconde, est la Goutte irréguliére, proprement dite, qui est uniquement le fruit d'une Goutte héréditaire.

La Goutte & ses différens progrès ont été généralement attribués, avec raison, aux différentes débauches, qui se sont succedées les unes aux autres & qui se sont multipliées journellement ; mais ces débauches, ces excès, peuvent également occasionner toutes sortes de maladies : ainsi il reste toujours à sçavoir quel genre de débauche est plus propre à donner la Goutte que les autres. On ne trouve gueres plus d'éclaircissement dans les Auteurs, qui prétendent que les excès dans le boire & dans le manger suffisent pour produire cette maladie, même lorsqu'elle n'est pas héréditaire ; parce qu'ils ne se sont point déclarés ouvertement sur la qualité que ces alimens & ces boissons doivent avoir nécessairement

pour donner uniquement la Goutte & non d'autres maladies. Si quelques-uns d'entre eux se sont avisés de vouloir décider sur ce sujet, ils ont donné dans le faux ; puisqu'ils ont admis dans les alimens & dans les boissons une qualité qu'on n'y reconnoît pas. De plus, si cette qualité qu'ils exigent se rencontre dans certains alimens en grande abondance, c'est précisément dans ceux, qui loin de procurer la Goutte, peuvent au contraire en garantir & la détourner.

CHAPITRE II.

Caractére de la Goutte.

AVant d'indiquer la véritable cause prochaine de la Goutte, je crois qu'il n'est pas hors de propos d'exposer le caractére de cette maladie. Il a toujours paru si singulier, qu'il en a imposé au plus grand nombre des Médecins, par la variété dont il est quelquefois accompagné.

1°. La Goutte en général attaque plus volontiers les personnes qui vivent dans l'opulence, l'oisiveté & qui ont reçu de l'éducation ; elle épargne les misérables, ceux qui sont d'une condition qui les oblige à faire des ouvrages grossiers & des travaux pénibles.

2°. Il y a des personnes qui vivent splendidement & dans l'oisiveté, chez lesquelles la Goutte ne se fait point sentir ; tandis qu'elle tourmente les plus misérables, les plus livrés aux exercices & à la fatigue.

3°. Parmi le nombre des Goutteux, on en voit beaucoup qui attribuent avec raison leur maladie à la trop grande quantité de vin qu'ils ont bû. On en voit aussi beaucoup d'autres, qui non seulement n'ont pas donné dans l'excès de cette boisson, mais même s'en sont totalement privés toute leur vie, qui cependant se sont trouvés atteints de cette maladie, quoiqu'elle ne pût pas être héréditaire chez eux.

4°. Il y a des climats dans lesquels la Goutte n'épargne presque personne, il y en a d'autres où cette maladie est presqu'inconnue.

5°. Il y a des alimens & des boissons dont l'excès contribue beaucoup à former des Goutteux, tandis qu'il y en a d'autres du même genre, quelquefois de la même espéce, surtout dans les boissons, qui ne sont point propres à faire un pareil effet.

6°. Quoique des personnes d'une Profession qui les force d'être sédentaires ayent vêcu sobrement, elles deviennent plutôt goutteuses, que celles qui font beaucoup d'exercice, quoiqu'elles ayent donné dans les excès & dans les débauches.

7°. Enfin, les personnes les plus chastes & les plus sobres, ne sont pas quelquefois exemptes des atteintes de la Goutte; tandis que quelques-uns de ceux qui se sont livrés à toutes les espéces de débauches, n'en sont jamais attaqués. Ce ne sont pas-là tous les phénoménes que la Goutte produit; il y en a de bien plus extraordinaires, lorsqu'elle est le fruit de la propagation, c'est-à-dire, lorsqu'elle est héréditaire & qu'elle passe du pere aux enfans. Car, 1°. Les enfans qui proviennent d'un pere âgé, sont plutôt sujets à cette maladie, que ceux qui proviennent

du même pere, mais avant qu'il eût ressenti des accès de Goutte. 2°. Quoiqu'on provienne d'un pere Goutteux, il n'est point d'une conséquence nécessaire qu'on ait la Goutte; puisqu'il arrive tous les jours que des enfans en sont exempts, quoique leurs peres en ayent été cruellement tourmentés. 3°. Les enfans qui ont été exempts de la Goutte la transmettent à leurs enfans propres. Quelquefois cette maladie ne se fera point sentir dans le pere & les enfans, pour se faire appercevoir avec plus de violence dans les petits enfans. 4°. Elle se fait sentir chez les uns bien plutôt que chez les autres. Enfin, lorsqu'elle est héréditaire, il arrive quelquefois qu'elle ne paroît point pour la premiere fois sous la forme réguliére, mais sous une irréguliére, ce qui est d'autant plus à craindre, qu'il est très-difficile de la soupçonner.

Il sembleroit par cet exposé, qu'il n'est pas facile de se garantir de la Goutte, puisqu'elle attaque indifféremment toutes personnes; qu'il n'y a point d'état, de condition, de genre de vie, qui paroissent pouvoir

mettre à l'abri de cette maladie ; qu'il est très-difficile de la bien traiter ; parce qu'elle paroît reconnoître différentes causes. J'ose cependant avancer que c'est une même cause qui la produit chez tous les Goutteux. On feroit peut-être tenté d'admettre une différence entre la Goutte acquise & l'héréditaire. Il n'y en a aucune, & je le répète, la cause est la même pour l'une & l'autre espéce. Mais pour finir en peu de mots, il faut que cette cause se trouve uniquement chez les Goutteux, de façon même qu'on ne la puisse pas soupçonner chez ceux qui ne le sont pas. Si on peut la découvrir dans l'accès de la maladie, pourquoi ne s'en pas contenter ? Pourquoi recourir à une autre cause chimérique, dont on ne peut pas démontrer l'existence ?

CHAPITRE III.

De la cause de la Goutte.

PResque tous les Auteurs sont d'accord entre eux, pour n'admettre

qu'une seule cause de la Goutte ; mais pas un ne l'a trouvée : ce qui est cause de la multitude des systêmes sur cette maladie. Chacun s'est appliqué à former un sentiment dans lequel il put rendre raison des phénoménes qu'il étoit impossible de résoudre dans le systême qu'il combattoit ; mais il ne s'appercevoit pas qu'il tomboit dans le même inconvénient qu'il reprochoit aux autres.

J'avoue cependant que ceux qui ont reconnu les débauches dans les boissons & dans les alimens solides pour cause de la Goutte, ont eu quelque raison ; je consens avec eux d'admettre la même cause : je ne différe qu'en spécifiant la qualité de ces alimens & de ces boissons.

Je prétends que la véritable cause de la Goutte & l'unique, est l'usage qu'on a pû faire des boissons & des alimens qui contiennent beaucoup de mucilage. Qu'il n'est pas besoin qu'on ait donné dans la débauche & dans les excès. Que cette cause suffit pour rendre raison des différens phénomènes qui accompagnent la Goutte, sans en excepter un seul ; outre l'avantage qu'elle a de pouvoir être

connue par tout le monde dans la maladie même. Car on sçait que l'humeur goutteuse est elle-même un mucilage ; il est facile de s'en convaincre par la vûe & le toucher. Elle a la même consistence, la même transparence que les humeurs mucilagineuses, elle est douée d'une ténacité, viscosité ou glu qui colle les parties qui la touchent ; effet propre aux mucilages. J'entends par mucilage un mixte composé de très-peu d'huile, de beaucoup de terre, d'une très-grande quantité d'eau & d'air, qui jouit en conséquence d'une qualité visqueuse & gluante.

Ce seroit ici le lieu de démontrer, que cette matiére mucilagineuse se rencontre précisément dans les alimens, dont les Goutteux font ordinairement usage : mais comme la preuve est de trop longue discussion, je la remettrai au Chapitre suivant. Je croisqu'il n'est pasmoinsnécessaire que j'explique maintenant la maniere par laquelle ce mucilage donne la Goutte.

Tous les alimens contiennent plus ou moins de mucilage ; ceux qui en contiennent le plus sont aussi plus nourrissans que ceux qui en contien-

nent moins. Il paroît que ce mucilage eſt le vehicule des parties nutritives, c'eſt-à-dire, des parties qui doivent ſe transformer en notre ſubſtance, de façon qu'elles puiſſent ou devenir parties organiques de notre corps, ou du moins contribuer à leur accroiſſement & à leur entretien. Cette matiére eſt de très-facile digeſtion, ne peut nuire que par ſa ſurabondance, qui occaſionne un épaiſſiſſement dans la maſſe des humeurs, ou le ſang en général. Cet épaiſſiſſement eſt plus conſidérable dans la partie fibreuſe ou lymphatique, avec laquelle il a plus d'analogie, que dans toute autre.

Lorſque cet épaiſſiſſement eſt parvenu à un certain dégré, qui gêne la facilité de la circulation du ſang, la nature tâche d'elle-méme de ſe débarraſſer de ce qui lui nuit : la circulation qui a été ralentie pendant un certain temps devient plus prompte, les ſécrétions ſont augmentées, ſurtout, dans le cas préſent, celles des glandes ſynoviales des articulations ; la ſurabondance s'y dépoſe, parce que le diametre des vaiſſeaux, dont les articulations ſont pourvues,

est proportionné à cette humeur ; & qu'il y a sans doute dans les glandes synoviales un méchanisme particulier pour cette sécrétion, comme il y en a un dans les reins pour la sécrétion des urines, un autre dans le foie pour la bile ; ce qui est facile à concevoir, puisque l'humeur que les glandes synoviales séparent, est purement mucilagineuse.

La Goutte n'est donc occasionnée que par une surabondance de lymphe trop épaissie par des matiéres mucilagineuses, dont la nature doit généralement chercher à se débarrasser, ce qu'elle fait par une espéce de dépuration.

Cette surabondance de lymphe doit être le fruit de bonnes digestions, autrement elle occasionneroit toute autre maladie, comme fiévres, obstructions, maladies inflammatoires ; ainsi qu'il est facile de le prouver chez les Goutteux, qui quelquefois sont attaqués de quelqu'une de ces maladies, lorsqu'ils y ont donné lieu par leur mauvaise conduite, ou un mauvais régime. Ce qui est bien une preuve que les crudités de l'estomac ne contribuent pas le plus

à donner la Goutte, c'eſt que lorſqu'on eſt délivré, par exemple, d'une fiévre continue, qui n'eſt que le fruit des mauvaiſes digeſtions, l'accès de la Goutte ne tarde pas long-temps à ſe faire ſentir. Cependant les mauvaiſes humeurs, au moins pour la plus grande partie, ont été enlevées par les évacuations qu'on a été obligé de provoquer pour détruire la fiévre. Ces évacuations qui ont enlevée la fiévre, n'ont point enlevé la Goutte, pas même l'accès ; au contraire, l'expérience a démontré, que les traitemens employés pour quelque maladie que ce ſoit accéléroient les accès de la Goutte, mais que quelquefois ils les rendoient moins violens. Or ſi l'on fait attention au grand embonpoint dont les Goutteux ſont ordinairement pourvûs, à la ſanté aſſez conſtante dont ils jouiſſent ; il eſt impoſſible de ne pas admettre chez eux de bonnes digeſtions, ſurtout hors des accès.

Je n'ignore pas que dans le temps des accès les Goutteux ont ordinairement un dégoût univerſel ; que ce dégoût dénote infailliblement la dépravation des ſucs digeſtifs : mais

ce dégoût, ce vice dépend uniquement de l'humeur goutteuse mise en mouvement; ce vice se dissipe à mesure que l'humeur goutteuse se tranquillise, les organes de la digestion se rétablissent en très-peu de temps sans le secours d'aucuns médicamens, pour reparoître viciés & gâtés au premier accès qui surviendra, après lequel ils se rétabliront de même; à moins que pour accélérer la convalescence, on ait employé quelques remédes, qui, en même-temps qu'ils étoient propres pour détruire la premiere maladie, pouvoient corriger l'humeur goutteuse, ou en diminuer l'abondance.

Il arrive enfin à la Goutte, ce qui arrive à beaucoup de maladies qui dépendent d'un venin particulier. Combien de fois n'a-t-on pas vu la petite vérole survenir immédiatement après une maladie sérieuse, qui aura éte détruite par les médicamens, & la petite vérole se manifester dans la convalescence? On voit encore cela arriver bien plus fréquemment chez les Goutteux; puisqu'ils sentent presque tous des atteintes de la Goutte pendant leur

convaleſcence, ou immédiatement après.

Toutes les maladies à éruption ne ſe guériſſent que par une dépuration du ſang ; ne pourroit-on pas dire que la Goutte ſe termine par une dépuration ? Cette dépuration à la vérité eſt bien différente ; dans les maladies à éruption la dépuration ſe porte à la peau ; dans la Goutte elle ſe dépoſe dans les glandes Synoviales des articulations, ou dans celles qui leur ſont plus analogues par l'uſage de leurs fonctions. Si dans les premieres la dépuration ſe fait ſur quelques viſceres, cette dépuration loin de ſoulager le malade, le ſuffoque & le tue. Qu'arrive-t-il dans la Goutte ſi la dépuration, ou pour parler le langage reçu, ſi la matiére goutteuſe ſe jette ſur les viſceres ? Quels ravages ne produit-elle pas ? N'eſt-elle pas auſſi à craindre que les autres ? Dans la petite vérole & autres ſemblables ne fait-on pas tous ſes efforts pour attirer la dépuration au-dehors ? Mais dans la Goutte, ſurtoutdans l'irréguliére, quels remédes ne tente-t-on pas pour la fixer dans les extrémités & l'y maintenir ?

Mais, me dira-t-on, les maladies à éruption ſont occaſionnées par un venin qu'il eſt beſoin de chaſſer ; la Goutte n'a jamais été regardée comme le produit d'un venin. On a raiſon de me faire cette objection ; mais voici ma réponſe ; le caractére de la Goutte eſt ſi ſingulier, qu'il n'eſt pas poſſible de ne point admettre un vice qui infecte toute la maſſe des humeurs, puiſqu'elle eſt héréditaire. De plus, ce vice produit dans la Goutte les mêmes effets que le venin dans les fiévres dépuratoires.

J'ai dit que la Goutte n'étoit qu'un épaiſſiſſement du ſang, ſurtout dans la partie fibreuſe ou lymphatique, occaſionnée par une trop grande quantité de mucilage. Je crois qu'on me diſpenſera facilement de prouver que les mucilages doivent contribuer à l'épaiſſiſſement de nos humeurs. C'eſt une qualité inhérente chez eux de s'épaiſſir ; il eſt de notoriété qu'ils tendent tous d'eux-mêmes à l'épaiſſiſſement, qu'ils épaiſſiſſent preſque toutes les liqueurs dans leſquelles on les a diſſous ; que cet épaiſſiſſement eſt plus prompt, plus facile dans les liqueurs qui contiennent

plus de mucilage que les autres.

Il n'a été mention jusqu'ici que de la Goutte acquise. J'ai cru devoir commencer par donner la cause qui la produit, parce que la Goutte avant d'être héréditaire a dû être une acquisition, & en conséquence l'héréditaire doit être la même que l'acquise.

Je suppose pour un moment qu'on m'ait accordé que la cause de la Goutte acquise est un épaississement de la lymphe occasionné par la présence d'une certaine quantité de mucilage dans le sang qui lui est étranger & superflu ; que ce mucilage est le produit des alimens dont on aura fait usage : on sera forcé de reconnoître dans la Goutte héréditaire le même épaississement, avec cette différence cependant, qu'il est dû dans celle-ci à une disposition ou tendance à l'épaississement, mais qui retient toujours de la nature de la cause première, c'est-à-dire du caractére mucilagineux, quoiqu'il ne soit pas le produit des alimens. Il suffit que ce caractére ait affecté toutes les humeurs, de façon que celle qui est destinée à la propagation des

humeurs en soit imbue dans le moment de la génération, qu'ensuite les autres humeurs contractent ce vice plus singuliérement, comme il arrive dans le scorbut & autres maladies héréditaires, dont le venin ne paroît point corrompre la semence qui lui a servie de vehicule, & corrompt cependant les humeurs avec lesquelles il a plus d'affinité.

Si le caractére de la Goutte héréditaire, me dira-t-on, est le même que celui de la Goutte acquise, tous les enfans des Goutteux devroient être sujets à la Goutte, ce qui est démontré faux par l'expérience; de plus ces enfans qui n'ont jamais ressenti d'atteintes de Goutte ne devroient pas la transmettre à leurs propres descendans, puisqu'elle n'a donné aucune preuve de son existence. Conclura-t-on que la Goutte n'est point héréditaire, ou que si elle l'est, elle doit avoir une cause différente, puisqu'elle n'agit pas de la même façon? On auroit raison si ces phénoménes tout extraordinaires qu'ils paroissent, n'étoient point observés plus fréquemment dans la Goutte acquise que dans l'hérédi-

héréditaire. On ne doit pas plus exiger pour l'une que pour l'autre espéce.

En effet quoique le vice ou le germe goutteux soit toujours existant dans la Goutte acquise, il ne produit pas continuellement son effet. On est contraint d'avouer qu'il y a des intervalles très-longs entre les différens accès ; il y a même des Goutteux qui sont les maîtres de prolonger ces intervalles ; il faut donc qu'une autre cause concoure avec le germe goutteux pour procurer de nouveaux accès. Or cette cause est une surabondance de mucilage, puisque pour le peu que les Goutteux y ayent donné lieu par leur conduite, ils ne sont pas long-temps à ressentir les atteintes d'un accès dont la violence est souvent proportionnée aux excès qu'ils ont faits : c'est peut-être ce qui a fait dire que la Goutte étoit la maladie de ceux qui vouloient l'avoir. C'est par la même raison qu'une personne née d'un Goutteux, souvent n'a pas été tourmentée de la Goutte, quoiqu'elle engendre des descendans qui deviennent sujets à cette maladie, parce qu'elle s'est garantie de cette seconde cause,

soit par sa conduite, soit par ses occupations; ce que ses descendans ne font point en vivant dans l'opulence, dans l'oisiveté, & jouissant paisiblement des biens que leur pere leur a ordinairement amassés.

Il résulte de tout ce que je viens d'avancer que le germe de la Goutte tant acquise qu'héréditaire, est un épaississement du sang, surtout dans sa partie lymphatique, dont le caractére doit être mucilagineux, ce que je vais prouver; que ce germe ne suffit pas pour former des accès, qu'il faut qu'une surabondance concoure avec lui; encore cette surabondance ne doit point être imbue d'aucun venin, parce qu'autrement elle produiroit une maladie toute différente. Mais j'ajoute que la surabondance seule des humeurs ne donnera jamais la Goutte, si le germe goutteux n'existe pas en même temps; les personnes adonnées aux plus grands excès sans en être atteintes en sont une preuve assez persuasive; quoique d'ailleurs ces excès les conduisent à des maladies plus graves, plus sérieuses & plus dangereuses que la Goutte.

CHAPITRE IV.

L'humeur goutteuse est mucilagineuse. Ce mucilage est le produit de certains alimens solides, encore plus de quelques boissons dont les Goutteux ont fait ordinairement usage.

CE n'est pas assez d'avoir indiqué que l'humeur goutteuse est elle même un mucilage, parce qu'il est très facile de le reconnoître dans le temps des accès. L'inspection seule des parties affligées est plus que suffisante pour en convaincre les plus incrédules : il faut encore qu'on puisse reconnoître facilement ce caractére mucilagineux dans la masse des humeurs ; puisque la Goutte n'est pas une maladie locale, simple, & qu'elle dépend d'un vice généralement répandu dans le sang.

Les preuves de l'existence du mucilage dans les humeurs, se tirent de l'état du poulx de tous les Goutteux, qui est lent & frappe dans une étendue considérable les doigts qui le touchent. Mais outre ce signe qui

peut être commun à d'autres maladies qui dépendent de l'épaiſſiſſement de la lymphe, dont le caractére eſt totalement différent de celui de la Goutte, il en eſt un bien plus certain auquel il n'eſt pas permis de ſe refuſer : c'eſt celui qu'on obſerve dans le ſang qu'on a fait tirer aux Goutteux, qui conſiſte dans une matiére de couleur blanchâtre, laquelle ſurnage, preſque ſemblable à celui qu'on tire dans les pleuréſies & les fluxions de poitrine, à la réſerve qu'il n'eſt pas coâneux, & qu'il ne fait pas le champignon comme dans la plûpart de ces derniéres. Cette couleur n'eſt dûe qu'à la partie fibreuſe du ſang qui ſurabonde, & qui s'eſt liée plus étroitement qu'elle ne doit être naturellement, parce qu'elle eſt douée d'une viſcoſité ou glu qui lui eſt étranger, & qui eſt même très-ſenſible au toucher. Phénoméne uniquement réſervé à la Goutte qu'on ne peut obſerver dans les autres maladies qui ont pour cauſe un épaiſſiſſement de la lymphe, mais bien différent de celui de la Goutte.

Il ne ſuffit pas d'avoir démontré

que l'humeur goutteuse a un caractére mucilagineux reconnoissable dans les parties affligées & même dans la masse des humeurs ; il faut remonter plus haut, & tâcher de découvrir d'où peut provenir ce mucilage : puisque ce caractére est étranger & contraire à l'ordre de la nature. J'ai déja dit qu'il étoit le produit de certains alimens solides, encore plus de quelques boissons qui contenoient beaucoup de mucilage ; ce qui a besoin actuellement de preuves démonstratives & par conséquent convaincantes.

Il n'est jamais si facile de découvrir la véritable cause des maladies, que lorqu'elles sont endémiques & quelquefois épidémiques ; parce qu'alors elles ne peuvent être occasionnées que par la constitution malsaine de l'air des pays dans lesquels elles régnent, ou par le mauvais régime des habitans, ou parce que ces deux causes se trouvent réunies ensemble ; on est même plus à portée que jamais de découvrir en quoi l'air a pu être défectueux, & par ce moyen, on devient plus certain de la cause de la maladie

lorsqu'elle n'attaque que quelques personnes dans d'autres climats, dans lesquels cette maladie est pour ainsi dire inconnue. Je crois que pour parvenir à découvrir la véritable cause dont il s'agit ici, il n'est pas de meilleur moyen & de plus facile que de l'examiner avec toute l'exactitude possible dans les régions où elle paroît endémique & épidémique.

Comme il se pourroit trouver des personnes qui voudroient révoquer en doute ce caractére endémique de la Goutte; avant que d'aller plus loin, il ne sera pas hors de propos, de le prouver par l'autorité & l'expérience. Quoique cette maladie dans son commencement ne fut presque pas connue, Cælius Aurelianus rapporte cependant qu'elle fréquentoit beaucoup certains pays, entr'autres Alexandrie & la partie de la Carie que baigne la mer d'Egypte. Galien dit aussi que de son temps il y avoit des pays plus sujets à cette maladie que d'autres, mais ils ne les désignent point. Sennert est du même avis, parce que le nombre des Goutteux étoit très peu considérable dans les climats

d'Allemagne qu'il habitoit ; que du côté de la Moravie & de la Hongrie on y voyoit fréquemment des Goutteux.

Mais à quoi bon rechercher dans l'antiquité & dans des pays éloignés, des exemples que nous avons continuellement sous nos yeux ? En France la plûpart des Provinces, mais surtout la Flandre, le Maine & la Normandie n'en fourniſſent-ils pas aſſez abondamment ? Puiſque dans toutes ces Provinces, il n'eſt point de rang, d'état & de condition qui mettent à l'abri de cette maladie; tandis que d'un autre côté, la Bourgogne & la Champagne ne renferment preſque pas un Goutteux.

Si ce contraſte a tellement frappé les anciens qu'ils n'ont pas cru devoir le paſſer ſous ſilence ; combien à plus forte raiſon devons nous en faire mention, puiſque de nos jours il eſt plus facile de l'obſerver & qu'il ſe préſente plus fréquemment. Ainſi la Goutte a été autrefois endémique, mais encore elle l'eſt aujourd'hui.

Maintenant il s'agit d'examiner, ſi ce caractére endémique de la Goutte dépend de la mauvaiſe conſtitution

de l'air, ou du mauvais régime qu'observent les personnes sujettes à la Goutte.

Je commence par donner l'exclusion à l'air, parce que toutes les maladies qui dépendent de sa mauvaise constitution, ne durent pas plus long-temps, à très peu de choses près, que le vice de l'air subsiste; que de plus les maladies qu'il occasionne attaquent indifféremment toutes sortes de personnes sans avoir égard à l'âge; que sa constitution une fois détruite ne reparoit bien souvent que plusieurs années après, pour occasionner les mêmes maladies: tandis que la Goutte paroit ne reconnoître aucunes de ces loix, Elle subsiste longtemps après qu'elle a commencé à paroître, elle se fait sentir périodiquement dans toutes les saisons de l'année, quoique pour l'ordinaire ce soit au printemps & en automne; elle n'attaque que les personnes faites, rarement les enfans & presque jamais les jeunes gens; enfin assez communément dès qu'on l'a eûe une fois, on la conserve jusqu'à la fin de ses jours.

Je donnerai aussi l'exclusion au

mauvais régime accidentel, j'entens celui qui eſt occaſionné par une diſette, ou par l'uſage forcé de mauvaiſes denrées, parce que dans ces deux cas c'eſt toujours le miſérable qui ſouffre le plus ; que la Goutte au contraire attaque plus volontiers les perſonnes qui vivent dans l'opulence, même dans ces temps fâcheux. Ce doit donc être à un mauvais régime habituel qu'il faut attribuer la cauſe du caractére endémique de la Goutte : encore faut-il que ce régime ſoit également à la portée du pauvre & du riche ; puiſque l'un & l'autre ſubiſſent le même ſort. Je ne crains point d'avancer que ce mauvais régime conſiſte plutôt dans la boiſſon que dans les alimens ſolides. On m'accordera ſans doute que la boiſſon naturelle & la plus ordinaire d'un pays, eſt en même temps celle dont on fait uſage le plus communément dans toutes les tables, chez le plus grand, comme chez le plus petit. C'eſt donc dans la boiſſon qu'il faut découvrir la cauſe que nous cherchons.

Examinons préſentement quelle eſt la boiſſon la plus en uſage dans les différens pays ou climats, dans leſ-

quels la Goutte paroît endémique. Dans le Maine & la Normandie, c'eſt le cidre & le poiré ; en Flandre c'eſt la bierre, dans les autres provinces enfin c'eſt le vin ; ce ſont trois eſpéces de boiſſons qui paroiſſent bien différentes & peu analogues les unes aux autres, Cependant ſi l'on y fait bien attention, ces trois boiſſons, lorſqu'elles ſont de nature à donner la Goutte, pêchent toujours par le même principe, qui conſiſte dans une grande abondance de mucilage. Car outre les preuves que l'analyſe chimique peut fournir, il eſt très-aiſé de s'en convaincre par la vûe & le toucher. Toutes ces liqueurs ſont moins tranſparentes que celles qui contiennent moins de mucilage, elles ſont douées d'une viſcoſité très-ſenſible à tous ceux qui les touchent, ou s'en frottent les mains.

Mais la preuve la plus convainquante qu'on puiſſe exiger pour démontrer que la Goutte eſt le produit des boiſſons & autres alimens ſolides qui contiennent beaucoup de mucilage, c'eſt que ces boiſſons dont nous parlons, la procurent d'autant plus facilement, qu'elles en contiennent

une plus grande quantité. C'eſt pourquoi dans le Maine & la Normandie, ceux qui ont fait uſage des bons cidres, & bien conditionnés, deviennent plutôt Goutteux, que ceux qui ne boivent que du petit cidre, dans lequel on a mêlé beaucoup d'eau en le faiſant. On obſerve en Flandre la même différence ; ceux qui boivent de la bierre forte, reſſentent promptement les douleurs de la Goutte, tandis que ceux qui ſe contentent de la petite bierre en ſont rarement atteints.

Perſonne, je crois, n'oſera conteſter que le cidre bien fait, que la bierre forte contiennent plus de mucilage dans un pareil volume que le petit cidre, & la petite bierre. Car que l'on mette la valeur d'une bouteille de la forte bierre & autant de la petite, j'en dis de même du cidre, que l'on mette, dis-je, cette bouteille à la diſtillation, on aura lieu d'obſerver que le réſidu de la bierre forte & du bon cidre ſera plus conſidérable du double & quelquefois des deux tiers, que celui du petit cidre & de la petite bierre. Or ce réſidu eſt dû preſque tout entier au mucilage.

dépouillé & desséché par la chaleur du feu ; parce que ce mucilage étant trop épais & trop fixe, il ne peut passer dans la distillation avec les autres principes, il reste toujours dans le fond de l'alambic, au moins pour la plus grande partie. Ce résidu est toujours proportionné à la quantité de mucilage que contient la liqueur exposée à la distillation. Il n'est pas même nécessaire de recourir à la chimie pour se convaincre de la vérité de ce fait, chacun peut s'en assurer facilement, en examinant avec attention, la ténacité & la viscosité qui est beaucoup plus considérable dans le cidre fort que dans le foible, dans la forte bierre que dans la petite. Il est impossible de n'en pas attribuer la cause au mucilage plus abondant dans le premier cas que dans le dernier.

La démonstration va plus loin ; de toutes les boissons ordinaires, il n'y en a point qui contiennent une plus grande quantité de mucilage, que le cidre fort, ensuite la forte bierre, ce sont aussi ces deux boissons qui donnent la Goutte plus facilement & plus promptement que les autres.

Hoffman déclare ouvertement que la bierre donne la Goutte plutôt que le vin, sans en rapporter la raison. Je ne crains point d'avancer que c'est parce que le vin contient ordinairement moins de mucilage que la bierre. Cette raison doit être admise, si d'ailleurs les vins mêmes procurent la Goutte plus facilement à raison & proportionnément à la quantité de mucilage qu'ils contiennent. Cette proposition une fois prouvée doit terminer la démonstration.

L'expérience confirme assez le jugement des Auteurs qui ont avancé que les vins de liqueur donnoient la Goutte bien plutôt que les autres. Ces Auteurs auroient pu ajouter, que plus les vins paroissoient avoir de la liqueur, plus ils étoient propres à procurer la Goutte. Ce fait est exactement vrai & doit l'être ; parce que ces vins contiennent plus de mucilage que les autres. On peut s'en assurer par les mêmes expériences que j'ai déja énoncées ci-dessus.

Il est constant que toutes les boissons qui procurent la Goutte contiennent une certaine quantité de mucilage ; que ces boissons la pro-

curent d'autant plus promptement qu'elles sont plus abondamment fournies de cette partie ; pourquoi ne pas conclure que la Goutte est uniquement le produit de ce même mucilage, puisqu'il est d'ailleurs très-reconnoissable dant les humeurs des Goutteux, & dans les parties qui en sont affligées ? On m'accordera peut-être que le bon cidre & la forte bierre donnent facilement la Goutte ; parce que l'expérience journaliére le prouve assez constamment : mais on révoquera en doute que ce soit l'effet propre du mucilage qu'ils contiennent : parce que d'un autre côté ils fournissent une plus grande quantité d'acides, de sels & d'esprits que le cidre médiocre & la petite bierre. Je ne disconviens pas du fait. Mais aussi il faut m'accorder, si l'on veut que cette proposition ait lieu, que le vin devroit l'emporter sur toutes les autres boissons ordinaires, puisqu'il fournit plus abondamment de ces principes que toutes les autres boissons. Le vin cependant n'est pas le plus à craindre pour la Goutte.

Ce qui doit désarmer entiérement ceux qui voudroient combattre ce

sentiment, c'est que bien loin que les vins qui fournissent la plus grande quantité d'acides, de sels & d'esprits procurent la Goutte même légérement, ils paroissent au contraire en garantir. On seroit tenté de croire que c'est une propriété attachée à cette abondance de principes, puisque d'ailleurs les vins de liqueur qui fournissent le moins d'esprit, & des autres principes, quoiqu'ils paroissent à l'extérieur en avoir davantage, sont les plus propres à procurer la maladie dont il s'agit.

En effet de tous les vins connus, il n'y en a point qui dans l'analyse chimique, fournissent une plus grande quantité, soit de sels tartareux, soit d'acides, soit d'esprits que les vins de Bourgogne, de Champagne, & d'Espagne; personne cependant n'a gagné la Goutte en faisant usage de ces vins; au contraire tous les vins de liqueur, comme le vin Muscat, celui de Condrieux fournissent très-peu de ces mêmes principes dans leurs analyses; cependant depuis très-long-temps on les regarde avec raison comme très-suspects & renfermans le germe de la Goutte, par la

facilité qu'ils ont à la procurer. Il paroit qu'il y a une espéce de gradation dans les différentes boissons ; que le cidre est le plus propre à donner la Goutte, ensuite la bierre, le vin enfin tient la troisiéme place. Mais toutes ces liqueurs ont cela de commun entr'elles, que plus elles sont lympides & transparentes, moins elles contiennent de mucilage. Secondement, plus elles fourniſſent de mousse lorsqu'on les verse d'un vase dans un autre, plus elles contiennent de mucilage, parce que cette mousse est l'effet propre du mucilage qui y est contenu. Troisiémement, plus elles contiennent de mucilage dans un petit volume, plus elles sont propres à procurer facilement la Goutte.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de la Goutte dans les pays où elle paroit endémique, mais cette cause devant être la même chez tous les Goutteux qui habitent différens pays, ne peut être que le produit d'un mucilage, quelle que soit la matiére qui le produise.

On n'est point embarrassé de le découvrir chez tous les Goutteux qui ont fait usage des boissons dont il

vient d'être fait mention. Ces liqueurs ne se déchargent point par le transport de la matiére mucilagineuse qui est la plus fixe & la plus stable ; il est absolument nécessaire, qu'elles retiennent toujours les mauvais principes dont elles sont imbues. On doit sentir parfaitement que la même liqueur qui est nuisible dans un pays ne perd pas par le transport son mauvais caractére en entier.

Il n'en est pas de même pour découvrir la cause de la Goutte chez les personnes qui se sont privées de toutes ces boissons pendant leur vie. Il faut abandonner ces boissons, & rechercher les alimens solides si la même cause n'y existe pas, c'est-à-dire, si les alimens pêchent par les mêmes matiéres que les boissons. Pour me conformer au plan que j'ai observé, je commencerai par examiner quelles sont les personnes sujettes à la Goutte dans les pays où cette maladie n'est pas endémique ; j'entrerai ensuite dans le détail des alimens dont elles font ordinairement usage.

Les personnes les plus sujettes à la Goutte sont surtout celles qui sont nées dans un rang distingué, qui vi-

vent ſplendidement, qui ménent une vie oiſive ; c'eſt pourquoi les Auteurs ont appellé la Goutte la reine des maladies ; parce qu'elle paroit le plus ſouvent ſur le trône & chez les perſonnes qui l'environnent, mais très-rarement dans les chaumiéres. En ſecond lieu les perſonnes qui par état ou inclination, ſont forcées de mener une vie ſédentaire, comme les gens de cabinet ; elle épargne les manœuvriers & ceux qui ſont obligés pour leur ſubſiſtence journaliere de s'occuper à des travaux pénibles. Enfin les vieillards ſurtout ceux qui ont ſuſpendus des exercices auxquels ils étoient accoutumés, tandis que ceux qui continuent ces exercices terminent leurs jours ſans reſſentir aucune atteinte de Goutte. D'ailleurs la maniére de vivre de toutes ces perſonnes goutteuſes eſt le plus communément de faire uſage des alimens bien nourriſſans, encore ne ſe contentent-elles pas des alimens tels que la nature les leur fournit, elles en augmentent la qualité nourriſſante, par les différentes préparations & aſſaiſſonnemens que l'art de la cuiſine pouſſé

au dernier dégré a inventés.

Si les alimens ſont d'autant plus nourriſſans qu'ils contiennent une plus grande quantité de mucilage, il n'eſt point étonnant de voir des perſonnes tourmentées de la Goutte, quoiqu'elles ſe ſoient privées des boiſſons mucilagineuſes. Ces alimens ſont plus que ſuffiſans pour procurer la Goutte ſans le ſecours de la boiſſon. Or les alimens très-nourriſſans, ou du moins leurs principales ſubſtances ſont pour ainſi dire mucilagineuſes, puiſque leur extrait fournit une quantité conſidérable de mucilage.

Cela étant ainſi, que doit-on penſer des conſommés, des jus & des coulis, qui ne ſont pour ainſi dire que des extraits, ou du moins qui en approchent beaucoup ? Ce ſont cependant les alimens ordinaires des Goutteux. Eſt-ce à tort qu'on les taxe d'être grands mangeurs, qu'on les appelle friands, ſi non ſeulement ils ſont délicats dans leur manger, mais encore s'ils mangent abondamment des mets qui les flattent ? Car la manie des jus eſt ſi grande, que le peu de légumes qui

paroiſſent ſur leurs tables, en ſont tous aſſaiſonnés ; cela va juſqu'au point qu'il eſt des maiſons qui conſomment par jour le quart d'un bœuf, dont la plus grande partie eſt employée pour aſſaiſſonner les autres mets. Cette manie a fait dire à quelques mauvais plaiſans de nos jours, que l'art de la cuiſine avoit trouvé le moien de réduire toute la ſubſtance d'un bœuf, de façon qu'une ſeule perſonne pouvoit la conſommer. Cette hyperbole à la vérité eſt pouſſée trop loin.

Je dirai avec plus de vraiſemblance, que preſque tous ces mets ſont préparés avec une grande quantité de mucilage & mucilage pur. Car toutes ces différentes préparations que l'on fait ſubir aux alimens tirés du régne animal, pour les réduire à un volume plus petit & les rendre plus ſavoureux, ne ſervent qu'à les dépouiller des parties aqueuſes dont ils ſont compoſés, & à concentrer, ou pour parler plus correctement, à rapprocher les parties mucilagineuſes les unes des autres, enfin à les rendre par ce moyen plus nuiſibles à la ſanté.

Il n'eſt donc point étonnant que les miſérables, qui ne ſont point à portée de faire uſage d'alimens pareils, ne reſſentent point les douleurs de la Goutte. On envie leur ſanté, mais on ferme les yeux ſur leur miſére, qui les met à l'abri des tourmens qui ne ſont occaſionnés que par la jouiſſance des grands biens.

Les Goutteux fourniſſent eux-mêmes les meilleures preuves qu'on puiſſe alléguer, pour démontrer que la Goutte eſt le produit de la bonne chére. N'en a-t-on pas vû, qui, par un renverſement de fortune ayant été réduits à la plus grande diſette, ſe ſont trouvés délivrés des douleurs de la Goutte, preſqu'auſſitôt qu'ils ont été dépouillés de leurs biens.

Ces Goutteux s'imaginent qu'ils ont raiſon de ſe plaindre des tourmens qu'ils en durent & veulent qu'on les plaigne; parce qu'ils prétendent que n'ayant point donné dans l'excès des boiſſons, s'en étant même privés toute leur vie, on a tort de plaiſanter ſur leurs maux. N'ont-ils pas mérité la Goutte par l'uſage qu'ils ont fait des alimens remplis de mucilage? Ce n'eſt pas aſſez de faire tous ſes ef-

forts pour éviter d'un côté la cause d'un mal qui nous menace, si d'ailleurs il est facile de rencontrer cette même cause d'un autre côté. En voulant éviter un écueil, il faut toujours se garder d'échouer contre un autre.

Quoique la Goutte occasionnée seulement par l'usage de certains alimens, ne soit point épidémique dans aucun endroit; elle se fait sentir cependant bien plus fréquemment dans les grandes Villes, que dans les Campagnes. On ne peut attribuer ce phénomène qu'au régime de vivre, qui est réellement bien différent. Le régime ordinaire des grandes Villes, est celui que je viens de décrire : à la Campagne, on se contente le plus souvent des alimens tels que la nature les fournit, les légumes y sont plus en usage que tous les autres alimens.

On me dira peut-être que ces légumes contiennent aussi du mucilage, puisqu'ils sont nourrissans; que par conséquent, ils devroient occasionner la Goutte. Cet effet ne leur a jamais été attribué; mais il y en a une bonne raison. Ces légumes con-

tiennent naturellement moins de mucilage que les ſubſtances animales ; de plus, ce mucilage eſt étendu dans une grande quantité d'eau, qui eſt le vrai diſſolvant de tous les mucilages quelconques, même de celui qui occaſionne la Goutte, puiſque tous les Goutteux reſſentent beaucoup de ſoulagement par une abondante boiſſon d'eau continuée quelques temps ; que même ils peuvent s'en garantir entiérement, en prolongeant cet uſage juſqu'à trente jours, ainſi que le prouve le reméde du Capucin, qui ne conſiſte qu'à prendre de l'eau pour toute nourriture pendant tout ce temps.

Je crois avoir ſuffiſamment démontré, que l'humeur goutteuſe eſt mucilagineuſe, que ce mucilage eſt reconnoiſſable dans les humeurs & dans les parties affligées ; qu'il eſt le produit des boiſſons dans les endroits où la Goutte eſt endémique ; & que dans les autres climats il n'y a que certaines boiſſons & quelques alimens ſolides contenans beaucoup de mucilage, qui la procurent ; il faut donc conclure, que l'humeur goutteuſe étant mucilagineuſe, la

Goutte doit être le produit d'un mucilage trop abondant & étranger par conséquent, puisqu'il n'existe pas naturellement dans l'homme.

CHAPITRE V.

Les alimens solides & les boissons qui ne contiennent pas beaucoup de mucilage, ne sont point propres à donner la Goutte.

SI dans les Pays où la Goutte est endémique, il faut généralement en attribuer la cause à la qualité de la boisson ordinaire, qui contient beaucoup de mucilage ; il s'ensuit naturellement, que dans les Pays où cette maladie ne se fait pas sentir, la boisson naturelle doit avoir une autre qualité, mais précisément la contraire, c'est-à-dire, qu'elle doit contenir très-peu de mucilage. Cette proposition bien établie servira de preuve au Chapitre précédent.

Il n'est pas besoin de parcourir beaucoup de pays & de pays éloignés, les Provinces de Bourgogne & de Champagne suffisent; elles forment un

un contraſte parfait avec la Normandie & la Flandre : dans ces derniéres perſonne ne paroît être exempt de la Goutte ; dans les premiéres, qui que ce ſoit n'en paroît atteint.

J'ai prouvé que dans la Flandre & la Normandie, cette maladie étoit occaſionnée par la boiſſon naturelle & ordinaire de ces mêmes Provinces; il faut démontrer actuellement, que la Bourgogne & la Champagne n'en ſont garanties que par leur boiſſon naturelle. Perſonne n'ignore que cette boiſſon eſt le vin, même le bon vin, & que ces deux Provinces fourniſſent les meilleurs vins de toute la France, les plus propres pour conſerver & rétablir la ſanté.

On demandera peut-être pourquoi ces vins ſont meilleurs que les autres ; leur analyſe en donne la ſolution. C'eſt parce que ces vins fourniſſent beaucoup plus de ſels, d'acides & d'eſprits que les autres, qu'ils contiennent moins de phlegme ou d'eau & moins de mucilage que tout autre vin. Ces raiſons doivent être admiſes, parce que la bonté même de ces vins eſt d'autant plus parfaite, qu'ils ſont plus abondans dans les

principes dont je viens de parler. Ce fait est si constant, que ces vins fourniſſent toujours beaucoup plus de ces trois principes dans les années favorables que dans les mauvaises; de maniére que la saveur seule suffit, non seulement pour juger de la qualité du vin, mais encore de l'abondance des principes qu'il peut contenir, & qu'on ne risquera jamais de se tromper, si on a le palais délicat & sensible.

Examinons présentement quelle doit être la qualité d'un vin si abondant en sels, en acides & en esprits. Quel doit être le résultat de cette Combinaison? La qualité, sans doute, doit consister dans la privation du mucilage, puisque partout où les sels sont en abondance le mucilage est presqu'entiérement détruit. Le résultat est un composé savoneux, puisque le savon lui-même n'est qu'un composé d'huile & de sel. Mais tous les corps savoneux ont la faculté de dissoudre les mucilages, de maniére qu'il n'est pas possible de les faire revivre, quand on les a dissous une fois. Les vins de Bourgogne ne doivent donc pas contenir

beaucoup de mucilage, puiſqu'ils ſont ſi féconds en ſels, & qu'ils ſont ſavoneux. Il eſt facile de démontrer que ce vin a toutes ces propriétés, il ne fournit preſque point de mucilage dans ſon analyſe ; de plus, il ne tache point le linge blanc ſur lequel on en a verſé, mais encore il détruit les taches nouvelles qui y paroiſſent. Cet effet uniquement propre à toutes les liqueurs ſavoneuſes, prouve évidemment que ce vin l'eſt beaucoup.

En général toutes les boiſſons, & tous les alimens qui contiennent dans un pareil volume une quantité conſidérable de ſels, fourniſſent moins de mucilage que ceux qui contiennent du ſel en moindre quantité. Le gibier, par exemple, eſt moins mucilagineux & fournit plus de ſel que la viande de boucherie ; le panais, la carotte, le navet, contiennent plus de ſel que la poire, la pomme & le froment ; auſſi ces derniers ſont-ils beaucoup plus mucilagineux que les autres. Enfin, on ſeroit preſque tenté de croire qu'il y a une antipathie entre le ſel & le mucilage ſi conſidérable, qu'ils ne ſe trouvent

jamais enſemble dans une quantité qui mérite qu'on y faſſe attention.

Ainſi donc le vin de Bourgogne ne donne pas la Goutte, parce qu'il eſt peu mucilagineux ; mais en outre il peut la détruire, parce qu'il eſt ſavoneux. Le peu de Goutteux qui habitent cette Province reſſentent bien la différence qu'il y a entre cette boiſſon & le vin des autres pays, parce qu'ils n'y ſont pas ſi cruellement, ni ſi fréquemment tourmentés qu'ailleurs. Et s'il leur arrive quelquefois de reſſentir violemment des atteintes de la Goutte, c'eſt préciſément parce qu'ils ont été contraints de faire uſage des vins mauvais, tirans ſur le vert & l'auſtére, contenans par conſéquent moins de ſels, plus de mucilage, ce qui les rend très-éloignés de l'état ſavoneux.

Enfin, l'expérience a fait voir que les remédes abondans en ſels étoient les plus appropriés pour adoucir les douleurs de la Goutte, tels que le petit chêne, l'Ivette ; on ſe ſert même avec ſuccès de la crême de tartre, quoiqu'elle ſoit un acide aſſez pur. On recommande auſſi le vieux fromage, parce qu'il contient plus de ſels que le nouveau.

S'il étoit vrai, me dira-t-on, que le vin de Bourgogne ne fût pas propre à donner la Goutte, & qu'il dût en garantir, pourquoi se rencontre-t-il des Goutteux dans la Province de Bourgogne ? Il faut bien se donner de garde d'en attribuer la cause au vin. Ces Goutteux doivent attribuer cette maladie à une autre cause.

En effet, qu'on s'informe d'eux-mêmes s'ils n'ont pas été absens pendant long-temps de cette Contrée, ou s'ils se sont conformés quant à la maniére de vivre à l'usage de la Province ? Il ne s'en trouvera pas un qui n'ait été en effet dans l'un ou dans l'autre cas. Doit-il paroître étonnant qu'il y ait des Goutteux en Bourgogne, qui doivent leur maladie au défaut de régime, tandis qu'on n'est point surpris de voir un Normand n'en point être attaqué, parce qu'il se sera astreint à un bon régime, qui, chez lui, doit principalement consister dans la privation de la boisson naturelle de sa Province ?

Tout ce que j'ai dit de la Bourgogne doit être appliqué à la Champagne, il n'y a presque point de dif-

férence entre ces deux Provinces. On y boit généralement beaucoup de bon vin, & on y mange peu. Les grands buveurs ſont ordinairement petits mangeurs. Ainſi ces deux Provinces ont deux moyens pour ſe garantir de la Goutte ; ſçavoir, la modération & la ſobriété dans les alimens ſolides, & en ſecond lieu la fréquent uſage d'une boiſſon qui eſt contraire au caractére de la Goutte, & qui tend à la détruire entiérement; ſi l'uſage qu'on en fait, eſt accompagné d'un régime de vie aſſez régulier ſans être trop gênant.

Dans tous les pays où la boiſſon ordinaire n'eſt pas propre pour procurer la Goutte, il faut attribuer cette maladie aux alimens ſolides, encore s'appercevra-t-on qu'elle n'eſt que le produit des alimens nourriſſans & ſucculens, qui contiennent beaucoup de mucilage, puiſque ceux qui n'en font pas fréquemment uſage ne deviennent jamais goutteux.

Quiconque voudra ſe garantir de la Goutte ou en prévenir les accès, s'il y eſt déja ſujet, le peut faire facilement dans tel pays que ce ſoit, en buvant de l'eau ou du vin, qui ne

soit point mucilagineux, en mangeant des alimens peu nourrissans; comme sont les Montagnards, qui ne vivent que de gibier, ou comme les gens livrés aux travaux pénibles & grossiers, qui mangent beaucoup de pain, de fromage, de légumes, & fort peu de viande. Il doit y avoir un rapport considérable entre les alimens, qui ne sont point propres à procurer la Goutte, & les remédes qui sont les plus propres à la combattre & à la détruire. L'expérience prouve que les remédes qui ne sont pas mucilagineux, qui contiennent beaucoup de sels, qui approchent le plus de l'état savoneux, sont précisément ceux dont on a le plus de succès, lorsqu'on a un Goutteux à traiter. Les alimens qui ressemblent le plus à ces remédes, doivent participer à leurs vertus; s'ils ne sont pas suffisans pour détruire la Goutte aussi efficacement qu'eux, ils doivent du moins suffire pour en garantir ceux qui n'en sont point encore attaqués.

On doit s'appercevoir présentement qu'il est très-facile de rendre raison, 1°. de ce que la Goutte at-

taque dans certains pays presque toutes sortes de personnes, tandis qu'elle épargne presque tout le monde dans un autre. 2°. Pourquoi dans les pays où elle n'est pas endémique, elle n'afflige que les personnes qui vivent dans l'opulence & l'oisiveté, tandis que dans ces mêmes Pays les misérables en sont garantis. 3o. On voit qu'elle est le fruit de l'intempérance, & d'un certain choix dans le boire & le manger plus ordinaire aux personnes qui sont riches qu'aux pauvres, plus commun à la Ville qu'à la Campagne ; qu'elle est enfin le produit des boissons & des alimens mucilagineux, puisque ceux qui ne le sont pas ne peuvent pas contribuer à la procurer.

CHAPITRE VI.

Les differens accès de Goutte ne sont que des efforts que la nature fait pour se décharger par dépuration de la trop grande quantité de mucilage, qui est contenue dans la masse des humeurs.

LEs alimens succulens, les boissons nourrissantes, doivent naturellement communiquer au sang, le vice dont ils sont affectés. Il a été prouvé qu'il consistoit dans une grande abondance de mucilage, plus dangereuse dans la boisson que dans les alimens, parce que non seulement elle est plus considérable dans certaines boissons que dans les alimens; mais encore, parce qu'ordinairement on boit plus considérablement qu'on ne mange; de plus, la boisson se digere bien plus promptement que le manger: & passe presque toute entiére dans la masse des humeurs.

C'est par toutes ces raisons, que la Goutte est endémique dans les Provinces où la boisson ordinaire & na-

turelle contient beaucoup de mucilage, & qu'elle devient épidémique dans les pays où elle n'eſt pas ſi commune, quand la boiſſon contient dans certaines années beaucoup plus de mucilage, qu'elle n'en donnoit communément, lorſque les fruits dont elle eſt tirée avoient acquis une maturité parfaite.

Il n'eſt pas douteux que le germe de la Goutte ne ſoit un mucilage abondant, qui ſe remontre dans le ſang; mais il ne produira jamais la Goutte, s'il n'étoit pas en certaine quantité aſſez conſidérable. Car on ne peut pas nier que dans la Goutte héréditaire ce germe eſt toujours exiſtant: pourquoi bien ſouvent ne produit-il pas des accès? C'eſt qu'il n'y a pas ſurabondance. Il en eſt de même de la Goutte acquiſe; il ne faut qu'une certaine quantité de mulage pour entretenir le germe; mais pour produire des accès, il faut auſſi une ſurabondance qui reconnoît pluſieurs cauſes que nous examinerons ailleurs. Dès qu'une fois la ſurabondance de mucilage exiſte par quelque cauſe que ce ſoit, la nature doit faire tous ſes efforts pour s'en débar-

faſſer, & ces efforts doivent être proportionnés à la quantité de la matiére qui lui eſt étrangere & à la gêne qu'elle lui cauſe.

J'ai déja dit que les efforts, que la nature faiſoit en ce cas, tendoient à procurer une dépuration à peu près la même qu'on obſerve dans les peſtes, les fiévres peſtilentielles, certaines fiévres malignes & dans toutes les fiévres dépuratoires ou à éruption.

La dépuration dont il s'agit, n'a lieu que dans les maladies qui dépendent d'un vice généralement répandu dans le ſang & qui circule avec lui; elle n'eſt autre choſe qu'un dépôt de la matiére morbifique, qui ſe fait dans une partie telle qu'elle ſoit, pour l'ordinaire au grand ſoulagement des malades. Ce dépôt eſt de différente nature, il ſe manifeſte ſuivant le caractére de l'eſpéce de maladie dont il eſt le produit. Ainſi dans la peſte & dans les fiévres peſtilentielles, on l'obſerve ſous la forme de bubons & d'abcès; dans les fiévres malignes il ſe déclare par les parotides; enfin dans toutes les fiévres dépuratoires, il ſe porte tou-

jours à la peau, & se manifeste par de petits boutons de différentes nature, comme dans la fièvre miliaire, la rougeole & la petite vérole.

Tous ces différens dépôts soulagent d'autant mieux les malades, qu'ils se font facilement & promptement ; car tous les symptomes fâcheux qui accompagnent les maladies, se dissipent à mesure que le dépôt avance en maturité.

Dans la Goutte les différentes articulations des extrêmités, le plus souvent celles qui sont les plus éloignées du cœur sont ordinairement le siége de la dépuration. Elle est précédée de lassitudes spontanées, de crampes & de dégoût ; mais elle est toujours accompagnée d'une fièvre plus ou moins forte, proportionnée à la quantité & à la qualité de l'humeur mucilagineuse, qui doit être la matiére du dépôt.

Il n'y a point de dépuration sans fièvre, c'est le seul moyen que la nature paroît reconnoître pour se dégager de ce qui lui est étranger & nuisible. La fièvre subsiste toujours, tant que la dépuration se forme, mais elle diminue à proportion que cette

derniére approche de ſa fin. C'eſt par cette raiſon que l'eſpéce de Goutte qu'on nomme froide paſſe pour la moins fâcheuſe, parce que le dépôt ſe forme tout-à-coup, pour ainſi dire, & que les malades ſouffrent beaucoup moins long-temps dans cette eſpéce que dans la chaude, qui eſt toujours accompagnée de ſymptomes plus violens, plus dangereux, & de plus longue durée; parce que le dépôt ſe forme alors très-lentement.

Il y a cependant une différence aſſez conſidérable entre le dépôt occaſionné par l'humeur goutteuſe, & tous les autres, qui conſiſte en ce qu'il met plus de temps à ſe former. Mais cela doit être, puiſque l'humeur qui l'occaſionne eſt beaucoup plus groſſiére; par conſéquent la nature doit mettre plus de temps pour la rendre propre à former un dépôt.

Il faut encore remarquer que les dépôts ſe terminent toujours dans la partie dans laquelle ils ont commencé à paroître; que ſi par hazard il arrive qu'ils changent de place, & qu'il ſe faſſe une métaſtaſe, la tu-

meur qui a paru en premier lieu se dissipe & s'évanouit, pour reparoître extérieurement dans un autre endroit, à moins que la métastase ne se fixe sur quelque viscére ou partie interne. Au lieu que dans la Goutte le dépôt qui a paru dans une articulation se manifeste encore dans une autre, même dans plusieurs, tandis que le premier dépôt est toujours subsistant.

La cause de ce phénoméne doit être rapportée à la quantité de l'humeur, qui est moins considérable dans toute autre maladie que dans la Goutte, & au siége du dépôt qui est plus petit dans celle-ci que dans les autres. En effet, lorsque l'humeur goutteuse est en petite quantité, comme dans les jeunes gens, la dépuration se faisant parfaitement au moindre effort de la nature, qui pour lors est dans sa vigueur, le dépôt doit être unique. Mais si l'humeur est dans une quantité considérable, comme il arrive pour l'ordinaire dans les personnes âgées, la dépuration ne pourra jamais être parfaite au premier accès par deux raisons ; la premiere, parce qu'une articulation seule n'a-

pas une capacité suffisante pour recevoir toute la matiére qui doit nécessairement être déposée ; la seconde, parce que les efforts de la nature chez les vieillards sont trop foibles, & qu'elle est obligée de s'y prendre à plusieurs reprises pour se débarrasser de ce qui lui est nuisible. C'est pourquoi les jeunes gens ont rarement plus d'un accès, encore n'est-il pas de longue durée, comme le remarque Hippocrate ; mais les vieillards en ont plusieurs, & qui durent plus long-tems, suivant ce même Auteur ; car souvent ils n'en sont pas quittes pour une ou deux articulations, il arrive fréquemment que presque toutes sont exposées à recevoir un dépôt, si la quantité d'humeur goutteuse y peut suffire.

J'entends par accès, une attaque de douleur de Goutte qui se fait sentir pendant quelques jours dans une extrémité, & se dissipe après pour reparoitre dans un autre temps assez éloigné. C'est la définition ordinaire qu'on en donne. Elle convient aussi bien pour la Goutte des vieillards que pour celle des jeunes gens ; il y a cependant cette différence à ob-

ſerver, que l'attaque eſt ſimple dans les jeunes gens, puiſqu'elle eſt bornée à une articulation, & qu'elle eſt compoſée chez les vieillards chez leſquels l'humeur goutteuſe ſe dépoſe dans différentes articulations, ſans donner preſque aucun relâche. Ce ſont ces différentes attaques qui ſe ſuccédent les unes aux autres, qui m'engagent à avancer que les vieillards ont pluſieurs accès, parce qu'à chaque changement, ou pour parler plus correctement, à chaque dépôt que l'humeur goutteuſe fait, tous les ſymptomes ſe renouvellent & paroiſſent à peu près les mêmes qu'ils étoient avant la premiére attaque, ou, ſi l'on veut, avant le premier accès.

En effet le dégoût devient plus conſidérable, les laſſitudes plus inſupportables, la fiévre plus grande, & ces ſymptomes ne diminuent que lorſqu'un nouveau dépôt ſe fixe dans une articulation nouvelle, pour reparoitre encore dans la même force, ſi l'humeur goutteuſe eſt encore en quantité ſuffiſante, pour fournir un troiſiéme dépôt dans une autre articulation. Ainſi je diſtingue deux eſpéces d'accès; le ſimple qui eſt borné à une articulation, le compo-

sé, dans lequel l'humeur goutteuse attaque plusieurs articulations. Il est plus ou moins composé suivant le nombre plus ou moins considérable d'articulations qui auront reçu un depôt.

Il ne faut pas s'imaginer que dans l'accès composé, l'humeur goutteuse abandonne la partie qu'elle avoit affligée en premier lieu, pour s'aller fixer sur une autre; puisque le dépôt qu'elle a formé le premier subsiste toujours. Ce phénoméne n'a lieu, comme je viens de le dire, que parce que la matiére morbifique est en trop grande abondance, & qu'une seule articulation ne peut pas suffire pour contenir toute la quantité de matiére dont la nature veut se dégager; c'est ce dont il est facile de se convaincre, en examinant avec attention, la façon dont la Goutte se déclare dans les différens accès.

Dans le premier, pour l'ordinaire, elle ne se fait sentir que dans l'articulation du gros orteil, si l'on veut; au second elle entreprend tout le pied; au troisiéme elle passe dans l'autre pied qu'elle afflige en entier, au quatriéme ou plus tard, elle s'empare des genoux ou des mains; enfin

à mesure qu'elle vieillit, elle paroît s'étendre davantage, de façon que dans les derniers accès il ne se trouve pas quelquefois une articulation des extrémités qui n'en ait été atteinte, & que la plupart des dépôts subsistent en même temps.

Or ce phénoméne, je le répete, ne peut être occasionné que par la grande abondance de mucilage ou d'humeur goutteuse; ou bien par le défaut de capacité des parties qui sont destinées à recevoir cette humeur. Je pourrois même ajouter une troisiéme cause, dont l'effet est bien marqué dans la goutte irréguliére, qui est l'insuffisance de la nature, ou la foiblesse des efforts qu'elle fait pour se soulager.

Je reprends & dis, que la multitude des dépôts est proportionnée à la quantité de l'humeur goutteuse contenue dans les vaisseaux. L'expérience confirme tous les jours, que les personnes âgées sont les plus exposées à cette multitude de dépôt, mais aussi tout le monde doit convenir que la quantité de l'humeur doit être très-considérable chez ces personnes, parce que la nature n'y

eſt pas dans toute ſa force, le reſſort des parties organiques y eſt affoibli, la trituration par conſéquent & le broiement des humeurs doivent être néceſſairement diminués; la ſurabondance d'un autre côté doit être plus conſidérable, parce que ces perſonnes tranſpirent beaucoup moins qu'elles ne faiſoient dans un âge moins avancé; quelles mangent plus qu'il ne faut pour réparer les pertes que leur corps a pu faire. Enfin la multitude des dépôts dépend tellement de la quantité de l'humeur, que ſi ces perſonnes expoſées & accoutumées d'en avoir pluſieurs dans les accès réguliers, s'aviſent, lorſqu'elles en ſont délivrées, d'occaſionner par leur conduite un nouvel accès avant le temps ordinaire, l'accès ſera accompagné d'un nombre de dépôts moins conſidérable, ſouvent il ne ſe trouvera dans ce moment qu'un dépôt dans une perſonne qui n'en étoit pas quitte ordinairement pour cinq ou ſix.

La capacité trop peu conſidérable des articulations contribue auſſi beaucoup à la multitude des dépôts. Ce défaut peut exiſter dans les glan-

des synoviales & dans les vaisseaux qui les arrosent ; rarement on le peut soupçonner dans un premier accès, parce que ces parties sont ordinairement libres ; mais il peut exister immédiatement après ; parce que l'humeur qui s'y est déja fixée une fois est trop grossiére pour avoir pu se dissoudre entiérement, & acquérir une fluidité qui pût la rendre propre à être repompée & à rentrer dans le sang, pour y subir de nouveau les loix de la circulation.

Or cette portion d'humeur épaissie & fixée dans les vaisseaux a dû diminuer leur capacité, elle doit augmenter de volume à chaque accès nouveau, par conséquent la capacité doit encore diminuér de plus en plus. L'obstruction est poussée si loin, qu'elle forme quelquefois des nœuds très-sensibles.

Dans ce cas, comment peut-on concevoir qu'une articulation si mal affectée puisse être propre à recevoir un dépôt, même auquel on doit faire attention, puisqu'il est presque toujours accompagné d'une tumeur assez considérable ? Ainsi il n'est pas toujours besoin pour occasionner la mul-

titude des dépôts que l'humeur soit réellement en quantité plus considérable qu'à l'ordinaire ; souvent il suffit que cette quantité telle qu'elle puisse être, ne puisse pas être contenue dans une articulation par quelque cause que ce soit : car l'insuffisance soit naturelle, soit accidentelle des efforts de la nature peut aussi quelquefois occasionner ce phénoméne. La naturelle est commune aux vieillards, l'accidentelle aux jeunes gens, qui, pour adoucir les douleurs qu'ils ressentent, emploient mal-à-propos des remédes répercussifs qui augmentent trop le ressort des parties qui doivent être affligées. Cette insuffisance consiste en ce que la nature ne pousse pas assez fortement l'humeur dont elle veut se dégager, & que ses efforts ne sont point assez considérables, pour détruire les obstacles & surmonter les résistances qu'elle rencontre nécessairement dans les extrémités où elle veut, pour ainsi dire, fixer le dépôt en entier, elle se trouve obligée de les tourner d'un autre côté, & de déposer l'humeur dans la partie où elle trouve une moindre résistance qu'elle

peut surmonter plus facilement.

CHAPITRE VII.

De quelle manière se fait la dépuration & se forment les dépôts dont elle est suivie.

LOrsque l'humeur goutteuse est surabondante soit par elle même, soit par quelqu'autre cause, elle occasionne un dérangement dans le corps ; & à raison de sa ténacité & de sa viscosité, elle ralentit le cours des fluides & affoiblit le ressort des solides. Aussi dans ce temps le poulx est foible & languissant. Mais la nature, qui ne peut pas rester long-temps dans un état qui tend à sa destruction, se ranime bientôt ; le poulx devient plus fréquent, plus fort, tout le corps est dans l'agitation, travaille, & n'obtient de la tranquillité qu'après que l'humeur s'est fixée dans une partie qui lui sert d'entraves, dans laquelle une fois renfermée, elle n'est plus à craindre, parce qu'elle ne peut plus agir.

Cet état violent de la nature eſt connu ſous le nom d'accès dans toutes les maladies, mais ſur-tout dans la Goutte.

Examinons préſentement ce qui ſe paſſe dans cette eſpéce de combat; voyons quels ſont les reſſorts que la nature fait jouer, voyons les artifices qu'elle emploie pour avoir le deſſus. Pour le faire le plus clairement qu'il eſt poſſible, je conſidererai l'accès en trois temps, ſçavoir dans ſon commencement où la dépuration ſe fait, dans ſon état où le dépôt ſe forme, & dans ſa déclinaiſon ou ſa fin qui entraîne néceſſairement après elle la diſſipation de ce dépôt, au moins pour la plus grande partie.

Le premier temps, ou celui de la dépuration, commence le plus ſouvent par occaſionner des crampes, des laſſitudes, des dégoûts, qui ſont accompagnés de nonchalance & de langueur dans le poulx, & même dans toute la machine, que les Goutteux voudroient bien ſurmonter; mais ils ne peuvent ſe déterminer à y travailler. Cet état eſt occaſionné par l'abondance de l'humeur goutteuſe qui gêne la circulation du ſang, la

talentit & cauſe par-là l'affaiſſement dont les malades ne peuvent pas rendre raiſon. Le flux des eſprits animaux qui eſt toujours proportionné à la viteſſe de la circulation du ſang ſe fait plus lentement, plus inégalement, & produit une partie de ces ſymptomes & une peſanteur qui paroit tendre à la deſtruction de la machine, ſi elle ſubſiſtoit un certain temps ; ne reprochons point à la nature d'avoir trop de foibleſſe pour ce moment, ſa foibleſſe eſt néceſſaire pour faciliter une dépuration qui ne peut ſe faire que par le repos.

Le terme de dépuration eſt uſité en chimie, on s'en ſert communément pour exprimer la purification des mixtes, ſoit ſolides, ſoit fluides. La purification des ſolides, n'eſt autre choſe qu'un dégagement des matiéres étrangéres qui ſont ou adhérentes aux mixtes ou incorporées dans leurs différentes parties, ſans entrer dans leur compoſition, qu'on obtient ordinairement par une grande quantité d'eau qu'on jette deſſus. Cette eau les détrempe, les lave, entraîne avec elle ces matiéres d'autant plus facilement, qu'on les a agi-

tées

tées & divisées par le frottement, le broiement & la trituration de ces mêmes mixtes. La purification, ou plutôt la dépuration des fluides, car pour lors ce terme est encore plus usité, consiste dans le dégagement des matiéres étrangéres qui sont suspendues dans les liqueurs & qui paroissent ne composer qu'un même mixte avec elles, quoiqu'elles n'entrent en aucune façon dans leur composition. La dépuration des fluides se fait d'une maniére bien différente de celle des solides; dans celle-ci on emploie le mouvement pour faciliter la division des matiéres; dans l'autre au contraire, c'est le repos qu'il faut emploier pour faciliter la réunion des parties, qui venant à former des masses plus considérables, se précipiteront au fond de la liqueur, ou lui surnageront, suivant leur pesanteur spécifique. Comme c'est le mouvement dont jouissent continuellement les liqueurs qui est cause que ces matiéres s'y trouvent suspendues, il n'y a pas d'autre moyen pour obtenir une dépuration, que de mettre ces mêmes liqueurs en repos. C'est une observation na-

turelle & journaliére ; mais l'art va plus loin : il démontre que plus une liqueur a besoin de mouvement pour tenir suspendue une matiére étrangere, moins elle a besoin de repos pour s'en dégager : aussi par le terme de repos, je n'entends pas un repos parfait, mais une diminution plus ou moins considérable dans le mouvement ordinaire & naturel d'une liqueur.

La matiére mucilagineuse, ou l'humeur goutteuse, est une partie étrangere au sang, qui circule confusément avec lui dans les vaisseaux & y reste mêlée tant qu'elle est en petite quantité, & que le mouvement de la circulation du sang suffit pour en tenir les différentes parties assez divisées & dispersées, pour qu'elles ne puissent pas facilement se rapprocher les unes des autres, ni former une masse qui par son volume pourroit retarder le mouvement de la circulation.

Mais toutes les fois que l'humeur goutteuse sera en quantité considérable, que par elle-même elle occasionnera un ralentissement dans la circulation, ou bien que la circulation se trouvera ralentie par

quelque autre cause que ce soit, quoique l'humeur goutteuse ne soit pas trop abondante d'elle-même, la dépuration commencera à se faire ; c'est-à-dire, les parties dispersées de l'humeur & qui sont pour ainsi dire suspendues dans la masse du sang, se réuniront, se rapprocheront & formeront une masse assez considérable pour augmenter encore le ralentissement & diminuer le mouvement. Elles profiteront en même temps du relâche qu'elles auront occasionné, pour se rapprocher de plus en plus & former en conséquence des masses encore plus considérables, qui formeront de bien plus grands obstacles à la circulation. De façon que si cette gradation étoit poussée à un certain point, elle occasionneroit infailliblement dans l'œconomie animale un renversement capable de la détruire entiérement, si la nature qui repugne toujours à sa destruction & veille continuellement à sa propre conservation, ne faisoit pas pour se soulager des efforts assez puissans, pour surmonter les obstacles qui se présentent à elle. C'est précisément ce qu'elle fait dans le second temps de

la dépuration où se fait la précipitation des masses.

Nous avons dit que dans une dépuration parfaite, les matiéres étrangeres & suspendues dans une liqueur, se rapprochoient les unes des autres pour former des masses qui se précipitent d'elles-mêmes au fond de la liqueur, ou lui surnagent suivant leur pesanteur spécifique.

Il faut cependant observer qu'une telle dépuration pour l'ordinaire, ne peut avoir lieu que dans les liqueurs qui jouissent seulement d'un mouvement intestin, & même dans le sang lorsqu'il est entiérement privé de son mouvement de circulation, comme on le peut voir dans les palettes après la saignée, où le sang ne jouissant que du mouvement intestin se sépare en deux corps, l'un qui est fluide qu'on appelle la sérosité ou l'eau ; l'autre qui est solide qu'on appelle proprement le sang : ce dernier est composé de la partie rouge & de la partie fibreuse ou lymphatique, qui paroissent n'être fluides que lorsqu'elles sont bien mêlées avec la partie séreuse dans les vaisseaux, par le moyen du mouvement de la circulation.

Mais si le sang a besoin du mou-

vement de circulation, pour que ſes différentes parties conſervent la qualité de fluide, il doit à plus forte raiſon avoir beſoin de ce même mouvement dans un dégré encore plus conſidérable, pour tenir diviſées & ſuſpendues des matiéres qui lui ſont étrangéres; & conſéquemment ſi ce mouvement vient à diminuer, ces matiéres étrangeres doivent ſe réunir & ſe réuniront d'autant plus facilement, qu'il y aura eu une plus grande diminution dans le mouvement.

Ce n'eſt pas aſſez de connoître comment ſe fait la réunion des parties diviſées, il n'eſt pas moins intéreſſant de ſçavoir dans quelle partie elle ſe fait. Or je prétends que ſa réunion ſe fait plus facilement dans la partie qui contient une plus grande quantité de matiére amaſſée : on ne me refuſera pas, je crois, que les gros vaiſſeaux en contiennent ordinairement la plus grande quantité, c'eſt donc dans les gros vaiſſeaux que la réunion doit ſe faire.

Cela poſé, je veux dire, la trop grande quantité de l'humeur gouteuſe ayant occaſionné un ralen-

tiſſement dans le mouvement du ſang, la réunion des parties diviſées s'étant faite dans les gros vaiſſeaux, examinons ce que doivent devenir les maſſes formées par cette réunion.

La nature qui dans ce premier temps de dépuration a été dans un état de ſouffrance, tâche de prendre le deſſus, & l'humeur goutteuſe lui fournit les moyens les plus prompts & les plus propres à la combattre. Car comme c'eſt à l'occaſion du ralentiſſement de la circulation qu'elle eſt devenue plus à craindre, parce qu'il a favoriſé la réunion de ſes parties, & en conſéquence celle de ſes forces dont elle fait uſage en irritant les parties par leſquelles elle eſt obligée de paſſer; ces parties étant le cœur & les vaiſſeaux ſanguins qui ne peuvent être irrités impunément, ils ſe contractent plus vivement & plus fortement qu'à l'ordinaire; parce que toute irritation quelconque produit toujours cet effet chez eux. Le cœur & les artéres pouſſant le ſang rapidement & violemment, lui donnent en même temps plus de facilité pour entraîner des maſſes conſidérables. Il eſt conſtant

que les fluides soit dans un canal ouvert, soit dans un canal fermé charient plus facilement les corps étrangers, lorsqu'ils coulent rapidement, que lorsqu'ils coulent lentement.

Ce mouvement extraordinaire du sang pousse les matiéres mucilagineuses sous les parties les plus éloignées du cœur, comme sont les extrémités où se fait la précipitation des masses qu'il a entraînées avec lui dans ces mêmes parties. Rappellons ici quel est l'état d'un Goutteux dans ce temps. 1°. Il a la fiévre; le mouvement du sang est donc augmenté. 2°. Il sent des douleurs dans les extrémités; il y a donc irritation. Ces douleurs ne sont pas les mêmes dans tous les Goutteux, elles varient quelquefois dans le même sujet; la matiére goutteuse n'agit donc pas toujours de la même façon.

La fiévre, comme je l'ai dit, est occasionnée dans son commencement par une irritation, mais qui n'est point sensible, parce qu'elle est générale; la fiévre augmente lorsque l'irritation fait sentir des douleurs dans l'extrémité. Ces douleurs sont causées par le volume des masses qui

distendent trop considérablement les vaisseaux destinés à distribuer les humeurs à ces mêmes parties, parce que leur diamétre n'est pas assez grand, pour que ces masses les parcourrent sans frotter & distendre leurs parois qui sont extrémement sensibles. Enfin la variété des douleurs dépend du volume des masses, de leur quantité, de leur densité & de leur vélocité. Si elles sont poussées fortement & sont en petit nombre, elles occasionnent des douleurs vives seulement dans la partie destinée à la précipitation de l'humeur & dans une étendue peu considérable. Si elles sont plus abondantes, un peu éloignées les unes des autres & sont poussées un peu lentement, elles occasionnent des engourdissemens, des fourmillemens & des douleurs moins vives. Mais si ces masses sont considérables en volume & en quantité, & sont poussées vivement, les douleurs deviennent aiguës & occupent une plus grande étendue.

Les douleurs suivent toujours la direction des vaisseaux. Lorsqu'il s'en trouve un grand nombre d'attaqués, on doit en imputer la cause

à la grande quantité de l'humeur goutteuse, ou bien à la densité des masses plus ou moins compactes. Ces masses n'occasionnent des douleurs que dans les petits vaisseaux dont le diamétre est trop petit, & non dans les grands qui ont un ample diamétre, dans lesquels par conséquent les frottemens ne doivent pas être sensibles, puisquils ne souffrent presque pas de distension.

On ne doit pas exiger dans la Goutte un repos pour faciliter la précipitation des masses formées par l'humeur goutteuse, il faut au contraire une augmentation dans le mouvement du sang, afin qu'il puisse chasser plus facilement ces masses dans les extrémités des vaisseaux, où elles doivent naturellement se déposer. Comme la diminution du mouvement du sang est nécessaire pour faciliter la réunion des parties, l'augmentation de mouvement de cette liqueur n'est pas moins nécessaire pour que la précipitation des masses se fasse. C'est ce qui se passe dans le premier temps de l'accès, ou celui de la dépuration.

Le second temps est celui dans le-

quel on apperçoit dans les extrémités, des tumeurs plus ou moins considérables, qui sont ordinairement accompagnées de chaleur & de rougeur ; elles sont très-sensibles au toucher, & plus encore, lorsqu'elles éprouvent le choc des corps étrangers, par les douleurs qu'elles font sentir. Ces tumeurs ne sont occasionnées que par les masses qui ont été déposées dans l'extrémité immédiatement après leur précipitation, & même quelquefois dans le même temps. Elles s'y sont déposées par deux raisons ; la premiére, parce que ces parties sont plus éloignées du centre du mouvement qui est le cœur ; la seconde, parce qu'elles offrent plus de résistance que les autres parties plus proches de ce viscere.

Lorsque les liqueurs jouissent d'un mouvement continuel dans des vaisseaux fermés, le mouvement doit être moindre dans les parties les plus éloignées du centre mobile, que dans toutes parties qui en sont plus proches ; parce qu'alors ces liqueurs ont éprouvé plus de résistance & plus de frottement, par conséquent

elles ont dû perdre une plus grande partie de leur mouvement. Elles deviennent ainſi moins propres à ſoutenir des matiéres étrangéres & les laiſſent dépoſer.

Le ſang contenu dans les vaiſſeaux des extrémités eſt dans le cas dont nous venons de parler ; mais en outre le dépôt de l'humeur goutteuſe doit s'y fixer, parce que l'humeur eſt compoſée de parties trop épaiſſes & trop groſſieres, qui ne peuvent traverſer entiérement les extrémités des vaiſſeaux dont le diamétre eſt trop petit. Les parties groſſiéres de l'humeur ſont donc obligées de ſéjourner dans ces vaiſſeaux qu'elles obſtruent par leur ſéjour, & forment encore par ce moyen de nouveaux obſtacles à la circulation, au cours des humeurs & favoriſent leur dépôt. Les vaiſſeaux ainſi obſtrués par la préſence d'une humeur groſſiére ſont diſtendus, ils compriment les vaiſſeaux voiſins, arrêtent encore par là le mouvement du ſang, & occaſionnent des engorgemens qui augmentent les tumeurs.

Les matiéres mucilagineuſes doivent commencer par ſe dépoſer dans

les glandes synoviales des articulations, parce qu'elles sont destinées à faire la sécretion d'une humeur qui est de la même nature, & qui est nécessaire pour lubréfier les parties qui jouissent d'un grand mouvement. On doit même admirer la nature qui distribue les molécules les plus grossieres de l'humeur dans les articulations qui sont les plus exposées aux grands mouvemens; parce que la division & le frottement doivent y être plus considérables, en conséquence la dissipation plus facile.

Les glandes synoviales ainsi engorgées par le dépôt qu'elles ont reçu doivent augmenter en masse & en volume; mais elles ne le peuvent pas faire sans éloigner les unes des autres, les différentes parties qui les environnent. L'éloignement des parties ne peut avoir lieu, sans causer un tiraillement & une distension dans les fibres, qui étant pourvues d'une grande quantité de nerfs, doivent naturellement être très-sensibles & très-douloureuses dans ces parties. D'un autre côté l'engorgement des glandes s'oppose à la circulation des humeurs dans les vaisseaux les plus

voisins ; ces vaisseaux s'engorgent à leur tour, & forment les tumeurs qui accompagnent ordinairement les dépôts. Ces tumeurs feront plus ou moins considérables suivant le nombre & l'étendue des vaisseaux engorgés.

On doit sentir que dans tout ce temps le mouvement du sang doit encore augmenter, que la fièvre doit être plus grande, les douleurs plus fixes & proportionnées cependant à la distension.

Enfin le dépôt étant entiérement formé, la tumeur étant devenue plus considérable qu'elle n'étoit auparavant, le mouvement du sang diminue, la fièvre devient moins forte, les douleurs moins vives de jour en jour ; on est dans le troisiéme temps de l'accès.

Ce temps n'est occasionné que parce que la nature s'est soulagée d'elle-même de la surabondance qu'elle a fixée dans l'extrémité, & parce que dans le temps précédent elle a divisé une partie des masses de l'humeur en augmentant le mouvement des liqueurs, & les a rendu plus propres à subir les loix de la circulation. La tumeur quoique plus con-

sidérable devient moins sensible ; parce qu'il y a moins de tension ; les malades se plaignent seulement d'une foiblesse dans la partie affligée qui est la suite des tiraillemens qu'elle a pu souffrir auparavant.

C'est dans ce temps que les humeurs se dissipent, même celle de la Goutte, si elle n'est pas devenue trop épaisse & trop solide. Elle passe par la transpiration si elle est fluide & peu grossiere ; ou bien elle rentre dans le sang, & y est repompée, si elle est trop grossiere pour passer à travers les pores qui servent à la transpiration. Mais si elle est encore trop grossiere pour rentrer dans la circulation, elle reste dans la partie où elle est déposée, forme des nœuds, c'est-à-dire, des tumeurs qui existent toujours & ne se dissipent point.

Reprenons en peu de mots ce qui vient d'être dit. L'accès de la Goutte est occasionné par la surabondance d'humeur goutteuse ; la surabondance peut être vraie & naturelle, fausse, & accidentelle. La vraie & naturelle est précisément une trop grande quantité effective d'humeur goutteuse. La fausse & accidentelle

n'eſt qu'une quantité d'humeur qui ne peut pas être ſuſpendue dans la maſſe du ſang, ſans cependant être trop conſidérable.

La ſurabondance vraie ou fauſſe diſtend les vaiſſeaux au-delà de leur reſſort ; les vaiſſeaux ne peuvent pas être diſtendus pendant un certain temps ſans tomber dans le relâchement ; ce relâchement occaſionne & facilite la réunion des parties de l'humeur goutteuſe ; elles forment des maſſes qui s'oppoſent à la circulation & qui augmentent encore le relâchement. Ces maſſes deviennent plus conſidérables. La nature fait tous ſes efforts pour les briſer & s'en dégager, elle les précipite dans les extrémités des vaiſſeaux des articulations, elle eſt contrainte de les y dépoſer, parce qu'elle n'a pas aſſez de force pour les pouſſer plus loin, & qu'elle trouve dans ce moment des obſtacles inſurmontables dans la groſſiereté de l'humeur & dans le trop petit diamétre des vaiſſeaux où elle eſt renfermée. Les réſiſtances que la nature rencontre l'engagent à redoubler ſes effors pour les ſurmonter ; l'effet dont ils ſont ſuivis,

sont les dépôts, les tumeurs plus considérables, ensuite la dissipation des tumeurs au moins pour la plus grande partie.

Mais, me dira-t-on, si la nature par ses efforts peut dans ce moment se dégager de ce qui lui est nuisible, & qu'elle soit contrainte de le faire, pourquoi ne le fait-elle pas dès le commencement ? Je l'ai déja dit, ne reprochons point à le nature son trop de foiblesse, puisqu'elle est nécessaire pour que les choses réussissent. En effet, si lorsque l'humeur est surabondante, la nature la tient toujours divisée, cette humeur se mêlera avec celle des sécretions, les corrompera & occasionnera la Goutte irréguliere. Car dès-lors qu'il y a surabondance, il faut une augmentation de sécretions, ou bien l'œconomie animale est ruinée de fond en comble, & encore plutôt, si la surabondance est occasionnée par une humeur nuisible & étrangere aux autres liqueurs. Il y a deux bonnes raisons pour excuser la nature de ce qu'elle paroît rester dans une espéce d'inaction, lorsqu'elle est surchargée d'humeur goutteuse ; la premiére est

que cette humeur eſt étrangere à celle de la tranſpiration, aux urines, à la bile, à celle de preſque toutes les autres ſécretions ; la ſeconde, qu'elle eſt plus analogue & a beaucoup d'affinité avec les humeurs que ſéparent les glandes ſynoviales, puiſque ces humeurs ſont elles-mêmes mucilagineuſes.

Toutes les fois qu'une humeur eſt ſurabondante, cette ſurabondance doit naturellement être diſſipée par l'augmentation de la ſécretion qui lui eſt la plus analogue, & la nature doit emploier les moyens les plus favorables & les plus faciles pour y parvenir. Or l'humeur goutteuſe eſt plus analogue avec la ſécrétion des glandes ſynoviales qu'avec toute autre ; la nature doit donc ſe décharger de l'humeur goutteuſe en augmentant la ſécrétion de ces glandes. Elle ne peut l'augmenter qu'en précipitant l'humeur goutteuſe dans les extrémités, mais elle n'y ſéjournera pas ſi elle eſt extrémement diviſée. Il faut donc que la nature facilite la réunion des parties de cette humeur, afin que par leur volume plus conſidérable elles ſoient forcées d'y ſé-

journer plus long-temps : car plus les humeurs sont épaisses & grossiéres, plus il faut de temps pour les filtrer.

CHAPITRE VIII.

La mobilité de l'humeur goutteuse est une dépuration qui se fait à plusieurs reprises.

LA facilité & la rapidité avec lesquelles l'humeur goutteuse paroit changer de place, & abandonner entiérement une partie dans laquelle elle a commencé à se faire sentir, pour se jetter sur une autre, sont l'effet d'une apparence de mobilité, dont l'explication a été un écueil pour presque tous les auteurs qui ont voulu l'entreprendre. En effet la mobilité de cette humeur a toujours paru devoir être détruite par la cause à laquelle on l'attribuoit ; car on a toujours prétendu avec raison que les douleurs vives & aiguës qui accompagnent la Goutte, étoient l'effet de la ténacité & de la viscosité

de l'humeur goutteuſe, & il eſt très-difficile de concilier ce caractére fixe, inſéparable de la viſcoſité, avec une mobilité ſans égale.

On peut diſtinguer deux eſpéces de mobilité, la réguliere & l'irréguliere. La mobilité réguliere n'a lieu que lorſque l'humeur paſſe d'une articulation dans une autre, comme du pied au genou, ou d'une extrémité dans une autre, comme du pied droit au pied gauche, ou du pied à la main, au bras. Cette eſpéce peut varier dans la violence des douleurs qu'elle occaſionne, mais elle n'eſt jamais dangereuſe.

La mobilité irréguliere varie en trois maniéres. On a lieu d'obſerver la premiére variété lorſque l'humeur goutteuſe quitte les articulations & ſe tranſporte ſur quelques viſcéres, comme quand elle paſſe du pied au poulmon ou à l'eſtomac ; & en ce cas elle eſt ſouvent mortelle. La ſeconde variété eſt l'inverſe de la premiére ; on l'obſerve lorſque l'humeur s'étant fixée ſur les viſcéres, les abandonne, pour ſe jetter dans les articulations des extrémités ; ce qui ne ſe fait pas ſans quelque dan-

ger. La troisiéme enfin qui est assez rare, n'a lieu que lorsque l'humeur fixée sur un viscére, le quitte pour affliger un autre : c'est la plus dangereuse.

La mobilité soit réguliére, soit irréguliere dépend des mêmes causes que la multitude des dépôts, je veux dire de la quantité d'humeur goutteuse qui est trop considerable, pour pouvoir être contenue dans une & même dans plusieurs articulations, par les raisons que j'ai déja alléguées à l'occasion des dépôts. Il ne doit pas paroître étonnant que les causes des dépôts soient les mêmes que celles de la mobilité, puisque celle-ci est la cause de la premiére, & que la multitude des dépôts n'est qu'une suite de la mobilité de l'humeur goutteuse.

Mais avant que d'aller plus loin & d'entrer dans le détail des causes de la mobilité, je crois qu'il n'est pas hors de propos de déterminer auparavant ce qu'on entend ordinairement par mobilité d'humeur goutteuse, & ce qu'on doit naturellement entendre. Il paroît par la définition commune que tous les auteurs en

donnent, & l'idée qu'en ont les Médecins les plus modernes, qu'ils entendent tous un transport prompt & facile de la matiére goutteuse d'une extrémité dans une autre, ou d'une partie dans une autre ; ils croient même que ce transport est parfait, c'est-à-dire, que toute l'humeur goutteuse qui s'est fixée sur une partie, l'abandonne entiérement pour se jetter sur une autre, lorsque la métastase se fait. Ils prétendent être fondés à penser ainsi, parce que lorsque le cas arrive, il y a une diminution considérable dans les douleurs que l'on ressentoit dans la partie qui avoit été affligée en premier lieu, que la violence de ces douleurs se fait sentir dans la partie où l'humeur goutteuse s'est portée nouvellement. Mais cette raison n'est pas suffisante ; il faudroit en outre que le dépôt formé le premier disparut entiérement, lorsqu'il s'en est formé un second. Cependant on observe continuellement le contraire ; puisqu'assez souvent on rencontre chez les malades jusqu'à trois ou quatre dépôts en même temps.

Ce n'est pas là non plus l'idée

qu'on doit avoir de la mobilité de l'humeur goutteuse. Car comment peut-on concevoir qu'une partie de l'humeur fixée dans une articulation & y formant un dépôt, se soit transportée ailleurs, tandis qu'elle donne continuellement des signes de sa présence dans le premier endroit ? Quels sont les canaux par lesquels cette humeur pourroit être chariée ? Ce sont sans doute les vaisseaux sanguins, soit artériels, soit veineux. Les artériels portent le sang du cœur aux extrémités, les veineux le rapportent des extrémités au cœur. On m'accordera facilement que le transport ne peut pas se faire dans les arteres, parce que les liqueurs ne peuvent revenir sur leurs pas, à cause de leur pesanteur, & du mouvement qui les pousse toujours en avant. Ce ne peut donc être que par le moyen des veines que le transport pourroit se faire. Mais l'humeur épaisse & grossiere qui s'est déposée dans les extrémités des vaisseaux artériels, ne peut jamais parvenir en si peu de temps dans les vaisseaux veineux ; elle séjourne long-temps dans les premiers, & le dépôt qui subsiste ne

le prouve que trop. Ainſi l'idée qu'on a de la mobilité de cette humeur eſt fauſſe, non-ſeulement parce que la partie de l'humeur goutteuſe fixée dans une articulation ne ſe tranſporte pas entiérement dans une autre, puiſque les premiers dépôts ſubſiſtent toujours ; mais encore ce tranſport ne peut avoir lieu, parce que l'humeur épaiſſe & groſſiere ſéjourne long-temps dans la partie où elle s'eſt dépoſée, & qu'elle ne peut en aucune façon rentrer dans les voies de la circulation en ſi peu de temps.

La véritable idée qu'on doit avoir de la mobilité de l'humeur goutteuſe, c'eſt de la regarder comme une dépuration abondante de l'humeur qui ſe fait à pluſieurs repriſes. Il ne faut pas perdre de vûe, que tous les accès de Goutte ſont accompagnés & même occaſionnés par une dépuration d'humeur goutteuſe, dont la nature cherche à ſe ſoulager. Or la dépuration ſe fera à différentes repriſes toutes les fois que l'humeur goutteuſe dont la nature veut ſe dégager ſera trop abondante, pour pouvoir être contenue dans une articulation, ſoit que la ſura-

bondance soit réelle & effective ; soit que l'articulation ne jouisse pas d'une capacité assez considérable, pour contenir toute l'humeur dont la nature se dégage.

Pour me mettre à portée d'être entendu, je fais une supposition, qu'on me pardonnera sans doute, puisqu'elle est unique ; de plus, je promets de n'en pas faire davantage. Je suppose donc que la quantité d'humeur goutteuse dont la nature cherche à se dégager soit de quatre onces, & qu'une articulation n'en puisse contenir qu'une once, que deviendront les trois autres? Où les placer? Car la nature veut absolument s'en dégager, & s'en dégage effectivement. Si l'on veut sur ce sujet des raisons satisfaisantes, il faut les puiser dans la nature & l'observer dans le temps de l'accès où se fait la dépuration. Il faut aussi se ressouvenir que la dépuration a deux temps ; le premier où se fait la réunion des parties de la matiére goutteuse suspendue dans le sang pour former des masses considérables ; le second où se fait la précipitation de ces masses dans les extrémités, dans lesquelles elles forment

ment des dépôts, par ce qu'elles ne peuvent pas les traverser entiérement, à cause de leur épaississement & de leur trop grand volume. Dans le premier temps il y a un relâchement général dans les fibres, & une diminution considérable dans le mouvement des liqueurs. Dans le second, le ressort des fibres se rétablit, & le mouvement des liqueurs augmente.

Je reprends la supposition. Dans le premier temps de la dépuration, la quantité d'humeur qui doit être précipitée sera de quatre onces, mais dans le second temps il ne s'en précipite qu'une once, parce que cela suffit pour remplir une articulation; il ne s'en précipitera pas davantage, parce que les efforts que la nature fait alors, loin de faciliter la précipitation, l'empêchent totalement, puisqu'ils tendent tous à briser les masses & à les disperser. La nature en outre soulagée par un dépôt d'une partie de la matiére qui lui étoit nuisible, est plus rapprochée de son état naturel; mais cela ne peut suffire que pour un certain temps. La nature par ses efforts ayant bien divisé les masses, a du s'épuiser dans

cette opération, puisque c'est pour elle un état forcé ; elle doit donc tomber de nouveau dans le relâchement. Pour lors les parties de l'humeur se réunissent une seconde fois, forment de nouvelles masses qui doivent être précipitées ; mais où les précipitera la nature ? Ce ne peut être dans l'articulation qui est déja remplie. Ce sera donc dans une nouvelle. C'est précisément ce qui arrive, & les choses se passent de la même maniére qu'elles se sont passées dans le premier accès. La nature soulagée une seconde fois employe tous ses efforts pour briser de nouveau les masses surabondantes ; elle en vient à bout ; mais encore est-elle obligée de retomber dans le relâchement au bout d'un certain temps. Aussitôt la réunion des parties de l'humeur recommence, il se forme de nouvelles masses, que la nature précipitera dans une troisiéme articulation, parce que les deux premiéres sont déja occupées. Enfin il y aura un quatriéme accès, puisque la quantité de l'humeur goutteuse le peut fournir.

La dépuration peut aussi se faire à

plusieurs repriſes, quoique l'humeur dont la nature cherche à ſe ſoulager ne ſoit pas ſi conſidérable, & qu'elle ne ſoit, par exemple, que d'une once; ſi d'un autre côté les articulations ne peuvent contenir qu'un quart d'once : cela eſt aſſez ordinaire chez les vieillards qui ont déja eſſuié un grand nombre d'accès.

Ce qui eſt à remarquer dans l'un & l'autre cas, c'eſt que chaque repriſe eſt réguliere, ſoit dans la maniere dont l'accès ſe fait ſentir, ſoit dans le nombre des jours qui s'écoulent entre les différens accès. Chaque accès ou chaque repriſe des accès compoſés prend à peu près de la même façon que le premier. Il y a dans la premiére attaque un relâchement qui précéde les douleurs. les douleurs ſe font toujours ſentir, ou redoublent après deux ou trois heures de ſommeil, parce que pendant ce temps le relâchement ayant été plus conſidérable, l'humeur eſt devenue plus à craindre par ſes différentes parties qui ſe ſont rapprochées les unes des autres, ont formé des maſſes plus fortes qu'elles n'étoient encore, & dont la nature ne

peut se dégager qu'en faisant de grands efforts qui sont toujours suivis de vives douleurs.

Les choses se passent de la même maniére dans chaque repriſe ; il n'y a point de nouveau dépôt à moins que le relâchement ne l'ait précédé; c'eſt toujours après deux ou trois heures de ſommeil que les douleurs redoublent, & que le dépôt commence à ſe former. Le ſecond accès n'a lieu qu'au bout de huit à neuf jours que le premier a commencé ; il y a auſſi le même nombre de jours entre le ſecond & le troiſiéme, entre le troiſiéme & le quatriéme, à moins qu'on ait troublé la nature dans ſon opération. Chaque repriſe ou accès étant conforme au premier, il doit être l'effet de la même cauſe ; c'eſt donc à tort qu'on attribue des effets auſſi réguliers & auſſi naturels à une prétendue mobilité qui ne reconnoit aucune loi.

On me demandera peut-être d'où vient la grande diminution & ſouvent la ceſſation des douleurs qui ſe faiſoient ſentir dans la partie affligée en premier lieu ; pourquoi ces douleurs paroiſſent repaſſer dans la par-

tie qui va être affligée de nouveau ; pourquoi ce passage est-il sensible aux Goutteux ? En faisant attention à tout ce qui se passe dans le temps de l'accès, il est facile de donner des raisons satisfaisantes de tous ces phénomènes, d'autant plus qu'ils sont dans l'ordre de la nature. Car 1°. la diminution considérable des douleurs est l'effet du relâchement ; on doit nécessairement le lui attribuer dans la Goutte, puisqu'on le lui attribue dans toutes les autres maladies. Il y a plus, la diminution des douleurs est toujours proportionnée au dégré de relâchement, de façon que si celui-ci étoit poussé un peu loin, il y auroit cessation entiére de douleurs. 2°. Dans l'accès composé de la Goutte, la violence des douleurs n'est que suspendue, parce que la surabondance de l'humeur qui l'a procurée en premier lieu, peut la produire de nouveau tant qu'elle subsiste. Mais quoique la violence des douleurs soit suspendue dans le temps du relâchement, elle doit se faire sentir bientôt après dans une autre partie, parce que celle qui a été affligée la premiére doit présen-

ter à la nature plus d'obstacles à surmonter, tandis que la nature en doit trouver beaucoup moins ailleurs.

Ces douleurs n'étant occasionnées que par le trop grand volume des masses mises en mouvement dans les extrémités des vaisseaux, il faut nécessairement que ces masses puissent y parvenir pour que les douleurs s'y fassent sentir. Il est facile de concevoir qu'une partie déja obstruée par un premier dépôt, n'est pas propre pour recevoir ces masses qui doivent en former un second. Il faut donc que le nouveau dépôt se fasse ailleurs & qu'il soit accompagné de nouvelles douleurs. Je dis de nouvelles douleurs, parce que celles qui ont été occasionnées par le premier dépôt subsistent toujours tant que le dépôt existe : il n'y a de diminution que dans la violence, encore cette violence ne diminue qu'à mesure que le nouveau dépôt se forme ; parce que le sang n'aborde plus avec tant d'impétuosité, ni en si grande quantité à la partie où le premier dépôt s'étoit formé. Il y a même longtemps qu'on a remarqué ce phénoméne dans d'autres maladies, puis-

qu'il n'eſt point échappé à Hippocrate ce grand obſervateur ; car il dit que toutes les fois qu'on reſſent des douleurs dans une partie, ces douleurs diſparoiſſent, ſi par quelque accident il s'en fait ſentir de nouvelles & de plus vives dans une autre : & il croit que pour lors les eſprits abandonnent entiérement la premiere partie & ſe tranſportent dans la ſeconde pour la rendre plus ſenſible. Dira-t-on dans ce cas, l'humeur a abandonné la premiére partie pour ſe jetter ſur la ſeconde ; tandis que ces deux parties ſeront affligées de deux vices différens? Non ſans doute. Pourquoi donc veut-on exiger que les choſes ſe paſſent autrement dans la Goutte ?

3°. Les Goutteux ſont ſenſibles à ce prétendu paſſage, mais ils doivent l'être ; ils ſentent avec plaiſir la diminution des douleurs dans le relâchement ; auſſi dans le temps de la précipitation des maſſes, ils payent cher la tranquillité peu durable dont ils ont joui. Les douleurs à la vérité ſont devenues plus ſupportables dans la premiere partie, mais c'eſt pour

augmenter considérablement dans une autre.

La question est de sçavoir si les douleurs diminuent dans une partie, parce que l'humeur qui les occasionnoit abandonne ces parties pour se transporter dans une autre ; ou bien si cette diminution ne vient que parce que l'humeur ne s'y porte plus en si grande quantité, & qu'elle se porte en très-grande abondance dans une autre articulation.

J'ai déja assez fait sentir la fausseté de l'opinion de ceux qui prétendent que la partie d'humeur goutteuse, quoique déposée une fois, peut se transporter dans une autre partie ; 1°. parce que l'ancien dépôt subsiste toujours malgré le nouveau ; donc toute l'humeur ne s'est point transportée. 2°. En leur accordant que ce nouveau dépôt est formé d'une portion de matiére qui avoit servi au premier, il devroit naturellement s'ensuivre que le nouveau dépôt seroit moins considérable que le premier, & les douleurs plus supportables, puisque l'humeur pour lors seroit en quantité moins considérable qu'auparavant : il arrive cependant bien

souvent le contraire, & quelquefois un troisiéme dépôt est bien plus considérable que les deux premiers.

On donnera facilement la solution de ce problême, si on attribue avec raison la diminution des douleurs à l'humeur goutteuse, qui, au lieu de se précipiter dans une partie déja affligée, & dans laquelle elle ne peut plus être reçue, va se précipiter dans une autre partie bien plus libre, & dans laquelle elle pourra séjourner en plus grande quantité.

La mobilité irréguliére va encore servir de preuve à ce que j'ai avancé; car si l'humeur goutteuse, après s'être fait sentir dans une articulation, vient à se fixer sur un viscere, l'articulation n'en sera pas plus libre, & le dépôt qui y aura été déja formé subsistera encore long-temps. Si au contraire c'est dans un viscere que l'humeur s'est fixée en premier lieu, ce viscere sera aussi très-long-temps incommodé, quoiqu'on soit venu à bout d'attirer le reste de l'humeur dans une articulation. S'il arrive assez souvent qu'on ne peut pas attirer une portion de l'humeur dans une extré-

mité ; c'eſt parce que la dépuration eſt des plus complettes, qu'elle s'eſt entiérement dépoſée dans le viſcere : qu'y étant une fois dépoſée & fixée, il eſt impoſſible de la déranger & d'en ſoulager le viſcere, à moins qu'on ne confie cette opération à la longueur du temps, comme quand elle eſt fixée & bornée à l'articulation.

Je demande à mon tour à ceux qui ſoutiennent la prétendue mobilité de l'humeur goutteuſe, pourquoi cette humeur qui eſt d'elle-même, ſelon eux, ſi vive, ſi agile, ſi prompte, eſt en même-temps ſi lente, ſi tardive, ſi fixe dans les momens mêmes qu'on accélére ſa mobilité par tous les ſecours de l'Art ? En vain emploie-t-on très-ſouvent les bains, les ſaignées pour affoiblir les extrémités, les déſemplir, & préparer par ce moyen à cette humeur un gîte moins dangereux, dont elle ne peut profiter que tant qu'elle circule dans les vaiſſeaux. Mais dans le cas préſent, comme elle n'y circule plus, on eſt preſque toujours fruſtré de ſon eſpérance.

Il n'y a que la partie d'humeur mêlée avec le ſang dans les gros vaiſ-

ſeaux, que la nature & l'art puiſſent déterminer ſur telle ou telle partie. Car dans la Goutte irréguliére, ainſi que dans la réguliére, ſi la dépuration, n'ayant occaſionné qu'un ſeul dépôt, a été complette; on ne parviendra jamais à former un ſecond dépôt. Ainſi la partie d'humeur déja dépoſée & fixée ne peut pas occaſionner un nouveau dépôt. La multitude des dépôts ne peut donc être produite que par la grande abondance d'humeur goutteuſe, dont la dépuration ne peut ſe faire qu'à pluſieurs repriſes.

CHAPITRE IX.

Il n'y a qu'une eſpéce de Goutte.

ON diſtingue ordinairement trois eſpéces de Goutte; la froide, qui eſt accompagnée de peu de chaleur, peu de rougeur & peu de douleur; on croit qu'elle eſt le produit de l'épaiſſiſſement de la partie lymphatique du ſang, parce que la tumeur

est considérable. La chaude, qu'on attribue à l'acrimonie de cette lymphe, parce que la tumeur est quelquefois si peu considérable, qu'elle ne paroît presque point ; mais la partie affligée est bien plus chaude, beaucoup plus douloureuse & plus ou moins rouge, selon le dégré de phlogose ou d'inflammation. La troisiéme espéce tient des deux premiéres : on prétend qu'elle est occasionnée par l'épaississement & par l'acrimonie de la lymphe conjointement, parce que la tumeur y est très-considérable, très-douloureuse & beaucoup enflammée.

Les tempéramens pituiteux sont les plus sujets à la Goutte froide ; les tempéramens secs & bilieux à la chaude ; enfin les tempéramens sanguins à la troisiéme. On est encore vivement persuadé de ces différences par la qualité des remédes topiques qu'on est obligé d'employer pour procurer du soulagement, ou pour adoucir les douleurs plus ou moins vives qu'on ressent ordinairement dans cette maladie. Car si jamais le prétendu axiome a paru avoir lieu, ou plutôt le préjugé qui conseille de

traiter une maladie en employant des remédes d'une qualité contraire à celle de la cauſe & de la nature de la maladie ; c'eſt certainement dans la Goutte, puiſque les remédes topiques appliqués tandis qu'ils ſont froids, ſoulagent les perſonnes tourmentées de la Goutte chaude. Au contraire dans la Goutte froide, on ne peut eſpérer aucun ſoulagement que par des remédes chauds, dont on augmente la vertu, en les appliquant, tandis qu'ils ſont plus ou moins chauds.

Quoique ces raiſons paroiſſent plauſibles & vraiſemblables, elles ne ſont point ſuffiſantes pour faire admettre les variétés de la Goutte, comme des différences eſſentielles ou des eſpéces particuliéres qu'on doive attribuer à différentes cauſes. Il ſeroit néceſſaire pour cet effet que la Goutte ne variât point, non ſeulement dans le même ſujet, mais encore dans un accès compoſé. Il faudroit de plus que les remédes topiques qui jouiſſent d'une qualité chaude ou froide par la combinaiſon de leurs principes, ou par celle de leurs parties intégrantes, ne produiſiſſent pas tous

le même effet, lorsqu'ils ont été échauffés par le feu, ou rendus rafraîchissans par la glace.

En effet, comment faire succéder si promptement l'acrimonie de la lymphe à son épaississement, de façon qu'il ne reste plus aucune trace de la premiére cause, lorsque la seconde commence à agir ? Comment peut-on concevoir que cette seconde cause se dissipera pour laisser reparoître la premiére, & cela souvent sans avoir employé d'autre reméde que la diéte, qui a été le plus communément la même, depuis le commencement d'un accès composé jusqu'à la fin ?

Quelle peut donc être la cause de cette variété, de ce changement si prompt & si subit ? Je n'ai trouvé nulle part des explications satisfaisantes de ces phénoménes ; & je suis persuadé qu'il est impossible d'en donner, en admettant, comme on fait, plusieurs causes capables de procurer cette maladie.

Mais si l'on consent à n'admettre qu'une seule cause de la Goutte, surtout celle que je crois avoir suffisamment prouvée & démontrée, il sera

très facile de se tirer de l'embarras que cause la variété de ces phénoménes, & très-aisé de les expliquer clairement.

Il faut se rappeller ici, 1o. que la cause de la Goutte est une abondance de mucilage étranger à la masse des humeurs ; 2o. que ce mucilage est le produit de certaines boissons & de quelques alimens solides ; 3o. qu'on entend par mucilage un mixte composé de très-peu d'huile, de beaucoup de terre, d'une très-grande quantité d'eau & d'air, qui jouit en conséquence d'une qualité visqueuse & gluante.

Or, ce mucilage peut varier dans l'abondance de ses principes, comme tous les autres mucilages connus. Il y a de la différence entre la gomme arabique & la gomme adragante, entre celle-ci & les autres gommes, l'analyse seule le prouve assez. Mais la différence ne consiste que dans le plus ou le moins. La terre sera toujours en bien plus grande quantité que l'huile, & la quantité d'eau & d'air sera toujours beaucoup plus considérable que la terre. Cela seul suffit pour que chaque gomme, outre sa qualité commune avec les autres,

jouisse encore d'une autre qualité particuliére, & produise en conséquence des phénoménes différens. La comparaison doit avoir lieu, car les gommes sont le produit d'un mucilage mêlé aux humeurs qui circulent dans les plantes, ainsi que l'humeur goutteuse chez les hommes.

S'il y a de la variété dans la quantité des principes des mucilages dans les plantes, pourquoi ne pas reconnoître la même variété dans la quantité des principes de l'humeur goutteuse ? si à raison de cette variété les mucilages ne produisent pas toujours les mêmes effets, pourquoi la variété des phénoménes de la Goutte ne seroit-elle point la suite de la variété des principes de l'humeur goutteuse ?

Non seulement la Goutte doit être différente dans divers particuliers, comme les gommes différent entre elles à raison de la plante sur laquelle on les a cueillies ; mais encore elle peut varier dans la même personne, comme les gommes varient sur le même arbre. On peut rencontrer dans le même sujet la Goutte froide & la Goutte chaude, comme on rencontre sur le même arbre une gom-

me bien séche & bien solide, avec une autre gomme peu solide & même liquide.

J'attribuerai donc à la variété des principes de l'humeur goutteuse, toute la diversité des phénoménes qu'elle produit. Je me contenterai seulement de rendre raison des trois espéces de Goutte dont je viens de parler, quoique la variété puisse aller jusqu'à l'infini ; mais aussi ce petit détail bien développé donnera une très-grande facilité au moindre Physicien, pour expliquer toutes les variétés qu'on peut observer dans la Goutte, puisqu'il faut les rapporter aux trois autres.

Quoique l'humeur goutteuse soit toujours la même, elle peut varier dans la quantité de ses principes. Cette variété est cause que la Goutte est sensible ou à la chaleur seulement, ou au froid, ou quelquefois à l'un & à l'autre en même-temps. Ce sont-là les principaux symptomes qui doivent la caractériser ; car la chaleur, la rougeur, la douleur, ainsi que la tumeur, ne sont occasionnées que par la surabondance plus ou

moins considérable de l'humeur goutteuse.

La Goutte sensible à la chaleur, c'est-à-dire, celle dans laquelle les douleurs augmentent lorsqu'on applique sur la partie affligée des topiques échauffés, est occasionnée par une humeur grossiére, épaisse, renfermant une petite quantité d'eau dans un assez grand volume d'humeur goutteuse. Les personnes d'un tempérament sec & bilieux, sont ordinairement les plus sujets à cette espéce; il n'est pas étonnant que dans ces tempéramens l'humeur goutteuse soit extrémement grossiére, puisqu'assez ordinairement toutes les humeurs le sont dans ces sortes de personnes. La sensibilité à la chaleur vient de ce que l'humeur étant grossiére & épaisse se raréfie considérablement, comme font tous les mucilages, lorsqu'ils sont exposés au feu; or, elle ne peut pas se raréfier, ni augmenter de volume, sans causer des tiraillemens & des distensions dans les fibres de la partie où elle séjourne. Les douleurs augmentent à proportion de la distension, & la dis-

tenſion elle-méme doit être proportionnée au dégré de groſſiereté de l'humeur & au dégré de chaleur.

Boerhaave a démontré que la principale qualité qui caractériſe le feu & la chaleur, étoit cette facilité qu'ils ont l'un & l'autre d'augmenter en tout ſens le volume de tous les corps, même de ceux qui ſont les plus compactes. Chacun eſt à portée d'éprouver que de tous les corps il n'en eſt point qui en donne un exemple plus ſenſible que les mucilages ; au moindre feu, à la moindre chaleur ils ſe gonflent très-facilement. Ce gonflement doit être rapporté à la raréfaction de l'air contenu & renfermé dans tous les corps, dont le reſſort & l'élaſticité augmentent par la chaleur.

Les douleurs de Goutte que l'on reſſent dans un accès, étant occaſionnées par la diſtenſion des parties où ſéjourne l'humeur goutteuſe, elles doivent augmenter quand la diſtenſion augmente. Dans le cas préſent rien ne provoque davantage la diſtenſion que la chaleur ; les douleurs doivent donc augmenter lorſqu'on appliquera ſur la partie affligée des

topiques chauds par eux-mêmes, ou échauffés par le moyen du feu.

Ces topiques au contraire diminueront les douleurs, si on les applique lorsqu'ils sont froids & réfroidis, parce que loin d'augmenter le volume de l'humeur goutteuse, ils le resserrent & le diminuent en tout sens ; la distension devient moins considérable, l'humeur occupant une moindre étendue. Le froid produit dans les corps une diminution de volume sans les altérer, aussi généralement que la chaleur produit l'augmentation de volume de ces mêmes corps sans y rien ajouter.

La Goutte sensible au froid, dans laquelle les douleurs augmentent lorsqu'on applique des topiques réfroidis, est accompagnée de tumeur assez considérable, de douleurs assez supportables & de peu de chaleur. On la rencontre le plus souvent dans les tempéramens pituiteux & humides, dont les fibres en général sont molles & flexibles, moins susceptibles d'irritation que des fibres séches & tendues.

Ici la chaleur & le froid n'agissent pas comme dans le cas précédent ;

aussi cela ne doit pas être, parce que dans le premier cas, l'humeur goutteuse est si grossiére, qu'elle est presque solide; mais dans celui-ci elle est presque entiérement fluide, & contient dans un petit volume une très-grande quantité d'eau. Or, on sçait que l'air renfermé dans ce fluide reprend avec peine son élasticité & son ressort même à un feu violent, qu'il ne se raréfie pas facilement; la chaleur ne peut donc pas augmenter les douleurs, puisqu'elle ne peut pas augmenter la distension; au contraire elle est très-propre pour diviser les molécules d'eau, & pour les rendre par ce moyen plus propres à passer à travers les pores de la peau que cette chaleur a un peu dilatés & rendu plus souples. Ainsi dans ce cas la chaleur, loin d'augmenter la distension, est même nécessaire pour la diminuer. Mais le froid doit nécessairement augmenter pour lors la distension & par conséquent les douleurs; parce qu'il rétrecit les pores de la peau, condense l'eau qui séjourne dans la partie affligée, l'empêche de s'échapper par la transpiration, & par ce moyen il est cause

que le volume augmente continuellement, que la distension des fibres & la violence des douleurs deviennent plus insupportables.

Enfin, la Goutte sera sensible au froid & au chaud en même-temps, & les douleurs augmenteront par l'application des topiques, soit échauffés, soit réfroidis, si l'humeur goutteuse, quoique très-grossiére, ne laisse pas de contenir une quantité d'eau très-considérable, ce qui arrive assez communément dans les tempéramens sanguins. Ce phénoméne dépend de ce que la chaleur agit trop fortement sur la matiére épaisse, la gonfle, la raréfie, comme dans le premier cas; il dépend aussi de ce que le froid ne permet aucun passage à l'eau surabondante, comme dans le second cas. Ainsi l'humeur goutteuse se multiplie, pour ainsi dire, par le chaud & par le froid; la distension des fibres en est la suite, & par conséquent l'augmentation dans la violence des douleurs.

La variété des phénoménes dont la Goutte est accompagnée, & que nous venons d'exposer, étant une suite de la variété dans l'abondance

des principes de l'humeur goutteuſe, on y doit rapporter toutes les autres différences ; car elles dépendent toujours, ou de la groſſiérete de l'humeur, ou de l'abondance d'eau qu'elle renferme, ou de l'un & de l'autre. Mais comme ces combinaiſons peuvent aller à l'infini, les variétés ſe produiront auſſi à l'infini.

Il ne doit pas être actuellement difficile de donner des raiſons ſatisfaiſantes ſur ce que la Goutte varie, non ſeulement dans le même ſujet, mais encore dans un ſeul accès du compoſé. Outre que le régime du malade peut contribuer à ce changement, l'humeur goutteuſe peut auſſi varier ; il peut ſe former un dépôt d'une matiére groſſiére, & un autre immédiatement après d'une matiére plus fluide, plus tenue.

La maniére dont s'opére la dépuration y entre pour beaucoup ; car ſi le relâchement a été conſidérable & de longue durée, les maſſes que l'humeur aura formées ſeront très-groſſiéres ; au contraire elles ſeront fluides, légeres & tenues, ſi la dépuration s'eſt faite promptement. Je n'ai pas beſoin de m'étendre pour prou-

ver que la dépuration se peut faire inégalement dans l'accès composé, tout le monde est à portée de l'observer, c'est un fait d'observation. Mais si la dépuration se fait inégalement, il doit nécessairement s'ensuivre que le résultat de cette dépuration doit aussi être inégal, que les dépôts ne doivent pas être les mêmes, c'est-à-dire; qu'ils seront plus ou moins compactes, & tiendront toujours de la qualité présente de l'humeur, dont ils seront le produit: par conséquent ils doivent être tantôt sensibles à la chaleur, tantôt sensibles au froid, enfin quelquefois sensibles au froid & au chaud en même-temps, à moins que l'humeur goutteuse n'ait acquis un état d'insensibilité; pour lors la chaleur & le froid ne produisent plus de pareils phénoménes, comme dans les nœuds qu'ont formés les dépôts.

Ces nœuds ne sont point susceptibles du chaud & du froid, parce que l'humeur goutteuse qu'ils renferment a été tellement altérée dans ses principes, qu'elle est devenue extrémement grossiére, puisqu'elle est totalement privée de son eau, dont elle tient

tient sa flexibilité & sa pente à la fluidité. Elle est devenue des plus compactes & en conséquence pour que l'impression du chaud & du froid s'y fasse appercevoir, il faut que l'un & l'autre agissent plus fortement, avec plus de violence & de vivacité; ce qu'on ne peut obtenir qu'en augmentant les dégrés du chaud & du froid, je veux dire en employant le feu à nud ou la glace.

Il y a deux espéces de nœuds, car la matiére gourteuse ou retient encore du mucilage & ressemble à ces gommes extrémement desséchées, ou bien elle est tellement dépouillée de son eau, qu'il ne lui reste plus qu'une terre blanche plus ou moins friable, plus ou moins légere & ressemblante le plus souvent à du plâtre ou du gipse. Cette différence est le produit de la variété dans les principes: il y a beaucoup de terre & plus qu'à l'ordinaire, mais moins d'eau que de coutume, le volume demeurant le même.

Cette altération est occasionnée par le long séjour de cette matiére dans la partie affligée, & par la chaleur de la partie même qui a contribué à

dépouiller à la longue l'humeur goutteuſe de ſa partie aqueuſe ; & ne lui a pû laiſſer que la terre, qui eſt toujours trop groſſiére pour paſſer ſeule par la tranſpiration, ou pour rentrer dans la maſſe des humeurs, afin d'y ſubir de nouveau les loix de la circulation.

Il arrive enfin à l'humeur goutteuſe, qui ſéjourne long-temps dans la partie où elle a été dépoſée, ce qui arrive à la gomme expoſée à un feu lent & doux ; celle-ci ſe dépouille peu à peu de ſon huile & de ſon eau, de façon qu'il ne reſte plus qu'une terre blanche friable, & parfaitement ſemblable à celle qu'on retire des nœuds des Goutteux. Tout ce qui eſt à remarquer, c'eſt qu'on parvient plus difficilement à obtenir cet état dans les gommes, lorſqu'elles ſont encore liquides, que lorſqu'elles ſont extrémement deſſéchées.

Puiſqu'on peut rendre raiſon de tous les phénoménes qui accompagnent la Goutte, dès-lors qu'on reconnoîtra en elle un caractére mucilagineux, je ne préſume pas qu'on puiſſe s'oppoſer à admettre ce mucilage, ſurtout ayant démontré, com-

me je crois, qu'il eſt le produit des alimens & des boiſſons qui en contiennent beaucoup, qu'il eſt même reconnoiſſable devant l'accès, pendant ſon cours, & long-temps après.

Mais j'ai dit que pour former les accès de la Goutte, il ne ſuffiſoit pas que les humeurs fuſſent imbues de mucilage, qu'il falloit en outre que ce mucilage fût en quantité ſurabondante, pour que la nature fût contrainte de s'en dégager.

Il y a bien des cauſes qui peuvent contribuer à la ſurabondance; il y en a même qui paroiſſent s'oppoſer les unes aux autres: il s'agit de les détailler, & de développer leurs maniéres d'agir; c'eſt à quoi je vais travailler dans la ſuite de cet ouvrage.

CHAPITRE X.

La ſurabondance de matiéres mucilagineuſes eſt la cauſe unique des accès de Goutte.

L'Humeur goutteuſe quoiqu'abondante & étrangere à la maſſe des

humeurs, ne suffira jamais pour former des accès, si elle n'est pas en quantité surabondante. On en trouve la preuve dans la Goutte héréditaire, & même dans la Goutte acquise. On est très-sur que cette humeur, dès qu'elle a paru une fois en certaine quantité, n'a presque jamais pû être détruite par les efforts de la nature. Ainsi, il reste donc toujours dans la masse des humeurs une portion plus ou moins considérable d'humeur goutteuse, qui ne donne pas continuellement des signes de sa présence par des accès réguliers ou irréguliers.

Cette humeur reste donc dans l'inaction pendant du temps, puisqu'il s'écoule des intervalles quelquefois très-longs entre chaque accès. Dira-t-on qu'à chaque accès l'humeur goutteuse est entiérement détruite, & qu'il se reproduit immédiatement après d'autre humeur en suffisante quantité pour former un nouvel accès?

Outre que ce n'est pas-là l'opinion commune, la présence des dépôts qu'on apperçoit encore long-temps après ces accès, détruit ce système;

bien plus, il eſt impoſſible d'accorder avec une parfaite deſtruction d'une humeur, la réproduction ſi prompte des accès entaſſés les uns ſur les autres. N'eſt ce pas attribuer des effets à une cauſe qui ne peut pas exiſter?

D'un autre côté, on ne pourra pas expliquer avec quelque vraiſemblance les variétés qui ſe rencontrent dans les accès de la Goutte, ſi l'on prétend que la préſence ſeule de l'humeur goutteuſe ſuffit pour former l'accès; cer cette humeur doit être toujours la même, & doit par conſéquent agir de la même façon; la Goutte cependant varie dans le même ſujet; on y obſerve des accès tantôt longs, tantôt courts. La Goutte y eſt tantôt ſenſible à la chaleur, tantôt au froid, & ſouvent à l'une & à l'autre en même-temps.

D'où peuvent donc provenir ces différences? ſinon de ce que la cauſe des accès n'eſt pas préciſément la même que celle de la maladie. C'eſt bien la ſurabondance de matiéres mucilagineuſes, qui fait le fond de la Goutte, mais c'eſt une ſurabondance pouſſée au dernier dégré qui occaſionne les accès. Il en eſt de

l'humeur goutteuse comme de toutes les autres humeurs viciées en quelque maniére, qui ne paroissent pas gêner la nature si elles ne sont pas en quantité assez considérable. Mais dès qu'une fois elles sont parvenues à une certaine quantité, pour lors elles paroissent gâter toute la masse des humeurs, & par leur mauvaise qualité ou leur trop grande quantité, elles sollicitent la nature à s'en dégager; ce qu'elle fait en employant des moyens différens, mais qui sont toujours les plus propres & en même-temps les plus faciles pour chaque humeur différente.

Je me suis assez étendu sur la maniére dont la surabondance de matiéres mucilagineuses pouvoit occasionner les accès de la Goutte : je ne rendrai compte désormais que des causes qui peuvent contribuer à procurer cette surabondance ; elles sont en grand nombre, mais pour être plus court je les rangerai par classes.

Avant que d'entrer dans ce détail immense, & afin de le faire avec ordre, je commencerai par distinguer deux espéces de surabondance, la

vraie & la fausse : ensuite je donnerai les causes de l'une & de l'autre, & je développerai le plus clairement qu'il me sera possible le méchanisme par lequel elles agissent.

J'entends par surabondance vraie une quantité très-considérable d'humeur ou de matiéres mucilagineuses contenues dans les vaisseaux, dont les molécules ne peuvent plus être suspendues dans la masse des humeurs. Cette surabondance distend les vaisseaux, occasionne ensuite un relâchement dans les fibres & une diminution considérable dans le mouvement des liqueurs.

La surabondance fausse est occasionnée par un trop grand relâchement dans les vaisseaux & en même temps par une trop grande diminution dans le mouvement des liqueurs, ce qui les rend moins propres à charier une petite quantité d'une matiére étrangére, comme est l'humeur goutteuse.

Il y a des causes qui procurent la vraie surabondance seulement, d'autres qui ne peuvent occasionner qu'une surabondance fausse : enfin, il y en a qui peuvent faciliter l'une &

l'autre en même-temps. On doit les chercher toutes dans les choſes que les Médecins appellent non naturelles, c'eſt-à-dire, les choſes qui peuvent nuire à la ſanté ou la conſerver, ſuivant l'uſage libre qu'on en fait, ou celui qu'on eſt forcé d'en faire.

Les anciens en compte ſix; ſçavoir, l'air, le boire & le manger, le mouvement & le repos, les veilles & le ſommeil, les ſécrétions & les excrétions; enfin les paſſions de l'ame.

L'uſage déplacé de toutes ces choſes, ſoit dans la qualité, ſoit dans la quantité, peut faire déterminer les accès, les accélérer, les prolonger. Elles n'en viendront cependant jamais à bout, ſi les liqueurs ne ſont point imbues de matiéres mucilagineuſes, les ſeules capables de procurer la Goutte par elles-mêmes.

Examinons préſentement comment ces différentes cauſes peuvent agir.

CHAPITRE XI.

Examen des causes de la surabondance vraye de l'humeur goutteuse.

LA surabondance de l'humeur goutteuse est vraie ou réelle, lorsque par sa présence seule elle force la nature à s'en dégager, ce qui ne peut arriver que lorsque cette humeur est en quantité si considérable qu'elle ne peut plus être suspendue ni dispersée dans la masse des liqueurs, ni circuler librement avec elles.

Cette surabondance vraie peut être naturelle ou accidentelle ; elle est naturelle quand elle existe seulement par elle-même, qu'elle est la seule des humeurs qui surabonde. Elle est accidentelle lorsque quelques humeurs sont surabondantes en même-temps que l'humeur goutteuse, ce qui la force d'agir plus promptement qu'elle n'auroit fait naturellement ; parce qu'elle n'étoit pas en-

core en quantité suffisante pour forcer la nature à s'en débarrasser.

Il n'y a qu'une seule cause de la surabondance vraie & naturelle. Elle est uniquement le produit du boire & du manger, encore faut-il qu'on ait fait usage des alimens & des boissons qui contiennent naturellement beaucoup de mucilage ; il faut que les alimens & les boissons ayent cette qualité pour être propres à procurer la Goutte, comme je l'ai fait voir ; tous les alimens qui ont une autre qualité ne donnent jamais la Goutte, mais d'autres maladies différentes, suivant leurs qualités ou leurs vertus.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de prouver que les boissons & les alimens mucilagineux puissent facilement procurer la surabondance d'humeur goutteuse, lorsqu'on en a fait un grand usage, puisqu'ils renferment en eux le germe de la Goutte. Il s'agit ici de faire connoître comment on peut juger si l'accès de Goutte est uniquement l'effet de cette cause.

On est fondé à attribuer à cette cause les premiers accès de Goutt

lorsque la nature n'a pas encore été beaucoup altérée dans sa force, & qu'elle jouit de presque tous ses droits, dont elle ne se relâche point, à moins qu'elle n'y soit forcée ; mais dans le cas présent la nature ne peut être altérée, que par une surabondance vraie & naturelle ; parce qu'elle est encore en état de surmonter les autres obstacles auxquels elle est forcée de céder dans d'autres occasions.

Les accès sont encore occasionnés par cette espéce de surabondance, lorsqu'ils sont simples, qu'ils viennent dans des temps assez éloignés les uns des autres, & que les intervalles qui s'écoulent entre chacun des accès sont à peu près égaux, qu'il y a deux ou trois ans au moins de l'un à l'autre.

La surabondance ne peut pas se former dans une espace de temps peu considérable ; elle ne se forme que peu à peu, d'autant plus que la nature est encore assez forte pour en détruire quelques parties à chaque moment. Aussi n'apperçoit-on cette simplicité que dans les premieres années que la Goutte se fait sentir.

Cette simplicité n'a plus lieu pour

un Goutteux, qui a déja essuié quatre ou cinq accès ; chez lui la nature a trop souffert, pour qu'il se flate de jouir à l'avenir de ces longs intervalles de tranquillité si désirée, mais très-peu recherchée, puisqu'on ne travaille presque jamais pour l'obtenir.

C'est alors que la surabondance vraie & naturelle céde otdinairement la place à la vraie, mais en même-temps accidentelle. La nature déja épuisée, & par conséquent moins forte qu'auparavant, est devenue plus sensible aux différentes impressions, qui tendent à l'altérer, & elle y succombe plus facilement. L'intempérie de l'air contribuera à former une surabondance dans les humeurs en général ; la diminution dans les sécrétions, la suppression dans des évacuations, comme celle du flux hémorrhoïdal, pourront aussi y avoir une grande part : mais l'oisiveté, la nonchalance, l'inaction dans lesquelles on se plaît à passer ses jours, qu'on croit heureux, parce qu'on n'y fait rien, sont les causes les plus communes de cette surabondance, & de la facilité qu'ont les accès de Goutte

à se former. Dans ce cas, non seulement les accès de Goutte se forment plus facilement, mais encore ils sont de plus longue durée, parce qu'ils sont composés & plus rapprochés les uns des autres : ce sont-là les fruits de cette prétendue facilité. On est devenu sensible au moindre changement qui arrive dans l'air que nous sommes contraints de respirer, & duquel nous sommes tout environnés ; la moindre diminution dans nos sécrétions devient à craindre, parce qu'elle ne manque pas de nous causer des douleurs vives & fréquentes, & qui donnent très-peu de relâche.

Que l'air devenu plus froid ou plus chaud qu'à l'ordinaire, que la diminution dans la dissipation de quelques-unes de nos humeurs, que le repos, la tranquillité, &, si l'on veut, ce long dormir si fort à la mode de nos jours, que toutes ces choses, dis-je, concourent à former & produire une surabondance dans les humeurs en général, c'est sur quoi on me dispensera facilement de m'étendre : tous les Auteurs le disent, & chez le commun des hommes, la fé-

néantiſe paſſe pour être la ſource de la ſurabondance des mauvaiſes humeurs.

Je vais ſeulement expliquer comment la ſurabondance des humeurs en général peut procurer des accès de Goutte, quoique l'humeur goutteuſe ne ſoit pas réellement en quantité aſſez ſurabondante, & que d'elle-même elle ne puiſſe pas encore former d'accès.

L'abondance des humeurs occaſionne ce que les Médecins appellent plethore ou plénitude de vaiſſeaux, occaſionnée par l'abondance des humeurs qui les gonfle & les diſtend au-delà de ce qu'ils doivent l'être. A cette diſtenſion ſuccéde un relâchement porté au-delà de ce que la nature y eſt ſujette, lorſque notre machine jouit encore de la tranquillité & de l'équilibre qui lui ſont néceſſaires, pour exercer toutes ſes fonctions librement & avec aiſance.

Un relâchement pareil ne peut ſubſiſter ſans entraîner après lui une diminution plus ou moins conſidérable dans le mouvement des liqueurs : ainſi voilà deux cauſes qui

concourent à rassembler & à rapprocher les parties mucilagineuses ; sçavoir, l'insuffisance dans le ressort des fibres, pour agiter, fouetter & diviser l'humeur goutteuse ; en second lieu, l'insuffisance dans le mouvement des liqueurs, pour la tenir suspendue & dispersée.

Les parties de cette humeur doivent donc se réunir, pour être précipitées ensuite, lorsqu'elles auront formées des masses qui occasionneront des douleurs plus ou moins vives, selon la densité plus ou moins grande qu'elles auront acquise, & le mouvement plus ou moins rapide dont elles jouiront.

On observe très-fréquemment cette espéce de surabondance chez les personnes qui vivent dans l'oisiveté & l'inaction, ou celles, qui par état sont forcées de mener une vie sédentaire, chez les personnes qui ont essuyé grand nombre d'accès, chez les vieillards ; parce que rien ne contribue plus à procurer cette surabondance, que le défaut de transpiration & la foiblesse des fibres auxquelles toutes ces sortes de personnes sont ordinairement sujettes.

CHAPITRE XII.

Examen des causes de la surabondance fausse.

J'Ai dit, & je le répéte, la surabondance fausse de l'humeur goutteuse, est celle qui dépend uniquement du relâchement trop considérable dans les fibres, relâchement qui est toujours accompagné d'une diminution trop grande dans le mouvement des humeurs, pour que la matiére goutteuse y reste suspendue.

Ce relâchement est causé le plus souvent par un exercice immodéré, & lui succéde fréquemment. Les veilles inconsidérées produisent aussi le même effet ; entre les passions de l'ame, un emportement de colére, une joie excessive ; on peut encore ajouter la boisson déplacée du vin & des liqueurs ; toutes ces causes commencent par tendre les fibres au-delà de leur ressort naturel, les tiennent tendues pendant un grand espace de temps ; il faut absolument que le

relâchement vienne, souvent proportionné au dégré de tension qui lui a précédé.

On doit présumer ce qui doit arriver dans ce relâchement. L'humeur goutteuse qu'oiqu'en très-petite quantité peut se rassembler, les molécules peuvent se réunir & former des nouvelles masses qui retardent encore par leur volume la circulation du sang, & font sentir un accès de Goutte.

L'humeur goutteuse ne passe point par cette épreuve lorsque les accès sont occasionnés par des excrétions abondantes, par de grandes évacuations, comme celle du flux hémorrhoidal, des sueurs exorbitantes, par la tristesse & la mélancolie. Le relâchement dans tous ces cas vient peu à peu, & l'accès ne se fait sentir que lorsque ce relâchement est porté au point, que l'humeur goutteuse renfermée dans les vaisseaux même en très-petite quantité, ne puisse plus demeurer suspendue & divisée dans le sang, que les molécules de cette humeur viennent à former des masses qu'il faut précipiter & dont les dépôts sont la suite nécessaire.

Il y a tout lieu d'augurer avec quelque certitude que l'accès est produit par cette espéce de surabondance, toutes les fois qu'on observera seulement un ou deux dépôts dans une personne, qui auparavant n'en étoit pas quitte pour quatre à cinq dans les accès qu'elle aura déja essuiés. On sera encore plus fondé à le croire, si l'accès n'est pas venu dans le temps ordinaire & qu'il y ait anticipé; c'est-à-dire, que si l'on a la Goutte tous les ans une fois, & qu'il arrive avant le temps marqué un accès tel que je viens de le décrire, on doit l'attribuer sans crainte de se tromper à cette espéce de surabondance : en interrogeant le malade, on tâchera de découvrir quelle est la véritable cause de cette surabondance parmi celles que nous venons de détailler dans ce chapitre.

CHAPITRE XIII.

Examen des causes qui peuvent procurer les deux espéces de surabondance.

LA cause la plus générale & la plus fréquente, c'est l'exercice prématuré ou trop fréquent de l'acte vénérien. On pourroit dire que c'est l'unique cause qui puisse procurer les deux espéces de surabondance en même temps.

Il faut bien se garder de croire que cet exercice par lui-même puisse causer la Goutte comme l'ont prétendu les anciens Médecins, qui se croyoient fondés à avancer une pareille proposition, parce que durant le cours d'une longue pratique, ils ont remarqué pour la plus grande partie des Goutteux avoit souvent fréquenté l'Ile de Cythère, & sacrifié fréquemment à la déesse Vénus, la partie la plus balsamique des liqueurs qui sont contenues dans le corps humain.

Sans m'étendre & m'appliquer à

réfuter ce sentiment, je ferai seulement cette observation que la cause de la Goutte est la même chez tous les hommes; que si on la trouve chez les débauchés, il faut s'y attacher & ne pas s'embarrasser ni s'inquietter pour trouver une autre cause que le mucilage.

Les personnes qui ont été adonnées aux plaisirs de l'amour doivent être les plus sujettes à la Goutte, & le sont effectivement; mais ce qui pourra paroitre singulier, c'est que ces débauchés gagnent la Goutte par la même raison qu'une personne qui a toujours gardé le célibat la mérite, & précisément par les mêmes moiens.

En effet l'état du célibat empêche-t-il le Célibataire de faire un grand usage d'alimens succulens & de boissons nourrissantes? Non sans doute. Mais ordinairement celui qui s'est excédé dans les plaisirs de l'amour a été souvent contraint de faire usage d'un pareil régime pour réparer les pertes qu'il a pu faire: même de multiplier l'usage de ces sortes d'alimens pour rétablir ses forces trop affoiblies.

Ainsi ces sortes de personnes ne

ſont pas ſujettes à la Goutte, préciſément parce qu'elles ſe ſont livrées trop fréquemment aux plaiſirs de l'amour, mais parce qu'en ſe conduiſant ainſi, elles ont donné dans le même écart que tous les autres Goutteux, en faiſant uſage d'alimens & de boiſſons, qui contiennent beaucoup de mucilage; ajoutez à cela qu'elles en font généralement un plus grande uſage que les autres.

Or ſi cela ſeul ſuffit pour procurer la Goutte chez un Celibataire, cela doit auſſi ſuffire dans un homme débauché, d'autant plus qu'on n'ignore pas que les débauches en amour ſont ſouvent précédées & ſuivies par les débauches de la table. En faut-il davantage pour mériter la Goutte?

Ce n'eſt pas tout: on mérite doublement la Goutte quand on l'a gagnée de cette façon; car en même temps qu'on a travaillé à ſe procurer une vraie ſurabondance d'humeur goutteuſe, on a auſſi travaillé à ſe rendre plus ſujet à la ſurabondance fauſſe. Souvent la ſécretion de la ſemence un peu forcée en eſt la cauſe, plus ſouvent encore l'état forcé où a été toute la machine, quand

elle étoit occupée à ce travail ; car quand on la contraint de demeurer dans cet état, quand on la violente de cette façon, c'eſt toujours à ſes propres dépens. Les fibres ayant été fatiguées par une diſtenſion de trop longue durée tombent dans un très-grand relâchement, & pouſſent avec trop peu de force les liqueurs renfermées dans les vaiſſeaux. Ces liqueurs circulent moins rapidement, deviennent moins propres à entraîner & briſer des matiéres étrangéres ; tout cela prépare à la nature une multitude de combats qu'elle ne doit pour lors qu'à ſa foibleſſe. Ainſi non-ſeulement on eſt plus expoſé à être ſujet à la Goutte, quand on s'eſt trop livré aux plaiſirs de l'amour, par rapport au régime de vie dont on a fait aſſez ſouvent uſage pour réparer les forces qu'on avoit épuiſées, mais encore on doit y être ſujet bien plus fréquemment par rapport à la foibleſſe des fibres qui eſt toujours le ſuite des efforts déplacés qu'on à faits, & qui ont toujours procuré un relâchement trop conſidérable & habituel.

CHAPITRE XIV.

Les accès de Goutte se font sentir plus communément au Printemps & en Automne que dans les autres Saisons.

QUoique nous ayons dit que les accès de Goutte étoient occasionnés par la surabondance, soit vraie, soit fausse de l'humeur goutteuse, que cette surabondance pouvoir exister & avoir lieu dans tous les momens de la vie, puisqu'on voit tous les jours des accès de Goutte même dans des sujets différens ; le printemps, cependant & l'automne, paroissent favoriser & contribuer à la fréquence de cette maladie, bien davantage que l'hyver & l'été. Parce que si on a occasion d'observer quatre accès de Goutte dans ces dernieres saisons, on en voit ordinairement une certaine dans les premiéres.

La cause premiére de l'humeur goutteuse n'est pas l'effet d'un jour;

la ſurabondance ſe forme peu à peu & par dégrés ; mais l'effet de cette ſurabondance ou autrement les accès de Goutte peuvent être déterminés dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Rien n'eſt plus propre à contribuer à la ſurabondance que l'hyver & l'été ; mais le printemps & l'automne en déterminent plus facilement les effets.

L'hyver eſt la ſaiſon de la ſociété, on croit dans cette ſaiſon ne devoir rien faire, en conſéquence on fait à peine des riens ; on ſe livre aux plaiſirs de la table, au jeu, au ſommeil ; on mange copieuſement, on prend peu d'exercice, on tranſpire moins que dans toute autre ſaiſon, on eſt toujours renfermé dans des appartemens ; ce qui eſt encore cauſe que la tranſpiration ne ſe fait pas ſi abondamment ; (*a*) puiſqu'on

(*a*) Ce fait eſt conſtaté par les obſervations ſur les Plantes, inſérées dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de 1748. faites par M. Guettard, Médecin, & membre de ladite Académie. Et par les obſervations conformes à celles de Sanctorius, que M. Marteau, Médecin, a faites, mais qui n'ont pas encore vû le jour.

tranſpire

tranſpire plus à l'air libre quoique froid, qu'à un air échauffé mais renfermé. De ce genre de vie qu'on a tenu pendant un certain temps, il réſulte une ſurabondance générale dans les humeurs qui n'eſt pas ſenſible, parce qu'elle s'eſt formée peu à peu, & que notre machine s'y eſt faite. Mais la ſurabondance ſe manifeſtera à la ſaiſon du printemps; l'air devenu plus chaud influera à ſon tour ſur nos corps, occaſionnera un mouvement plus rapide dans nos humeurs, une action plus vive & plus forte dans nos ſolides : ces deux cauſes réunies diſtendront les vaiſſeaux au delà de leur reſſort, donneront occaſion aux différentes maladies printaniéres & en détermineront une ſeulement dans un ſujet.

Cette maladie telle qu'elle puiſſe être, tiendra toujours de la qualité, de la quantité & du ſiége de l'humeur ſurabondante; c'eſt pourquoi une perſonne dont les humeurs ſeront ſurchargées de parties mucilagineuſes éprouvera un accès de Goutte : au contraire, s'il n'y a que de mauvais levains dans les premiéres voies, on doit s'attendre à la fié-

vre, à la diarrhée ou à la dyſſenterie, &c.

Dans l'été on mange peu, on boit beaucoup en récompenſe; toutes les ſécrétions ſont diminuées à la réſerve de la tranſpiration, qui eſt pour lors des plus abondantes, on ne fait guéres plus d'exercices qu'en hyver. Tout cela contribue à l'épaiſſiſſement de toutes les différentes humeurs. Les froids de l'automne ſurviennent, ils arrêtent la tranſpiration ou la rendent moins abondante; il faut abſolument que la portion d'humeur qui lui étoit deſtinée ſéjourne long-temps dans les vaiſſeaux, parce qu'elle n'a pas encore eu le temps de ſe frayer d'autres routes; les vaiſſeaux alors ſeront diſtendus au delà de leur reſſort, le relâchement ne manquera point de ſurvenir, les molécules d'humeur goutteuſe déja moins diviſées ſe réuniront encore davantage, & formeront des maſſes aſſez conſidérables, pour que la nature ſoit contrainte de les précipiter.

On peut dire en général que le froid & le chaud lorſqu'ils viennent tout-à-coup, que nos corps n'y ſont

point encore faits, ſont le plus ſouvent les cauſes déterminantes des accès de Goutte. Quoiqu'ils n'agiſſent pas de la même façon, ils produiſent cependant le même effet dans la ſurabondance des humeurs ; c'eſt-à-dire, qu'ils la pouſſent à un dégré ſi conſidérable, qu'elle ne peut plus ſubſiſter ſans gêner la nature ; & la forçent par conſéquent à s'en dégager le plus promptement qu'il eſt poſſible ; ce qu'elle ne peut faire avantageuſement qu'en formant un accès de Goutte, dans un ſujet ou l'humeur goutteuſe ſera ſurabondante.

CHAPITRE XV.

Plan général de Curation.

LOrſqu'on a une maladie à traiter, les moyens les plus ſurs, les plus faciles, les plus prompts à la combattre, ſont de faire tous ſes efforts pour connoître le véritable caractére de la maladie & les cauſes qui ont pu la produire. L'on n'a plus

rien à désirer lorsqu'on est parvenu à en découvrir la cause première ; parce qu'en la détruisant, on détruit en même temps la maladie qu'elle a occasionnée.

Il n'est pas toujours possible de détruire cette cause quoique bien connue, soit parce qu'elle existe depuis trop long-temps & qu'elle a altéré la machine trop fortement, pour pouvoir espérer de la rétablir en entier ; soit que le sujet dans lequel elle existe, par une mauvaise volonté, ou par quelqu'autre vice qui ne dépend pas de lui, ne veuille ou ne puisse pas se prêter au traitement qu'il convient d'administrer. Alors il faut se tourner du côté des causes secondes ou déterminantes, examiner avec attention, quelle est la plus propre à déterminer la maladie dans tel ou tel sujet, ne la combattre ensuite avec d'autant plus d'avantage & de vigueur, qu'il n'y a pour lors rien à craindre & à risquer.

Cela posé, la matière de la Goutte étant d'un caractère mucilagineux, caractère qui est le fruit d'un grand usage de boissons & d'alimens qui contiennent beaucoup de mucilage,

cette matiére ne donnant de signes de sa présence, & ne se faisant connoître que lorsqu'elle tourmente ; ce qui arrive toutes les fois qu'elle est en quantité surabondante ; il s'ensuit qu'il y a deux façons différentes de travailler, pour procurer du soulagement & combattre cette maladie avec succès, ou en détruisant entiérement la cause qui l'a pu occasionner, qui sont les matiéres mucilagineuses mêmes; ou bien en détruisant les causes secondes qui ont déterminé les accès.

On parviendra facilement à obtenir la destruction du mucilage par un régime convenable, opposé à celui qui a causé la maladie. Rien n'est si facile, parce qu'il est le produit de matiéres étrangéres à la masse de nos humeurs, je veux dire, des alimens & des boissons, dont l'usage n'est pas absolument nécessaire, non-seulement pour conserver la vie, mais même pour entretenir la santé, dont on pourroit se passer aisément. On se trouveroit promptement guéri, si on avoit une véritable envie de l'être ; surtout si dans les commencemens que la Goutte se fait sentir, on s'af-

treignoit à ne vivre que d'alimens & boissons, très-peu nourrissans, qui contiennent par conséquent très-peu de mucilage.

Mais à peine les Goutteux se croyent-ils libres de l'accès qu'ils viennent d'essuier, qu'ils oublient les tourmens qu'ils ont endurés, & veulent pour ainsi dire se dédommager des pertes qu'ils ont faites dans la bonne chere, s'imaginent en même temps qu'ils ne peuvent pas les réparer trop promptement. Ils veulent qu'on leur prépare des mets qui leur rappellent l'appétit qu'ils ont perdu pendant leur maladie; ils veulent être obéis, & par malheur pour eux ils le sont promptement, parce qu'ils sont accoutumés à joüir des plaisirs de la vie avec toute l'aisance possible, & qu'ils sont à portée de se satisfaire dans tous leurs caprices. Ils mépriſent tous les bons conseils qui peuvent tendre au rétablissement de leur santé; parce qu'ils ont quelque relâche, ils se croyent être en état de profiter & de participer à toutes les libertés permises à une personne qui jouit constamment d'une santé des plus parfaite.

Il réſulte de cette conduite, que les Goutteux ne ſont pas long-temps à reſſentir des accès quelquefois plus violens que ceux qu'ils ont déja eſſuiés. Mais il y en a qui, à peine ſont-ils libres de cet accès, reprennent leur conduite de vie. Il eſt des gens qui ont la ſobriété en horreur, même un régime de vie tant ſoit peu régulier. Dans ce cas il n'y a point de guériſon à eſpérer. Les Médecins mêmes ne doivent pas la tenter. Auſſi je ne blâme pas la condeſcendance qu'ils ont pour ces ſortes de malades, lorſque ces derniers reprochent aux Médecins qu'ils ne peuvent pas guérir la Goutte, & que les Médecins leur ſont accroire qu'il en pourroit être quelque choſe, afin d'être plus promptement débarraſſés de ces malades qui ſont toujours par leur mauvaiſe conduite, les fléaux de la Médecine & la torture du Médecin.

Mais s'il y en a quelques-uns qui ayent à cœur de guérir, qui veuillent tant ſoit peu ſe préter à leur guériſon, ce ne ſera pas en vain. Il leur ſuffira de ſe retrancher un repas ſurtout le ſouper; de ſe contenter

d'un bon dîner, qui cependant ne ſera compoſé que de mets qui contiennent très-peu de nourriture dans un volume conſidérable, & de faire uſage des médicamens ſavoneux que j'indiquerai dans la troiſiéme partie de cet ouvrage.

En ſe conduiſant de cette façon, on préviendra la ſurabondance d'humeur gouteuſe, on la détruira en même temps. Ce n'eſt pas à la vérité l'affaire d'un moment; mais que ne doit-on pas ſacrifier pour ſe ſoulager d'une maladie ſi terrible par les tourmens dont elle eſt accompagnée, lorſqu'elle eſt réguliére; ſi funeſte & ſi dangéreuſe lorſqu'elle eſt irréguliére.

Ce traitement cependant ne ſuffira jamais pour détruire la Goutte héréditaire, ni même la Goutte acquiſe, ſi elle eſt invéterée; il faut travailler en même temps à détruire, s'il eſt poſſible, le mucilage ou le germe de la Goutte contenu dans la maſſe des humeurs; ou à diminuer au moins ſa ſurabondance; mais on n'y pourra parvenir qu'en détruiſant les cauſes de cette ſurabondance; & j'oſe dire, ſi juſqu'ici les Mé-

decins ont guéri quelques Goutteux, car il n'y en a pas un qui dans le cours d'une longue pratique n'ait eu la satisfaction d'en guérir, si dis-je, ils en ont guéris, c'est surtout par ce moyen.

On doit sentir combien ce traitement doit varier, puisque les causes accidentelles de la surabondance sont si fort multipliées, qu'il y en a de très-différentes les unes des autres; & que souvent il arrive que ce qui a procuré du soulagement dans tel sujet, augmente les douleurs & aggrave la maladie dans un autre.

Ainsi, je ne suis pas surpris que Galien ait guéri par la saignée, des Goutteux chez lesquels la pléthore étoit la cause de la surabondance d'humeur goutteuse; qu'il en ait guéri d'autres par le moyen des purgatifs, parce que dans ceux-ci la surabondance étoit occasionnée par les mauvaises humeurs. D'autres ont guéri la Goutte par de légers Sudorifiques, mais la surabondance pour lors étoit le plus souvent causée par un défaut de transpiration. D'autres auront aussi du succès par

le moyen des diurétiques, des martiaux & des apéritifs, dans le cas d'une évacuation supprimée & de l'épaississement général des liqueurs.

Enfin s'il y avoit un trop grand relâchement dans les fibres, ou des évacuations trop abondantes, on se sera bien trouvé d'avoir fait administrer les cordiaux, le vin, les martiaux, les astringens.

S'il est possible de bien traiter & de guérir tous les Goutteux en s'appliquant à détruire la véritable cause de la surabondance de l'humeur goutteuse, il est très-dangereux d'en entreprendre la curation, si on ne connoit pas cette cause; c'est peut-être par cette raison qu'on a toujours cru que dans cette maladie il y avoit moins de risque en ne faisant rien, qu'en voulant travailler à la détruire; parce qu'il est arrivé souvent qu'un homme guéri de la Goutte par un remède qu'un Médecin lui a ordonné, le propose & le communique aux autres Goutteux, qui loin d'en recevoir du soulagement, s'en sont trouvés au contraire très-incommodés. Il faut être Médecin pour traiter cette maladie, puis-

qu'il n'y a qu'un Médecin qui soit en état d'entrer dans l'examen des causes dont la connoissance est si nécessaire, & qu'il est le seul qui puisse les connoître.

TROISIEME PARTIE.

DU TRAITEMENT DE LA GOUTTE.

CHAPITRE I.

Du traitement de la Goutte en général.

APrès avoir fait connoître que la cauſe premiére de la Goutte étoit une ſurabondance de mucilage étranger à la maſſe des humeurs; que ce mucilage étoit le produit d'un grand uſage de boiſſons & d'alimens qui en contenoient beaucoup ; qu'il ne donnoit des ſignes de ſa préſence que par des accès , qu'il ne formoit que lorſqu'il étoit en quantité ſi ſurabondante , qu'il ne pouvoit plus reſter ſuſpendu ni diſperſé dans le ſang , que la nature pour lors étoit forcée de s'en débarraſſer ; ce

qui ne peut arriver qu'au bout d'un certain temps ; je crois qu'il faut définir la Goutte, une maladie périodique des articulations, accompagnée de fiévres plus ou moins fortes, de douleurs, de chaleur dans la partie affligée plus ou moins grande, & qui se termine par un dépôt ou tumeur de différent volume qui ne tourne jamais en suppuration.

Cette définition cependant ne convient pas à toutes les espéces de Goutte ; mais on est dans l'usage de regarder toujours cette maladie, comme réguliére, en faisant abstraction des écarts qu'elle peut faire lorsqu'elle est irréguliére. Ce sont là les principales différences, les plus marquées & qui sont les plus essentielles à observer dans la méthode de guérir, indiquée par tous les Auteurs.

On appelle Goutte réguliére, celle qui n'attaque que les articulations des extrémités ; on la regarde comme irréguliére, toutes les fois qu'elle se fait sentir dans les articulations du tronc, comme celles des côtes, de la clavicule ; elle est encore plus irréguliére lorsqu'elle affecte quel-

ques viscéres, ou toutes autres parties. L'une & l'autre espéce peuvent être acquises, ou héréditaires, récentes ou invétérées.

En général la Goutte acquise & en même temps réguliére est moins fâcheuse que l'héréditaire ; la récente moins que l'invétérée. La Goutte irréguliére est toujours plus fâcheuse que la réguliére, le danger est plus ou moins grand suivant qu'elle attaque des parties plus ou moins nécessaires à la vie ; la récente peut quelquefois passer pour plus dangéreuse que l'invétérée, mais ce n'est pas une loi fixe & stable ; il y a en cela bien de la variété, que nous détaillerons, lorsque nous parlerons en particulier de cette Goutte irréguliére, car le traitement de l'une & de l'autre espéce doit être bien différent. Il faut non-seulement avoir égard aux causes, tant premiéres que déterminantes, mais encore aux différens siéges de la maladie. Nous commencerons par traiter la Goutte réguliére, parce qu'elle est plus aisée, pour nous conformer à ce principe qui enjoint que dans les sciences, il faut toujours commencer par ex-

poſer & traiter ce qui eſt le plus aiſé & le plus connu, afin de parvenir enſuite & par dégré à la connoiſſance des choſes difficiles & peu connues.

CHAPITRE II.

De la Goutte réguliére.

LA Goutte réguliére eſt celle qui attaque ſeulement les articulations des extrémités. Quoique les anciens en ayent diſtingué trois eſpéces, ſçavoir la Podagre, la Chiragre & la Sciatique, qui toutes trois ne différent que par le ſiége du mal; ils n'ont pas cependant jugé-à-propos de donner un traitement particulier pour chacune. Nous les imiterons en ce point, & nous regarderons la Goutte comme la même maladie & la même eſpéce, tant que ſon ſiége ne ſera que dans les extrémités.

Cauſes de la Goutte.

Outre la cauſe premiére de la

Goutte qui consiste dans la surabondance de mucilage, qui est unique comme nous l'avons fait voir dans la seconde Partie ; il y a encore une autre cause qui détermine les accès, qui est cette même surabondance si fort augmentée qu'elle ne peut plus rester dans les vaisseaux, ni demeurer plus long-temps suspendue & dispersée dans la masse des humeurs ; soit que cette surabondance soit vraie & réelle, soit qu'elle soit fausse ou accidentelle.

Quant aux causes de la surabondance qui elle même est la cause déterminante des accès, nous en avons déja parlé amplement ; & s'il étoit nécessaire de les bien détailler, un volume seul pourroit à peine suffire pour en contenir l'exposé, & faire voir la maniére avec laquelle elles agissent. Il faudroit faire un traité de médecine complet, dans lequel je ne dirois rien de nouveau, puisque mon sentiment est uniquement fondé sur le méchanisme du corps humain tel qu'il est connu aujourd'hui, & dont les Médecins sont suffisamment instruits. Je me contenterai pour être court de ce que j'en

ai déja dit, parce qu'il eſt plus que ſuffiſant pour que je ſois entendu par les perſonnes de l'art, pour leſquelles cette troiſiéme partie eſt réſervée.

Symptomes.

Il y a des ſignes avant-coureurs de l'accès de Goutte, il y en a d'autres qui l'accompagnent. Les ſignes avant-coureurs ſont les crampes que l'on reſſent fréquemment pendant le temps du ſommeil, quelques jours avant que l'accès ſe faſſe ſentir; des peſanteurs, des laſſitudes ſpontanées; des inquiétudes; on ſe ſent fatigué après le moindre exercice & le plus petit travail, on eſt même quelquefois dans l'impoſſibilité d'en entreprendre aucun; on ſent quelques douleurs lancinantes & paſſagéres dans les articulations où la Goutte s'eſt déja fait ſentir; on reſſent un mal-aiſe univerſel & une pareſſe qu'on ne peut pas ſurmonter; on ne peut pas même ſe déterminer à faire quelques efforts pour y parvenir. Le ſommeil n'eſt pas ſi tranquille qu'à l'ordinaire, quelquefois il eſt entrecoupé, d'autres fois la

pente au ſommeil eſt inſurmontable, & on n'eſt pas le maître de s'en abſtenir. Tous ces phénoménes ſont la ſuite d'une inégalité dans la circulation du ſang, & dans le mouvement des eſprits animaux occaſionné par la ſurabondance de l'humeur goutteuſe déja devenue trop groſſiere, pour pouvoir traverſer librement & également les vaiſſeaux qu'elle eſt obligée de parcourir; tout cela eſt accompagné d'un relâchement dans le reſſort des fibres, d'une diminution dans le mouvement & dans la viteſſe des humeurs; mais l'un & l'autre ſe rétabliſſent en très-peu de temps pour varier encore à chaque moment, juſqu'à ce que l'accès commence à ſe former. Lorſque pluſieurs de ces phénoménes ſe rencontrent, ſurtout la crampe, la nonchalance, le défaut d'appétit, ou un appétit déſordonné, on peut s'attendre à un accès qui ne tardera pas à ſe faire ſentir.

Les ſignes qui accompagnent l'accès dans ſon commencement, pendant deux ou trois jours au moins, ſont la fiévre ou du moins un mouvement plus conſidérable qu'à l'or-

dinaire dans les humeurs ; un poulx plein, dur, étendu, tel qu'on l'apperçoit ordinairement dans les personnes qui souffrent de grandes douleurs ; il y a aussi plus de fréquence que dans l'état naturel, le dégoût est universel, le malade ressent des douleurs lancinantes plus continuelles & plus rapprochées les unes des autres qu'auparavant ; ces douleurs redoublent toujours après deux ou trois heures de sommeil, ou plutôt d'assoupissement ; car l'insomnie est assez ordinaire dans les trois & quatre premiers jours de l'accès pour le moins, & c'est le plutôt qu'on puisse reprendre le sommeil lorsqu'on en jouit au cinquiéme jour. Pendant ce temps le dépôt commence à se manifester, quelquefois dès le premier jour, auquel cas les douleurs sont beaucoup moins vives pendant le reste de l'accès, que si le dépôt ne commençoit à se former qu'au bout de quatre ou cinq jours après que l'accès auroit commencé.

Le dépôt est toujours accompagné de chaleur, de rougeur plus ou moins considérable, selon que la matiére goutteuse est plus ou moins abondan-

te, plus ou moins compacte ou denſe; que les molécules ſont plus ou moins ſerrées, preſſées, & qu'elles ſe ſuccédent les unes aux autres plus ou moins promptement; parce que la diſtenſion des vaiſſeaux ſera toujours proportionnée à l'abondance & à la qualité de l'humeur goutteuſe.

Après cela, le dépôt ayant occaſionné une tumeur conſidérable, qui le plus ſouvent augmente juſqu'à la fin de l'accès, la vivacité des douleurs diminue, elles ne ſont plus ſi rapprochées les unes des autres; la tranſpiration augmente dans la partie affligée, parce que l'humeur eſt plus fluide; la fiévre eſt moindre, le poulx moins plein, moins dur, moins étendu que dans les premiers jours; le dégoût eſt moins fort; l'inſomnie moins conſidérable: enfin tous les ſymptomes diminuent de jour en jour; le malade cependant n'oſe remuer la partie affligée, il craint qu'on en approche, & que le frottement, le froid ou le chaud ne renouvellent encore ſes douleurs.

Tous ces ſymptomes ſont encore moins violens au bout de neuf jours; il ne reſte plus qu'une grande ſenſi-

bilité dans l'extrémité malade ; on n'oſe pas encore s'en ſervir, on fait quelques efforts pour remuer la partie, on ne le fait qu'avec crainte ; on ne peut pas ſe ſoutenir deſſus, parce que le poids du corps, comprimant pour lors les glandes ſynoviales qui ne ſont pas entiérement dégorgées, les force à une diſtenſion à laquelle elles ne peuvent pas encore ſe prêter. L'appétit revient cependant, le poulx reprend ſon état naturel ; voilà ce qui ſe paſſe dans les premiers accès, lorſqu'ils ſont ſimples. Mais ſi l'on en a déja eu pluſieurs, & qu'on ſoit ſujet à avoir des accès compoſés, il arrive ſouvent que la tumeur au lieu de ſe réſoudre entiérement, s'endurcit & forme des nœuds qui peuvent être de deux eſpéces. La premiere eſpéce de nœud eſt occaſionnée par une humeur épaiſſie reſſemblante à du mucilage, ou de la gomme preſque ſéche, qui par conſéquent ne peut rentrer dans la circulation du ſang, qu'après avoir été rendue plus fluide, ce qui ne peut arriver qu'au bout d'un certain temps. Ce temps ſera plus ou moins long ſuivant le dégré d'épaiſſiſſement. La

seconde espéce est occasionnée par une humeur grossiére & desséchée qui ne peut aucunement rentrer dans la circulation ; parce qu'elle a entiérement perdu sa fluidité, qu'elle est devenue plâtreuse, talqueuse ou semblable à des petits grains de sable, dont on ne peut se débarrasser qu'en les attirant au-dehors par des remédes externes.

On voit rarement ces nœuds dans les commencemens que cette maladie se fait sentir, ils sont ordinairement les signes d'une abondance d'humeur très-grossiére & du défaut de ressort dans les fibres d'un Goutteux, quoiqu'on puisse attribuer ce desséchement à la chaleur du corps humain ; elle y contribue à la vérité, mais elle ne le produiroit jamais seule, & n'en viendroit jamais à bout si l'humeur par sa nature, ou par l'abondance & la combinaison de ses principes, n'y contribuoit pas pour la plus grande partie.

Diagnostic.

Le diagnostic de cette maladie roule sur trois points principaux. Le

premier eſt de faire connoître la maladie ; le ſecond les différences , & le troiſiéme les cauſes qui ont déterminé les accès.

On n'eſt jamais embarraſſé de reconnoître la Goutte lorſqu'on a affaire à une perſonne qui en a déja eu quatre à cinq accès , il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre, puiſque le malade ne s'y trompe pas. La difficulté eſt de la connoître dans les premiers accès ; parce qu'on s'imagine qu'on ne l'a que quand on l'a méritée , & qu'on croit devoir rougir de l'avoir méritée ; en conſéquence on attribue plutôt cette incommodité à une chauſſure qui a bleſſé le pied, à un coup qu'on s'eſt donné ſans s'en appercevoir , à une eſpéce d'entorſe ; on ne ſe trouve détrompé qu'après que l'on a reſſenti pluſieurs accès : mais le Médecin n'eſt pas embarraſſé de reconnoître la maladie dès la premiére attaque ; à l'inſpection de la partie affligée il juge promptement & avec raiſon que c'eſt la Goutte qui s'y fait ſentir ; parce qu'il apperçoit de l'inflammation autour des articulations , un gonflement ; mais ce qui le détermi-

ne à penſer ainſi, c'eſt ſurtout la tranſudation mucilagineuſe qui régne autour de la partie affligée, tranſudation qui eſt viſqueuſe, gluante, tranſparente & propre à cette maladie.

De plus au défaut de tranſpiration, en interrogeant le malade, il apprendra ſi la douleur n'a commencé à ſe faire ſentir qu'après deux ou trois heures de ſommeil; ſi dans les jours ſuivans elle a rédoublé dans le même temps & dans les mêmes circonſtances: il n'y a plus à craindre de ſe tromper, ſi les choſes ſont telles que je les viens d'expoſer; on peut conclure avec certitude que c'eſt la Goutte dont le malade eſt attaqué.

Le diagnoſtic des eſpéces n'eſt pas plus difficile; ſi la tumeur eſt conſidérable, qu'elle tranſpire beaucoup, que le matiere de la tranſpiration ne ſoit pas des plus viſqueuſes, mais au contraire tenue, aſſez liquide, mouillant les linges; que la douleur augmente lorſque la partie change de place quand on eſt au lit, ou que l'air extérieur faſſe la même impreſſion quand la partie affligée

affligée y eſt expoſée ; c'eſt une Goutte ſenſible au froid qui dépend d'une humeur fluide & qui contient beaucoup d'eau dans un petit volume.

Si au contraire la tumeur n'eſt pas ſi conſidérable, la matiére de la tranſpiration eſt épaiſſe, tenace, gluante, viſqueuſe, la partie affligée extrémement ſenſible au toucher ; & d'un autre côté ſi cette même partie reſſent quelque ſoulagement en la changeant de place dans le lit, ou en l'expoſant à l'air, c'eſt une Goutte ſenſible à la chaleur qui dépend d'une humeur très-groſſiére, peu abondante en eau, dans un volume aſſez conſidérable.

Enfin on connoîtra que la Goutte eſt ſenſible au chaud & au froid en même tems, lorſque la tumeur ſera conſidérable, la tranſpiration cependant aſſez gluante & viſqueuſe, & qu'on reſſentira dans les articulations des douleurs dont la vivacité augmentera, ſoit en appliquant ſur la partie des topiques chauds & échauffés, ſoit des topiques froids & refroidis ; que même les douleurs ſeront plus vives & plus aiguës, ſoit

qu'on échauffe la partie, soit qu'on la refroidisse.

Ce sont trois espéces qu'il faut observer, parce qu'elles influent beaucoup dans le traitement, & qu'elles demandent à être traitées différemment.

Le diagnostic des causes déterminantes des accès n'est pas si aisé à beaucoup près. Il dépend en grande partie de l'aveu des malades qui ne sont pas toujours des plus sincéres; & en outre, il y a quelquefois complication de causes.

Ces causes déterminantes sont toutes celles qui peuvent occasionner la surabondance d'humeur goutteuse; il s'agit de sçavoir du malade ou des assistans, s'il est possible, s'il est grand mangeur, s'il boit copieusement, & quels sont les alimens & les boissons dont il fait ordinairement usage; s'il est accoutumé à faire des exercices; s'il dort beaucoup; s'il fait usage fréquemment des plaisirs vénériens; s'il n'a pas quelque évacuation supprimée, ou augmentée; voilà presque toutes les causes de la surabondance.

Comme il est souvent difficile de

tirer de pareils aveux du malade, je tâcherai de mettre le Médecin à portée de s'en passer, & de découvrir par lui-même toutes les causes & de distinguer laquelle à pu déterminer l'accès pour lequel il est appellé.

Les accès qui viennent éloignés les uns des autres dans un tempérament bien constitué, dénotent qu'ils sont uniquement occasionnés par la surabondance d'humeur goutteuse; le poulx alors est plein, étendu, fort & dur. L'accès a été précédé long-temps avant de se faire sentir, d'un dégoût, d'un mal-aise universel, d'un sommeil profond & plus long qu'à l'ordinaire, d'une paresse pour tous les exercices, & même d'une inaptitude à toute sorte de travail: le malade a ressenti des crampes dans les extrémités & même des douleurs vives, mais passagères dans les articulations.

Si l'accès est venu un peu avant le temps ordinaire, il faut le réputer causé en partie par la surabondance générale de humeurs. Il s'agit de sçavoir ce qui aura pu occasionner cette surabondance; les évacuations supprimées, le trop grand repos, le

long dormir habituel peuvent le causer ; il faut pour lors, que le malade instruise son Médecin sur ces différens articles. Il y a cependant quelques signes qui peuvent engager un Médecin à soupçonner à juste titre quelle peut être la véritable cause. Car dans ce cas le poulx est plein, dur, étendu, mais non pas au même dégré que dans le cas précédent ; le dégoût n'a pas devancé l'accès de beaucoup, il n'y a pas eu avant l'attaque beaucoup de crampes, ni de douleurs dans les articulations, mais la langue est chargée.

Quand l'accès de Goutte est simple, qu'il ne forme qu'un dépôt ou deux tout au plus dans une personne qui a coutume d'en avoir davantage, si avec cela on n'a pas eu de crampes, point de dégoût ni d'appétit dépravé, point de lassitude ; il faut l'attribuer à un mouvement de colere, ou à une boisson trop abondante & déplacée soit de vin, soit de liqueurs, même à un exercice poussé trop loin & forcé ; toutes ces causes déterminent ordinairement l'accès le lendemain ou au plus tard le sur-lendemain qu'elles ont

eu lieu. Il s'en faut beaucoup que dans ce cas le poulx soit si plein & si étendu, quoiqu'il soit dur.

Si l'accès survient pendant la convalescence d'une maladie ou immédiatement après, il est à présumer que le malade a trop mangé à proportion de ses forces, & plus qu'il ne devoit pour réparer les pertes qu'il pouvoit faire; attendu que dans ce temps, sa transpiration ne peut pas être des plus abondantes, parce qu'il est ordinairement renfermé dans ses appartemens, où il ne prend aucun exercice & reste toujours dans un état sédentaire.

Mais si l'accès survient immédiatement après la maladie dans laquelle on aura été beaucoup évacué, & que le Médecin pour détruire cette maladie ait été contraint d'affoiblir extraordinairement son malade, cet accès sera surement occasionné par un trop grand relâchement, ainsi que celui qui aura succédé à une évacuation trop abondante quoique naturelle, à un trop fréquent exercice dans les plaisirs vénériens chez les jeunes gens, au défaut de ressort dans les fibres chez les vieillards. Pour

lors les forces ſont abbattues, le poulx eſt languiſſant, ſouvent inégal, on ne ſoupçonneroit jamais la Goutte, ſi le malade n'y étoit pas ſujet depuis long-temps; parce qu'alors elle ne ſe fait préſumer que par des douleurs ſourdes qu'elle fait ſentir dans les articulations & par le défaut de mouvement, ou par un mouvement douloureux dans ces mêmes articulations. Cet état eſt cauſé par une lente précipitation des molécules d'humeur goutteuſe. Un Médecin qui peſera bien toutes ces cauſes au lit du malade, qui voudra faire attention à la moindre circonſtance qui accompagne l'accès de Goutte qu'il veut traiter, reconnoîtra facilement les différentes cauſes déterminantes des accès, & ſera en état d'apporter un prompt ſecours pour les détruire, ſans courir les riſques auxquels ſont expoſés les ignorans qui ſe mêlent de vouloir traiter cette maladie ſans en avoir la moindre connoiſſance. Ils ſont blâmés avec raiſon, mais les Médecins reçoivent une entiére ſatisfaction, ainſi que les malades.

Prognoſtic.

En général, le prognoſtic n'eſt point fâcheux ; il n'y a rien à craindre dans cette eſpéce de Goutte. Tant qu'elle eſt réguliére on peut être tranquille pour le moment. Mais à la prochaine fois elle peut devenir irréguliére, ce qui eſt beaucoup à craindre & ſouvent dangereux.

Le prognoſtic varie cependant ſuivant l'eſpéce ; on en guérit difficilement quand elle eſt héréditaire, mais encore plus difficilement quand elle eſt invétérée ; parce que la maſſe des humeurs eſt alors trop imbue de matiéres mucilagineuſes, ou que les fibres ont trop perdu de leur reſſort.

La Goutte acquiſe eſt très-facile à détruire dans ſon commencement quand l'accès eſt ſimple ; on peut être ſûr de réuſſir quoiqu'il ſoit compoſé, lorſqu'il n'a encore procuré que deux ou trois dépôts. Si le nombre des dépôts eſt plus conſidérable, la difficulté augmente. Il faut encore ſçavoir ſi la Goutte a commencé à ſe faire ſentir dans un âge avancé, & diſtinguer ſi l'accès eſt cauſé par

le défaut de reſſort dans les fibres ; auquel cas il eſt impoſſible d'en guérir ; mais s'il ne provient que de ce qu'on a interrompu des exercices auxquels on étoit accoutumé, pour lors on peut en entreprendre le traitement.

Il n'eſt point encore indifférent de ſçavoir, ſi ces dépôts qui ſe forment dans l'accès pour lequel on eſt appellé, ſont ſenſibles à la chaleur ou au froid, parce que l'accès dans lequel les tumeurs ſont ſenſibles au froid, eſt bien plus facile à traiter que celui qui eſt accompagné de tumeurs ſenſibles à la chaleur ; que les douleurs y ſont beaucoup moins vives, les inſomnies moins continuelles, le défaut d'appétit pouſſé moins loin ; & que par ces différentes raiſons, les organes néceſſaires à la vie ſont moins fatigués.

Si c'eſt par ſurabondance d'humeur goutteuſe, & même par celle des humeurs en général que l'accès eſt cauſé, on peut & on doit s'attendre à un accès des plus compoſés. Les accès ſimples ſont toujours plus déſirables que les compoſés, parce que le corps n'eſt pas ſi long-

temps en souffrance, & qu'il se rétablit beaucoup plus promptement dans ce dernier cas. Il faut toujours avancer un prognostic plus avantageux lorsqu'il n'y a qu'un seul ou deux dépôts, que lorsqu'il y en a davantage.

Le prognostic ne doit pas encore être fâcheux lorsque l'accès est occasionné par une évacuation supprimée, un exercice immodéré, un mouvement de colere, ou une boisson de vin ou de liqueurs déplacée; car cet accès ne sera pas de longue durée, & peut-être souvent des plus simples; l'evacuation revenue soulagera promptement le malade, & dans les autres cas, c'est l'affaire d'un espace de temps qui est ordinairement très-court.

Enfin on doit tirer un prognostic plus ou moins favorable, à raison de la maladie, de sa cause premiére, de la qualité & du nombre des causes déterminantes des accès. Car si l'on a à combattre en même temps, comme il arrive assez souvent chez les vieillards, un accès occasionné par le défaut du ressort dans les fibres, par le défaut

du mouvement dans les liqueurs ; & encore par la surabondance d'humeurs, ce qui est assez ordinaire ; la nature ne se prêtant presque pas & laissant tout à faire au Médecin, il n'est pas possible d'espérer un soulagement prompt ; on doit seulement se croire très-heureux, si la Goutte régulière ne dégénére pas en irrégulière.

Cependant il sera toujours facile à une personne de l'art, qui aura observé avec attention les symptomes qui se manifestent dans l'accès & les causes qui les ont produits, de donner un prognostic aussi sûr & aussi certain, qu'il peut être équivoque & infidéle, lorsqu'on s'ingere de le porter étant dépourvû de toutes connoissances.

Curation.

La curation de cette maladie est double : il y a celle de l'accès & celle du fond de la maladie.

Les accès n'étant occasionnés que par la surabondance de l'humeur goutteuse, le Médecin n'étant appellé pour l'ordinaire que dans le

temps des accès ; je crois qu'il eſt plus à propos de commencer par donner la curation de l'accès pour lequel il eſt appellé, que de l'inſtruire des moyens de traiter à fond la maladie, qui dépend ſeulement, comme on l'a vu, d'une abondance de matiéres mucilagineuſes, extraordinaires & étrangéres à la maſſe des humeurs, & qui ſont uniquement le produit des alimens & des boiſſons qui contiennent beaucoup de mucilage : quoique cependant il ſoit très ſûr qu'en détruiſant entiérement cette cauſe premiére, la ſeconde qui forme les accès ne puiſſe plus avoir lieu.

La curation des accès doit varier ſuivant les différentes cauſes qui ont pu les procurer. Il a déja été dit qu'il y en avoit qui dépendoient de la ſurabondance d'humeur gouteuſe par elle-même, d'autres de la ſurabondance de cette humeur conjointement avec celle des humeurs en général : en troiſiéme lieu, il y en a qu'on ne peut attribuer qu'à la ſurabondance fauſſe. Il faut traiter de ces différens accès en particulier.

Curation de l'accès occasionné par une vraie surabondance d'humeur goutteuse.

La curation d'un accès causé par la surabondance vraie & plénitude réelle des vaisseaux, occasionnée seulement par l'humeur goutteuse, doit commencer par la saignée ; il n'y a pas à balancer, rien n'est plus propre pour désemplir les vaisseaux que la saignée ; il n'y a rien de plus prompt ni de plus facile. Je crois devoir seulement avertir que cette évacuation n'a été le plus souvent bien placée, & ne peut l'être ordinairement que dans les premières attaques de Goutte, où les accès ne sont pas des plus composés ; si on en excepte les femmes, surtout celles qui se sont accoutumées depuis long-temps à cette évacuation ; car il y en a plusieurs & même quelquefois des hommes qui en prenant cette précaution rendent leurs accès de Goutte moins composés qu'ils n'étoient auparavant ; mais il faut que ces derniers soient encore dans la force de l'âge, que chez

eux la nature soit encore assez en vigueur, pour ne point être troublée dans son opération par un reméde semblable.

La saignée est même assez souvent dans la premiére attaque de Goutte un reméde efficace, comme l'a éprouvé Galien plusieurs fois, en ce que lorsque la nature jouit de tous ses droits, & qu'on ne lui a pas laissé le temps d'être affoiblie par cette incommodité, elle s'oppose d'elle-même aux progrès des causes qui ont procuré la Goutte & quelquefois elle les détruit en entier.

Je ne fixerai pas le nombre des saignées qu'on peut faire, il doit varier suivant le tempérament des sujets à qui on a affaire, suivant la plénitude & les circonstances qui accompagnent l'accès; d'ailleurs la grandeurs de la fiévre, les insomnies continuelles & la vivacité des douleurs doivent être les principaux guides du Médecin en pareil cas.

Il est vrai que bien souvent à l'occasion du relâchement que la saignée procure infailliblement, il arrive qu'il se forme en très-peu de temps

un nouveau dépôt dans la partie où cette opération a été faite ; mais cela ne doit point en imposer ni rebuter : car outre que ce dépôt qui se fait nouvellement n'est pas si dangereux, que les douleurs dont il est toujours accompagné ne sont pas si vives, que ce dépôt n'est pas si considérable que le premier, il arrive très-rarement qu'il lui succéde un troisiéme dépôt ; & cela parce que la saignée ayant diminué la quantité des humeurs en général, a aussi dû en même temps diminuer la surabondance d'humeur goutteuse qui est seule la cause des accès. Comme la multitude des dépôts est une suite de la quantité de la surabondance & qu'elle lui est toujours proportionnée, dès lors que par quelque voie que ce soit on diminue cette surabondance, le nombre des dépôts doit être nécessairement diminué.

Je dis plus ; non-seulement la saignée, dans le cas dont il s'agit, diminue la quantité de l'humeur goutteuse, mais encore elle contribue infiniment à augmenter le ressort des vaisseaux, qui se trouvant désemplis par ce moyen, deviennent par con-

séquent moins tendus, plus propres pour fouetter toutes les humeurs avec plus de force, pour les attenuer & les diviſer, & par conſéquent rendre ces humeurs plus faciles à être ſéparées dans leurs différens couloirs. Ainſi les urines couleront copieuſement, la tranſpiration ſe fera plus abondamment, la bile ſe ſéparera plus facilement & ainſi des autres ſécrétions.

Quant à l'endroit où l'on doit faire l'opération de la ſaignée, on eſt dans l'uſage de ſuivre l'ordre de la révulſion; c'eſt-à-dire, que, lorſque la Goutte ſe fait ſentir au pied, on ordonne la ſaignée du bras, & que l'on ſaigne toujours dans la partie la plus éloignée de celle qui eſt malade. Je ne crois pas que l'expérience ait fait connoître qu'il y eût du danger à agir autrement, je crois au contraire qu'il eſt bien plus avantageux de ſaigner toujours du pied ſain, & même de l'un des pieds incommodés, ſi ces parties ſe trouvent dans un état qui puiſſe le permettre; parce que comme le dépôt eſt toujours la ſuite de la ſaignée, il eſt toujours plus à propos qu'il ſe

faſſe dans la partie la plus éloignée du cœur, puiſque c'eſt dans cette partie qu'il eſt le moins dangereux. D'ailleurs les articulations des pieds offrent toujours à l'humeur goutteuſe une capacité plus conſidérable pour recevoir le dépôt, que les articulations des mains; ce qui doit faciliter un plus grand dépôt & contribuer en même temps à en diminuer le nombre.

Il ne faut pas cependant croire que le traitement de l'accès doive être borné à ce reméde. C'eſt bien ce qu'il faut faire dans le commencement de l'accès, pour obtenir du relâche dans la vivacité des douleurs & procurer quelque ſoulagement, mais ſouvent cela ne ſuffit pas; les inſomnies ſont quelquefois ſi fatiguantes, qu'elles pourroient occaſionner chez les Goutteux des maladies plus dangereuſes que la Goutte même.

Comme il faut attribuer ces inſomnies à la violence des tiraillemens & des diſtenſions dans les fibres, qui y ſont d'autant plus ſenſibles qu'elles n'y ſont pas accoutumées; il faut ſe tourner du côté des délayans qui

en même temps peuvent évacuer quelques parties d'humeur Goutteuse. Il faut prendre beaucoup de lavemens simples, ou tout au plus émolliens; faire usage d'une ptisane légere telle que celle qui est faite avec l'Ivette, la Germandrée, le Capillaire de France; on peut permettre d'y ajouter un peu de sucre pour l'édulcorer; ne vivre que de bouillons très-legers, en bannir le veau, la volaille; point de gelées ni de confitures; peu de soupe ou de potage.

Si l'estomac se trouve fatigué d'une diette pareille, il faut permettre au malade de faire usage de bon vin de Canarie, ou des têtes de vin de Bourgogne & de Champagne, dont il prendra à différentes reprises trois à quatre petits verres par jour, dans lesquels il trempera du pain roti.

En agissant de cette façon, on obtient deux choses; on détrempe l'humeur goutteuse, on la rend plus fluide; de plus on donne du ressort aux vaisseaux qui en ont besoin pour la précipiter, la diviser & l'atténuer.

Je crois devoir avertir qu'il faut

être très-réservé dans l'administration des narcotiques qui sont quelquefois nécessaires pour adoucir les douleurs & en prévenir les suites ; parce que le relâche qu'ils occasionnent est plutôt une suspension des douleurs qu'une diminution : les douleurs redoublent ordinairement après l'action de ces remédes ; parce que les molécules d'humeur goutteuse ont eu le temps de se rapprocher & de former des masses, qui par leur volume distendent les fibres à un plus grand dégré.

Je ne suis pas surpris que *Sydenham* qui a essuyé la Goutte pendant plus de trente ans, se plaigne de ce que cette maladie lui donnoit fort peu de relâche, & que les accès qu'il éprouvoit étoient fort longs, puisqu'il faisoit un grand usage de narcotiques pour appaiser ses douleurs, & que de plus il ne vivoit que de juleps qui n'étoient faits qu'avec des plantes farineuses. Par cette conduite non-seulement il interrompoit la nature dans son opération par l'usage de ses Gouttes anodines; mais encore il entretenoit le germe de la Goutte, & augmentoit l'hu-

meur goutteuse par son régime, qui apportoit continuellement dans la masse des humeurs, des matiéres mucilagineuses, qui sont l'essence de la maladie.

Il est étonnant que *Sydenham*, ce grand observateur, qui est regardé comme l'*Hippocrate* moderne, n'ait pas aussi bien réussi dans le traitement des maladies longues, que dans celui des maladies aiguës: qu'il ne se soit pas apperçu qu'il avoit raison de négliger les causes de celles-ci, parce qu'elles sont passagéres & qu'elles ne subsistent plus lorsque la maladie paroît; qu'au contraire les autres maladies ne sont longues, que parce que les causes qui les occasionnent, subsistent toujours & les entretiennent continuellement; que par conséquent il est impossible de combattre ces maladies avec avantage, tant qu'on ignore & qu'on ne détruit pas les causes qui les ont produites.

Cependant *Sydenham* étoit personnellement intéressé à découvrir cette cause surtout dans la Goutte, & je crois que s'il a négligé de s'y attacher, c'est qu'il ne s'étoit point

dégagé des anciens préjugés qu'on avoit sur cette maladie ; ce qui lui étoit commun avec les Médecins de son temps.

Je crois alléguer ce motif avec raison, puisque cet Auteur se console assez facilement de ce qu'il est tourmenté de la Goutte, parce qu'il croit que cette maladie le met au rang des Rois, des Princes, des Ministres, des Sçavans du premier ordre & des Hommes illustres, qui sont les plus sujets à cette maladie, & auxquels on n'a jamais pu procurer du soulagement ; ce que je n'ai pas de peine à croire, vû le traitement qu'on employoit alors.

Il y a cependant des cas où les narcotiques sont nécessaires & avantageux, mais ils ne sont pas si fréquens qu'on pourroit se l'imaginer, surtout à Paris. On ne doit jamais les employer que lorsque les remédes indiqués ci-dessus n'ont pas procuré le soulagement qu'on pouvoit en attendre. Encore le choix des narcotiques ne doit pas être indifférent ; il faut toujours préférer ceux qui peuvent suspendre les douleurs, sans trop affoiblir le ressort des vais-

ſeaux. On ne trouve cet avantage que dans la Thériaque, & ſouvent dans celle-ci on doit admettre une grande différence entre la vieille & la nouvelle. La nouvelle ne peut convenir qu'aux jeunes gens, qui ſont d'un tempérament fort, dont les fibres ne ſont pas des plus molles, & ſont au contraire tendues & rigides; mais elle ne convient preſque jamais aux gens âgés, parce qu'elle participe trop de la vertu de l'*Opium* qui pourroit occaſionner chez ces derniers un trop grand relâchement. C'eſt alors qu'il faut employer la vieille Thériaque pour les vieillards & les perſonnes qui ſont d'un tempérament pituiteux, & par conſéquent les plus ſujettes à la Goutte, parce que leurs fibres ſont ordinairement lâches & molles.

Les premiers temps de l'accès paſſés, la fiévre preſqu'entiérement ceſſée, les douleurs diminuées, le ſommeil revenu, il ne faut pas en reſter là. La dépravation des ſucs digeſtifs accompagne toujours les accès, ſubſiſte long-temps après, & retarde beaucoup la convaleſcence, ſi on reſte alors dans l'inaction. Les moyens

les plus surs pour détruire cette dépravation, c'est d'évacuer les humeurs dépravées, par le moyen des purgatifs minoratifs ; car outre que ces remédes évacuent les mauvais sucs contenus dans les premiéres voies, ils évacuent en même temps une très-grande partie des humeurs dont les tumeurs des Goutteux sont composées.

Je préfére les purgatifs doux aux purgatifs les plus forts, parce que ces derniers fatiguent trop l'estomac & les intestins, les affoiblissent facilement & les rendent par cette raison plus sensibles aux impressions de l'humeur goutteuse, plus propres à en recevoir les dépôts, & plus sujets à la Goutte remontée; ce qu'un Médecin prudent doit toujours éviter.

Je ne disconviens pas que l'usage des minoratifs renouvelle quelquefois les douleurs de la Goutte, à cause du relâchement qu'ils auront procuré : mais on doit se mettre peu en peine de ces récidives, parce qu'elles sont toujours réguliéres; ce dont on ne peut pas se flatter en employant des purgatifs plus forts;

c'eſt pourquoi je conſeille plutôt d'adminiſtrer aux Goutteux ces minoratifs à pluſieurs repriſes, parce qu'il eſt néceſſaire d'agir ainſi pour en avoir un ſuccès certain, que d'ordonner des purgatifs forts, qui le plus ſouvent après une ſeule priſe, peuvent cauſer des ravages auxquels il n'eſt pas facile de remédier, ſurtout quand l'humeur goutteuſe eſt ſi groſſiére, que les dépôts qu'elle à déja formés ont été ſenſibles à la chaleur. On prendra donc pour détruire la dépravation des ſucs digeſtifs & accélérer la convaleſcence une potion faite avec Manne ℥ij ou ℥ijſs, qu'on fera fondre dans un verre d'infuſion de petit Chêne ou d'Ivette, & après l'avoir paſſée, on y ajoutera du ſyrop de Pomme compoſé ℥j. On répétera ce laxatif trois à quatre fois, en laiſſant un ou deux jours entre chaque priſe, quand bien même la premiére auroit occaſionné un nouveau dépôt.

On peut cependant y ajouter, lorſque la Goutte eſt ſenſible au froid, les Follicule de Séné à la doſe de ℥ij quelques ſels doux, comme celui de Seignette, à la même doſe.

Il y a encore une attention particuliere à avoir pour accélérer la convalescence, qui consiste dans le rétablissement des différentes sécrétions qui ont pu souffrir quelque altération ou diminution pendant l'accès, & qui ne se rétablissent pas des plus promptement lorsqu'on en laisse le soin à la nature. La principale & celle qui mérite la plus grande attention, c'est la transpiration insensible ; parce qu'elle est la plus abondante, & que souvent c'est celle, qui dans la moindre indispoſition, est la plus susceptible d'altération. On la rétablit par les délayans un peu cordiaux, & par les diaphorétiques, comme peut être la Squine, dont on fait bouillir ʒiij à ʒiv. dans ℔ iij d'eau commune qu'on fait réduire à ℔ ij. On en fait prendre un grand verre le matin dans le lit, un autre environ une heure avant le diner ; on peut permettre de couper le vin avec cette décoction, au lieu & place d'eau commune ; on donne le troisiéme verre six heures après le diner. Voilà comme il faut se gouverner dans l'accès de Goutte dont les dépôts sont sensibles au froid,

froid. Mais dans celui ou les dépôts ſont ſenſibles au froid & à la chaleur en même temps, il faut avant que de faire uſage des diaphorétiques, détremper l'humeur goutteuſe, la rendre aſſez fluide par le moyen des délayans, afin de la rendre plus propre à être évacuée par toutes ſortes d'endroits. On en viendra à bout en faiſant uſage de ptiſanne, ou plutôt d'une infuſion légére des plantes qui contiennent un ſel ſavoneux, comme le petit Chêne, l'Ivette pendant une quinzaine de jours après avoir pris toutes les purgations néceſſaires pour rétablir la digeſtion.

Dans la Goutte uniquement ſenſible à la chaleur, il eſt beſoin d'avoir plus de précaution; car les diaphorétiques quoique légérs rendroient toujours l'humeur plus groſſiére, plus épaiſſe, puiſqu'ils diminuent la quantité des parties aqueuſes de toutes les humeurs, & que l'humeur goutteuſe n'eſt groſſiére que parce qu'elle eſt trop dépourvue de cette eau. Il faut donc lui en donner, & on ne peut pas lui en donner trop. Ainſi il faut que ces malades boivent de l'eau abondam-

ment pendant un mois, & qu'enſuite ils reprennent l'uſage des diaphorétiques. Ce n'eſt pas que cela ſoit néceſſaire pour guérir l'accès, puiſque la nature ſeule produit ordinairement cet avantage ; mais ceſt afin de ne pas rendre la Goutte plus difficile à guérir, & pour ne pas en rapprocher ni multiplier les accès.

L'humeur goutteuſe étant entiérement diſſipée & évacuée, tant par la nature, que par les ſecours de l'art, que nous avons fait conſiſter juſqu'ici dans l'uſage des ſaignées, des délayans, des purgatifs & des diaphorétiques, il faut travailler quelque temps après que l'accès eſt fini, à prévenir au moins les autres accès, & à en garantir les malades ; car ces accès ne manqueront pas de revenir, ſi l'on ſe tient tranquille & oiſif, en feignant de n'avoir plus rien à craindre. C'eſt alors le temps le plus favorable pour parvenir à cette fin ſi déſirée des Goutteux.

Comme cette partie de la curation eſt commune aux différentes eſpéces de Goutte, & que c'eſt preſque le même traitement qu'on doit employer pour prévenir toutes

les espéces d'accès, je n'en ferai mention qu'après avoir donné le traitement qu'on doit employer dans les différens accès pour lesquels on peut être appellé.

Curation des accès causés en partie par la surabondance des humeurs en général.

Comme les causes occasionnelles de la surabondance des humeurs en général sont extrémement multipliées, ainsi que je l'ai fait voir, on me dispensera d'entrer dans le traitement de tous les différens accès qui peuvent en être le produit. Il doit suffire aux personnes de l'art d'être averties que ces différentes causes peuvent le procurer, afin qu'ils y remédient selon les circonstances, & qu'ils ne fassent point de fautes grossiéres en voulant procurer du soulagement, lorsqu'ils sont appellés pour des accès pareils. Je vais cependant décrire la maniére dont il faut se gouverner quand on a à traiter les accès les plus communs, sans qu'il y ait aucun risque pour la vie du malade & l'honneur du Médecin.

Lorsqu'on est convaincu que l'accès est causé par le défaut de transpiration, ce qui est le plus ordinaire, il faut faire tous ses efforts pour la rétablir, afin que l'accès soit de moindre durée & moins composé ; car en le bornant ainsi, il y a toujours à gagner, mais il faut le faire sans courir aucun risque.

Rien n'est plus facile dans la Goutte sensible au froid, l'humeur goutteuse est assez détrempée; il suffit seulement d'augmenter le mouvement du sang de façon qu'il excite une légére moiteur. C'est tout ce qu'il faut pour détruire cette surabondance, & on y parvient facilement par l'usage des Sudorifiques énoncés ci-dessus, même dans le commencement de l'accès. Les purgations doivent bientôt succéder au relâche & être plus ou moins fortes suivant le tempérament. C'est alors que la crême de tartre peut être employée très à propos, parce qu'elle évacue les férolités.

On peut borner le traitement à ces deux remédes, à moins qu'il n'y ait quelque circonstance qui exige d'avoir recours à la saignée, ce qui

est très-rare, excepté chez les femmes & les personnes qui s'y sont habituées. Il faut exclure entiérement les narcotiques, qui en suspendant les douleurs, suspendent aussi en même temps les évacuations.

Quant au régime de vie, il ne doit pas être plus nourrissant que dans le cas précédent; ce n'est pas que la maladie par elle-même demande une diette des plus sévéres, c'est plutôt parce que les organes destinés à la digestion s'acquittent très-mal de leurs fonctions toutes les fois qu'on ressent des douleurs vives, aiguës & presque continuelles dans quelque partie que ce soit; & que dans ce cas la nourriture qu'on prend, loin de fortifier le malade, l'affoiblit le plus souvent.

Si la Goutte est sensible à la chaleur, il ne faut pas aller si vite; le malade à la vérité souffrira davantage & pendant un temps plus long, mais il y a beaucoup moins à risquer à le laisser souffrir, qu'à tâcher de lui procurer du soulagement trop promptement. Le régime de vie doit être des plus sévéres, il faut se contenter de lui donner des dé-

layans, qui, dans ce cas étant pris en grande abondance, procurent le même avantage que les diaphorétiques ou sudorifiques légers ; parce qu'ils détrempent l'humeur goutteuse qui par ce moyen devient plus propre à être facilement dissipée par la transpiration. Le relâche étant procuré, on purge après, mais très doucement, parce que, comme dit *Alexandre de Tralles*, il vaut mieux évacuer l'humeur goutteuse peu à peu lorsqu'elle est trop grossiere & trop épaissie, que de tenter de l'emporter en une seule fois, d'autant plus qu'il arrive très-souvent qu'on rend cette humeur beaucoup plus rebelle lorsqu'on l'a dépouillée de son eau soit par les purgatifs forts, soit par les sudorifiques.

Si l'accès vient de ce que les hémorroides sont supprimées, il faut chercher à les rétablir par la saignée du pied, ou par l'application des sangsuës à l'anus, car alors il y a plénitude de sang ; je ne crois pas cependant que les vaisseaux en contiennent jamais plus qu'ils n'en peuvent contenir, mais on m'accordera sans doute qu'ils peuvent contenir

une quantité plus considérable de ce sang qu'ils ne doivent renfermer naturellement pour que l'œconomie animale subsiste sans être altérée. Quand il y a surabondance, il faut employer pour la diminuer les remédes qui peuvent le faire naturellement & facilement, dans le cas présent, rien n'est plus propre que la saignée ou le rétablissement de l'évacuation. Tout cela n'empêche pas l'usage des délayans pendant la vivacité des douleurs, ni les purgations douces après qu'elles ont cessé.

Lorsque le défaut de sécrétion de la bile ou son reflux dans la masse du sang accompagne l'accès, on doit totalement le lui imputer ; en conséquence, il faut rétablir cette sécrétion par les délayans qui sont amers en même temps, comme peuvent être des apozémes légers, aiguisés avec du sel de Glauber, à la dose ʒj. ou ʒij ; on peut aussi employer avec succès les fébrifuges des anciens. On ne doit pas négliger les purgations, elles sont plus utiles & plus nécessaires qu'il n'est facile de se l'imaginer. Il faut choisir d'entre

les remédes, ceux qui ont la faculté d'évacuer la bile plutôt que toute autre humeur; tels sont les follicules de Séné, le Sel de Glauber qu'on fait dissoudre dans de l'eau de petite Centaurée, de petit Chêne; on y ajoute de la Manne; on passe le tout, & on dissout quelque syrop comme celui de Pomme composé, ou de Chicorée composé.

Si les urines coulent moins abondamment qu'à l'ordinaire, les diurétiques doux suffisent, telles que les infusions des plantes susdites & encore plus la Bétoine des bois qu'on fait infuser à la dose de huit feuilles dans une ℔ d'eau commune, ou quelque ptisanne légere dans laquelle on fait fondre un peu de Sel de Nitre,

Je ne finirois point s'il falloit donner une recette complette de tous les remédes qui peuvent convenir pour chaque accès différent; je crois être dispensé de les décrire, d'autant plus volontiers qu'on les trouve rangés dans leur classe naturelle, dans presque tous les livres qui traitent particuliérement de la vertu des médicamens.

Dans chaque accès il faut combattre la cause de la surabondance & détruire la surabondance même qui l'a causé ; en se conduisant ainsi, les accès deviennent moins longs, moins composés, & l'œconomie animale en souffre moins, surtout si l'on met une grande différence entre la Goutte sensible au froid & la Goutte sensible à la chaleur, & qu'on veuille bien y faire attention.

On doit sentir que les accès occasionnés par la surabondance des humeurs en général ne doivent pas être traités comme les précédens, qu'il faut être très-circonspect sur la saignée, qu'il ne faut la pratiquer que quand on y est forcé, & qu'il faut faire un divorce parfait avec les narcotiques.

Il y a toujours à craindre que la saignée, par le relâchement qu'elle occasionne, n'affoiblisse trop les efforts que la nature fait pour se soulager. D'un autre côté les narcotiques interrompent infailliblement la nature, outre qu'ils conviennent rarement lorsqu'on n'a pas encore évacué les humeurs surabondantes qui peuvent encore avoir contracté quel-

que mauvaise qualité ; ce qui est assez ordinaire dans cette espéce d'accès.

Curation des accès causés par la surabondance fausse de l'humeur goutteuse.

Les accès causés par la surabondance fausse de l'humeur goutteuse sont généralement les moins mauvais, il en est cependant quelques-uns qui ne sont pas des plus faciles à traiter & même dont il est quelquefois impossible de tenter la curation.

J'ai distingué deux espéces de causes de surabondance fausse ; la premiere commence par occasionner dans les vaisseaux une tension portée au-delà de leur ressort naturel ; cette tension est suivie d'un relâchement. Comme l'accès occasionné ainsi n'est jamais des plus violens, que souvent il dépend d'une débauche accidentelle qui a mis les humeurs en mouvement, il suffit de modérer cette impétuosité extraordinaire des humeurs, par le moyen des rafraîchissans pris in-

térieurement. Je crois devoir avertir que jusqu'ici je n'ai parlé que de remédes internes. Ces rafraîchissans doivent être une infusion de feuilles de Chicorée sauvage ; carje suis du sentiment *d'Hippocrate* qui préfére dans ce cas les médicamens administrés sous la forme d'infusion à toutes les autres maniéres de les préparer, quoiqu'il n'en donne aucune raison. Mais je dirai qu'ils détrempent mieux l'humeur goutteuse, & que les sels dont les infusions sont chargées, sont plus actifs que s'ils étoient mêlés ou plutôt embarrassés par quelques parties mucilagineuses ou terreuses, qui les accompagnent presque toujours lorsqu'on a fait bouillir long-temps les plantes.

De plus rien n'est plus propre à modérer l'activité des liqueurs & des boissons spiritueuses, qu'une quantité d'eau très-abondante ; & quand elle est chargée en même-temps de sels actifs, tels qu'on les a ordinairement quand ils sont le produit des infusions, elle devient encore plus propre à détruire l'humeur goutteuse.

Si l'accès succéde à un mouve-

ment de colére, je ne connois rien de meilleur qu'une limonade domestique & légere. On prend un citron qu'on coupe par tranche, on le jette dans environ trois chopines d'eau avec un peu de sucre ; on la bat bien en la transvuidant à plusieurs repriſes d'un vaſe dans un autre. Je fronde ici les anciens préjugés, & je ne crains point d'employer les acides dans une maladie qu'ils ne peuvent procurer que par accident, puiſque les boiſſons qui contiennent le plus de cet acide, ne ſont point propres pour procurer la Goutte.

Une joie exceſſive, un exercice pouſſé trop loin ne méritent guéres qu'on y faſſe attention ; rarement les accès qui leur ſuccédent ſont de conſéquence & de longue durée. Au reſte il faut traiter ces accès ſuivant l'effet général qu'ils auront occaſionné dans l'œconomie animale.

Mais il faut avoir une grande attention dans les accès qui ſont cauſés par un relâchement ſeul, ſans qu'aucune autre cauſe l'ait précédé. Il faut bannir aſſez ſouvent les délayans, n'avoir recours qu'aux cordiaux, dont le choix n'eſt pas tou-

jours indifférent ; car il faut se servir de ceux qui en rétablissant le ressort dans les solides, & en augmentant le mouvement dans les fluides, peuvent en même-temps détruire le peu d'humeur goutteuse contenue dans les vaisseaux. On rencontre ce triple avantage dans les vins de Canarie, dans les têtes de vins de Bourgogne ou de Champagne, dont on fait usage suivant les circonstances, surtout dans le cas des évacuations trop abondantes ; il faut encore user de beaucoup plus de ménagement, si c'est une hémorrhagie qui a précédé ou qui accompagne l'accès.

Je n'ai point parlé jusqu'ici des purgatifs, ceste cependant le cas où ils sont nécessaires & où ils ont assez de succès. Au reste ce sont les plus doux qu'il faut employer, mais en conséquence les répéter plus souvent & mettre une plus grande distance entre chaque prise, suivant l'état de la maladie & la foiblesse du malade. Voila en général la conduite qu'un Médecin doit tenir dans les différens accès pour lesquels il est appellé, si la nature exige de lui

quelque secours, car autrement il faut la laisser faire, surtout dans les commencemens des accès. Le premier soin du Médecin doit être de commencer par diminuer la surabondance qui a causé l'accès, sans néanmoins rien opposer aux efforts de la nature & sans l'interrompre dans son opération ; il doit faire ensorte que les remédes qu'il fait administrer servent plutôt à l'aider, qu'à chercher à maîtriser la nature, que je crois très sage & très prudente, surtout lorsqu'elle a affaire à une Goutte qui se manifeste par des accès réguliers.

CHAPITRE III.

De l'usage des Topiques.

ON pourroit trouver mauvais que dans le nombre des remédes que j'ai indiqués pour procurer du soulagement dans les différens accès, je n'aie pas fait mention des remédes Topiques, c'est-à-dire des remédes qu'on peut appliquer sur

la partie affligée ; tandis que les malades ne respirent qu'après ces derniers, & qu'ils s'imaginent qu'il n'y a que ceux là qui puissent adoucir la vivacité des douleurs qu'ils ressentent : comme s'il en étoit des tumeurs occasionnées par l'humeur goutteuse, ainsi que de toutes les autres, où les Topiques sont nécessaires & font toujours bien. Pour ne rien laisser à désirer, je vais exposer quels sont les Topiques dont on se sert mal-à-propos, & ceux qu'on peut employer avec succès dans les différens cas.

Pour ne point entrer dans un détail ennuyeux, je range tous les remédes Topiques sous trois classes ; sçavoir, 1°. les répercussifs, qui sont en très-grand nombre ; 2°. les émolliens ; en troisiéme lieu, les résolutifs ; parce que tous les remédes Topiques dont les Auteurs font mention participent à l'une de ces qualités.

Les répercussifs astringens ou fortifians, sont ceux qui chassent l'humeur de la partie sur laquelle ils sont appliqués ; ils sont très pernicieux dans la Goutte & très dange-

reux ; je n'en dirai pas davantage parce qu'on les a banni de la pratique & avec raison ; car ils font ordinairement d'une Goutte régulière, une Goutte irréguliere qui le plus souvent suffoque les malades.

Les émolliens paroissent procurer souvent du soulagement, parce qu'on les applique bien chauds sur les tumeurs qui sont sensibles au froid. Les cataplasmes faits avec la mie de pain & le lait, ou avec les herbes émollientes sont les plus en usage. Mais si l'on s'en trouve bien ce n'est que parce qu'ils relâchent les fibres, qu'ils atténuent l'humeur goutteuse & la rendent plus facile à passer à travers les pores de la transpiration ; avantage qui ne doit pas l'emporter sur les dangers qu'on courre en les employant. Car le dégré de chaleur plus ou moins fort, ainsi que le dégré du froid dont ils peuvent être chargés, est plus que suffisant pour rendre ces remédes répercussifs, surtout si la précipitation des molécules d'humeur goutteuse, n'est pas encore bien avancée, & si le dépôt n'est pas bien formé ; puisque si ces Topiques sont trop refroi-

dis ou trop échauffés, ils ne manquent pas d'occasionner dans les fibres & dans les vaisseaux un mouvement extraordinaire, qui les rend moins propres à recevoir un dépôt. Ce dépôt ne pouvant être fixé dans l'articulation qui lui étoit destinée par la nature, est remporté par le sang, rejetté sur une autre partie, s'y fixe & y cause souvent de grands ravages, parce qu'elle n'est point propre à recevoir une humeur semblable. Ces remédes ne peuvent d'ailleurs être employés dans la Goutte sensible à la chaleur, ni dans celle qui est sensible à la chaleur & au froid en même temps; car pour lors, soit qu'on les applique étant chauds, soit lorsqu'ils sont froids, on a toujours à craindre qu'ils ne détournent l'humeur goutteuse, & ne l'empêchent de se fixer dans l'articulation que la nature lui a destinée.

Il ne reste plus que les résolutifs qu'on peut diviser en deux classes; sçavoir les résolutifs simples & les résolutifs anodins. Rarement les premiers sont entiérement dépouillés de la qualité répercussive; les seconds qui sont en très-petit nombre, sont

en même temps trop foibles pour pouvoir en attendre quelque succès. Ce sont les décoctions de fleurs de Camomille, de Mélilot, de Sureau, des feuilles de Plantain, de Roses, & des semences de Fenu-grec. Mais encore ces remédes ne font quelque effet sensible que dans les parties organiques qui jouissent seulement d'un ressort tonique, comme les yeux lorsqu'ils sont enflammés, ou la peau lorsqu'elle est attaquée d'une Erésipéle.

Ils ne sont point assez pénétrans pour résoudre une humeur qui est à l'abri de leur impression par des muscles, des tendons & des membranes tendineuses. Je crois même qu'il est plus à propos de les rejetter, parce que ces remédes ne peuvent agir dans la Goutte que comme appliqués étant froids ou étant chauds, ce qui fait que leur effet est toujours des plus incertains, & quelquefois aussi pernicieux que celui des répercussifs.

Le temps où l'on pourroit employer tous ces remédes sans rien craindre, est précisément celui où la précipitation des molécules d'hu-

meur goutteuse est entiérement faite, & la tumeur bien formée ; mais pour lors ils sont inutiles, parce que les douleurs qu'on vouloit adoucir diminuent d'elles mêmes si considérablement, qu'on n'a point encore vu un Goutteux demander du soulagement dans ce temps. Ainsi tous ces remédes ne pouvant être que nuisibles ou tout au moins inutiles & embarrassans, doivent être bannis du traitement de la Goutte.

Tout le monde sçait qu'un Topique appliqué étant froid, sur une partie affligée de la Goutte, empêche la tumeur de se former, & que l'humeur est toujours fixée dans un autre endroit quelque temps après. Cela ne provient que de ce que le froid resserre la partie affligée & les vaisseaux qui l'arrosent de façon, qu'ils ne sont plus propres à recevoir un dépôt. Le froid encore en augmente le ressort, ce qui fait que l'humeur ne peut pas y séjourner, d'autant plus qu'il y a d'autres vaisseaux qui jouissent d'un ressort plus foible, qui offrent à la même humeur une capacité plus considérable.

La chaleur produit le même effet,

mais d'une maniére bien différente; elle augmente le volume des humeurs, ce ne seroit point un grand mal, si cela étoit universel, c'est-à-dire, si tout le corps se ressentoit également de l'impression de la chaleur; mais ce n'est qu'une partie qui en profite dans l'usage des Topiques, & c'est précisément celle qui naturellement & pour la sureté des Goutteux devroit en être privée.

Qu'il me soit permis de rapporter ici un exemple très frappant d'une Goutte remontée à l'occasion d'un reméde Topique échauffé, qu'on a cru jusqu'ici très indifférent, pour ne pas dire innocent.

Je fus consulté le 14. Mai 1749. par une personne âgée d'environ 46 ans, sujette à la Goutte réguliére dès l'âge de 36 ans, d'un tempérament fort, mais pituiteux, qui n'avoit à se reprocher aucun excès de débauche ni d'intempérance; elle n'avoit encore eu que des accès très simples; ennuyée & fatiguée d'avoir cette maladie sans l'avoir méritée, elle consulta tout le monde, excepté les Médecins; tout le monde lui donna des conseils, cela ne se refu-

ſe pas; elle s'en tint à celui qu'elle reçut d'une perſonne qui lui perſuada que ſa Goutte étoit cauſée par le froid des pieds auquel elle étoit très ſujette juſqu'à le reſſentir bien avant dans la nuit, que cette cauſe étoit facile à détruire,& qu'elle n'avoit qu'à mettre dans ſon lit une boule d'étain remplie d'eau bien chaude, que cela lui entretiendroit les pieds dans une bonne chaleur,& qu'en conſéquence elle ne devoit plus craindre la Goutte. Le Goutteux fit uſage de ce reméde pendant l'hyver de 1749; effectivement il ne reſſentit point d'accès régulier au mois de Février de la même année, temps auquel il avoit accoutumé de l'avoir; mais la luette, la baſe de la langue & toutes les parties internes & poſtérieures de la bouche s'engorgerent peu à peu, de façon qu'au premier Mars, il ne pouvoit plus avaller de liquide ni de ſolide, ſans éprouver des convulſions de longue durée, & qu'il étoit réduit à ne pouvoir vivre qu'avec une once de pain par jour & autant de vin, ce qui le faiſoit tomber dans une maigreur des plus terribles. Il ne ſoupçonnoit

pas que ce fût une Goutte irréguliére & répercutée, parce qu'il croyoit ſon reméde trop innocent pour pouvoir procurer un ſi mauvais effet.

Il eſt très ſûr que ce malade n'a eu la Goutte remontée que parce que la boule d'étain qui échauffoit ſes pieds, augmentoit trop le reſſort des vaiſſeaux de cette partie ; que ce reſſort factice & local s'oppoſoit à la précipitation des molécules d'humeur goutteuſe lorſqu'elle etoit ſur le point de ſe faire ; que cette humeur a été rejettée ſur la langue & la luette, parce que leurs vaiſſeaux ſe trouvoient affoiblis, ce qui eſt aſſez commun en hyver.

Ainſi donc je le répete, la chaleur & le froid ſont très-ſouvent nuiſibles aux Goutteux, lorſque ces deux contraſtes ne ſe font ſentir uniquement, que dans les parties deſtinées à recevoir un dépôt d'humeur goutteuſe.

Je ne diſconviens cependant pas qu'il y ait des remédes Topiques qui peuvent être appliqués ſans aucun danger dès le commencement de l'accès, & pendant que la précipi-

tation des masses se fait ; il y en a même qui l'accélérent & la favorisent, comme l'urine d'un enfant qui n'a pas encore dix ans ; elle est anodine, résolutive & active, mais il n'y a rien de trop ; on en baigne la partie affligée avec des linges bien trempés qu'on applique dessus, ayant soin que la chaleur de l'urine ne soit pas trop foible. L'eau dont elle est composée détend les fibres, les sels qu'elle contient dissolvent l'humeur en même temps, mais elle n'est bien placée que dans la Goutte sensible au froid.

Un reméde plus actif qui convient dans toutes les espéces de Goutte, c'est le savon blanc qu'on fait fondre dans de l'eau commune ; on en baigne la partie affligée, on la laisse baigner dedans, & on a l'avantage que, lorsque le malade trouve le bain trop froid, on jette dedans de l'eau chaude par dégré. Ce n'est que dans la Goutte sensible à la chaleur seulement, ou dans celle qui est sensible au froid & à la chaleur en même temps, qu'il faut user de précaution, & avoir soin que le dégré de chaleur du bain ne soit pas plus

fort que celui du corps humain. Il eſt facile de ne s'y point tromper en permettant au malade d'y tremper auparavant ſa main quand elle ſera libre, pendant une minute.

On fait donc diſſoudre dans 7. à 8. pintes d'eau, cinq à ſix onces de ſavon blanc, qu'on laiſſe refroidir juſqu'à ce que la chaleur ſoit ſupportable en y mettant la main; enſuite on laiſſe la partie affligée tant que le malade peut le ſupporter; on y ajoute de l'eau chaude à meſure que le bain ſe refroidit. Je n'ai jamais vu que cette conduite cauſât quelque dérangement dans les opérations de la nature, & j'ai toujours été témoin des ſoulagemens qu'elle a procurés.

Ce Topique, ſi ce n'eſt quant à la maniére de s'en ſervir, n'eſt pas nouveau; *Alexandre de Tralles* le vante beaucoup: mais les Médecins plus anciens que lui, comme *Ætius*, déclarent qu'ils ont eu beaucoup de ſuccès des cataplaſmes faits avec différentes plantes, de l'huile & de la chaux à des doſes inégales; ce qui fait toujours un compoſé ſavoneux.

Le

Le savon satisfait à toutes les indications qui se présentent à remplir avec d'autant plus d'avantage qu'il est seul, puisque la vertu des cataplasmes des anciens, dépend uniquement des sels Alkalis & des Huiles qui en faisoient pour ainsi dire la base. Que s'il arrivoit quelquefois que ces cataplasmes étoient insuffisans, ce n'étoit que parce que la vertu des sels se trouvoit altérée par l'ébullition qu'on leur faisoit subir avec les plantes pour les réduire en matiére visqueuse; & de plus qu'ils perdent toujours leur activité lorsqu'ils sont étendus dans beaucoup d'eau, ce dont on ne pouvoit se dispenser, pour parvenir à réduire ces plantes dans l'état que je viens de décrire.

Il faut qu'*Alexandre de Tralles* se soit apperçu du défaut de ces remédes, puisqu'il recommande expressément & comme un vrai spécifique, le savon des Gaules, parce que c'étoit le seul pays qui en fourniſſoit alors.

A la vérité la vertu de ces Topiques dépend uniquement des sels Alkalis, qui administrés seuls, pro-

duiroient de grands ravages, mais unis intimement avec les Huiles, non-seulement ils ne sont pas dangereux, mais encore ils acquierent la faculté de pénétrer bien plus profondément dans les corps & d'y dissoudre plus facilement les humeurs épaissies & coagulées. *Boerhaave* en connoissoit bien le prix, lorsqu'il a avancé que le savon est un dissolvant universel, le plus actif & le plus fort qu'il y ait dans la nature, dont il n'y a rien à craindre, quand il est administré par des Médecins prudens.

Il y a des circonstances où les bains ne peuvent avoir lieu, alors il faut tâcher de procurer le soulagement d'une autre maniére. Dans les Gouttes sensibles au froid, on peut permettre les cataplasmes émolliens & le savon avec cette attention, que l'on jette ce dernier dans la décoction seulement quelque temps avant qu'on la retire du feu. Dans la Goutte sensible à la chaleur, il faut employer uniquement le savon qu'on réduit en forme de pâte, qui s'étend facilement en le mêlant exactement avec un corps gras quel-

conque & plus liquide que lui, comme peut être le beurre de Cacao. On étend cette pâte sur un linge qu'on applique sur la partie affligée après l'avoir chauffée un peu ; on renouvelle ce cataplasme deux fois le jour durant l'accès : mais lorsque l'accès est passé, que les tumeurs ne se dissipent pas entiérement & qu'elles laissent après elles des nœuds de quelques espéces qu'ils soient, il faut continuer l'usage de ce Topique, jusqu'à ce qu'ils soient entiérement dissipés. Pour le faire avec plus de commodité, on prend un chausson qu'on enduit de cette pâte, on en chausse son pied, si c'est à cette partie que les nœuds ont resté. Si c'est aux mains, on employe la même manœuvre pour en garnir des gands dans lesquels on laisse la main le plus longtemps qu'il est possible, surtout pendant toute la nuit

Il n'est point de nœuds qui résistent à ce reméde. Si la matiére des nœuds est encore mucilagineuse, elle reprend peu à peu sa premiére fluidité, rentre dans la masse des humeurs en partie, & en partie elle passe & se dissipe par la transpira-

tion. Si la matiére eſt ſi groſſiére & ſi deſſéchée qu'elle ne reſſemble plus qu'à du plâtre, ou à une terre blanche, elle ſe diſſipe à travers les petites crevaſſes qui ſe font à la peau, & eſt rejettée par ce moyen hors de l'articulation.

Avant que de finir ce chapitre, je crois devoir avertir que dans le traitement de la Sciatique, on peut ſe permettre l'uſage des purgatifs aſſez forts, comme le Jalap & le Diagrede à doſe modique & ſouvent repetée ; parce qu'ils y font très-bien, & ne ſont preſque jamais ſuivis d'aucun danger. Les Topiques peuvent auſſi être pris dans la claſſe des Aromatiques & des fortifians, parce qu'avant que leur action ſoit parvenue au ſiége du mal qui eſt très profond, ils ont entiérement perdu leur vertu : ils ne font du bien pour lors, que parce qu'ils augmentent le reſſort des parties voiſines de celles qui ſont affligées, qu'ils leur en communiquent à leur tour une portion & les rendent plus propres à briſer & diviſer l'humeur épaiſſe qu'elles tiennent renfermée. L'augmentation du reſſort dans les par-

ties qui environnent la cavité cotyloide, contribue autant à diminuer le volume des humeurs qui sont renfermées dans cette cavité & à les briser, que le défaut de ressort dans ces parties environnantes est capable d'entretenir l'abondance de cette humeur même. Cet effet n'est point révoqué en doute dans ce dernier cas, l'expérience le prouve journellement dans le premier.

CHAPITRE IV.

Curation de la Goutte.

IL ne faut pas croire que la curation de la Goutte soit bornée à la conduite qu'on doit tenir dans le temps que cette maladie se manifeste par des accès réguliers ; je n'en ai fait mention dans ce traité, que parce qu'il est quelquefois nécessaire d'aider la nature. Mais il arrive le plus souvent que la nature n'a pas besoin pour lors des secours de l'art, surtout les premiéres fois que cette maladie se fait sentir, & de

plus que si on tentoit de l'aider, on risqueroit de l'interrompre dans son opération ; ce qu'on doit toujours éviter.

Aussi avant que d'aller plus loin ; je crois devoir avertir, que la curation des accès ne doit avoir lieu, que lorsque la nature paroît implorer les secours de l'art, pour favoriser la régularité dans les accès, ou bien lorsqu'elle demande qu'on la garantisse des dangers que ces accès pourroient entraîner après eux.

Quoiqu'on soit instruit des moyens les plus sûrs pour agir de concert avec la nature, & qu'on ait réussi, qu'on se garde bien de croire d'avoir rempli la charge qu'un Médecin s'est imposée, lorsqu'il a entrepris de gouverner un Goutteux. L'humeur goutteuse à la vérité paroît être entiérement détruite, & pour ainsi dire anéantie, lorsque l'accès qu'elle a formé par sa surabondance est cessé ; mais on doit s'attendre à plusieurs autres qui surviendront infailliblement, si on ne fait pas tous ses efforts pour détruire cette humeur, ou tout au moins pour empêcher que par sa sura-

bondance, elle n'occasionne à l'avenir & après un temps fixe & limité, de nouveaux accès quelquefois plus longs ou plus composés, & toujours plus dangereux que le premier.

C'est alors que brille le sçavoir du Médecin, il est le seul acteur, la nature ne peut point partager avec lui la gloire qu'il peut mériter pour avoir détruit cette maladie pour toujours, parce que dans ce moment il peut la maîtriser, lui commander sans aucun risque & qu'elle lui obéit exactement, si d'un autre côté le malade veut bien écouter les bons conseils, & mettre en exécution les avis salutaires qu'on lui donne.

Les accès de la Goutte dependent de l'existence des matières mucilagineuses dans la masse des humeurs, & en même temps de leur surabondance vraie ou fausse. Ces deux causes sont absolument nécessaires pour que l'humeur goutteuse se manifeste par des accès; il n'y aura jamais d'accès de Goutte si le mucilage n'existe pas; il n'y en aura pas aussi, si ce même mucilage n'est pas en quantité surabondante. Ainsi

on peut donc empêcher que l'humeur goutteuse ne se manifeste par des accès soit réguliers soit irréguliers, par deux moyens assez différens. Car on peut réussir en prévenant la surabondance de cette humeur, ou en la détruisant entiérement.

Je n'ignore pas, qu'en remplissant la derniére indication, on ne soit dispensé de satisfaire à la premiére, que c'est même le moyen le plus sûr pour parvenir à la fin qu'on doit se proposer ; mais il n'est pas toujours permis au Médecin de se servir des remédes les plus prompts & les plus certains : il rencontre assez souvent des obstacles qu'il ne doit pas tenter de surmonter, surtout chez les Goutteux qui sont affectés de maladies cutanées, comme dartres & éréſipeles. Il peut être dangereux de ne point faire attention à ces maladies, pour s'attacher uniquement à détruire l'humeur goutteuse ; ce qui n'est point pardonnable, lorsqu'on peut garantir de la Goutte par des moyens qui ne sont pas si à craindre, quoique moins sûrs, parce qu'ils tendent seulement

à prévenir la surabondance de l'humeur goutteuse. On pourroit me faire cette objection. Pourquoi ne faisje pas consister le traitement de la Goutte uniquement dans les remédes qui sont propres pour prévenir la surabondance de l'humeur goutteuse, puisqu'ils peuvent suffire & que leur usage n'est suivi d'aucun danger ? Mais je réponds qu'il arrive très-souvent que ces remédes sont insuffisans, parce que le Médecin ne peut pas toujours se flatter de pouvoir garantir beaucoup de malades des causes de la surabondance de cette humeur, & que souvent il n'est pas possible aux malades mêmes de s'en défendre.

En effet, il est très-difficile de prévenir les causes de la surabondance dans un tempérament gras & pituiteux, ou dans une personne, qui, par état ou par inclination, est forcée de mener une vie sédentaire ; parce que dans ces deux cas on transpire peu, on fait par conséquent peu de perte, & on prend souvent malgré soi plus de nourriture qu'il ne faut pour la réparer. Mais en outre, l'intempérie de l'air n'est-elle pas

plus que suffisante pour occasionner une surabondance, sans compter bien d'autres circonstances qui ne dépendent pas de la volonté des hommes ?

J'ajouterai encore qu'il est quelquefois téméraire de commencer par combattre la cause première de la Goutte, lorsque l'humeur goutteuse peut encore être restée en grande abondance dans les vaisseaux, sans donner des signes de sa présence ; ce qui est fort commun chez les personnes dans lesquelles la nature ne jouit plus de sa première vigueur, & est beaucoup déchue de sa force ordinaire.

Aussi pour completter cette partie du traitement, il faut faciliter les moyens de prévenir la surabondance d'humeur goutteuse, & faire connoître les remédes qui peuvent détruire entiérement cette humeur.

Mais avant que d'exposer l'une & l'autre méthode en particulier, il ne sera pas hors de propos d'indiquer les remédes généraux qui conviennent à l'une & l'autre méthode, d'autant plus qu'après qu'on les a employés, on peut agir avec plus de

sûreté, & suivre celle qu'on sera obligé de prendre, sans crainte de s'attirer des réproches.

Quand la violence des accès de Goutre est cessée, ce qui arrive au bout de quatorze jours dans les accès simples, & au bout de quarante jours au plus tard dans les accès composés, qu'on a bien purgé le malade, il faut lui ordonner l'exercice en plein air, autant que la chose est possible; la promenade, la chasse, le cheval sont des plus salutaires; le jeu de paulme, du billard produisent aussi de bons effets, mais souvent on ne les peut conseiller qu'aux jeunes gens.

Les personnes âgées pourront se promener dans leurs équipages les glaces baissées & dans un air un peu vif. Il ne faut pas craindre que ces différens exercices fassent augmenter la violence des douleurs, ou qu'ils les renouvellent. *Sydenham* convient qu'il ne s'est jamais apperçu que les mouvemens qu'on éprouve dans ces exercices augmentassent les douleurs; il a éprouvé au contraire que leur vivacité étoit la même, soit qu'on restât tranquille dans son apparte-

ment, soit qu'on se donnât de l'exercice au dehors : aussi conseille-t-il de se donner de l'exercice, parce que plus on s'y livre, plutôt on est débarrassé de la Goutte.

La raison est que les humeurs sont plus divisées, plus atténuées par le mouvement, par conséquent qu'elles circulent plus facilement & qu'elles se dissipent plus promptement. Dans l'inaction au contraire, elles croupissent dans les vaisseaux, s'y épaississent & deviennent moins propres de jour en jour à la circulation & à la transpiration. De plus il se fait toujours une plus grande dissipation à l'air libre, qu'à l'air renfermé.

Le régime de vie un peu régulier contribue aussi beaucoup à garantir de la Goutte, soit qu'on ait intention de prévenir la surabondance des humeurs, soit qu'on veuille détruire entiérement l'humeur goutteuse. Pour cet effet, on doit retrancher aux Goutteux quelques repas, surtout le souper, ou leur permettre tout au plus de faire usage à ce repas de fruits crus, comme la Pomme & la Poire, & quelques verres de

bon vin ; car il faut qu'ils s'abſtiennent totalement de boire du cidre, de la bierre, des vins de liqueurs & des vins mouſſeux, comme ceux de Champagne & autres ſemblables.

Dans les autres repas les Goutteux feront uſage d'alimens peu nourriſſans, s'ils font peu d'exercice lorſqu'ils ſont en ſanté ; ils doivent préférer les poiſſons légers, comme les merlans, les carpes, les brochets, à toutes les viandes de boucherie, le gibier à la volaille, & ne manger jamais de poiſſons gras, comme l'anguille, ou bien en manger peu. Il faut qu'ils faſſent un parfait divorce avec les légumes farineux tels que les féves, les poids, les lentilles, qu'ils ſe contentent de ceux qui contiennent beaucoup d'eau, comme ſont les herbes potageres, le céleri, les artichaux, les choux fleurs bien cuits.

Si les Goutteux font beaucoup d'exercice, il n'eſt pas néceſſaire de les gêner ſi fort ſur la qualité des alimens ; ils ſuffit qu'ils mangent peu d'alimens nourriſſans, qu'ils s'abſtiennent des viandes graſſes, mais ſur-

tout des gelées, des coulis, des consommés, & même des potages faits avec des bouillons forts de viande. On peut leur permettre forcé gibier. s'il n'y a pas d'autres raisons qui engagent à leur en défendre l'usage.

Les Goutteux ne peuvent pas trop boire dans ce temps. La boisson qui leur convient est celle dont ils ont fait usage pendant le dernier accès qu'ils ont ressenti, à moins que par des raisons particulières, le Médecin ne soit forcé de leur en prescrire une autre.

Un Goutteux, qui s'est laissé conduire avec docilité, qui a exécuté constamment tout ce que son Médecin lui a prescrit, n'est pas long-temps à être entiérement délivré de l'accès qu'il vient d'essuier, & de plus il est fort avancé dans la guérison parfaite de sa maladie. Mais il n'y a point de temps à perdre : il faut profiter de ces momens d'autant plus avantageux, qu'ils sont plus proches des accès passés, afin de le garantir de plusieurs autres qui ne manqueront pas de l'assaillir, s'il veut rester tranquille, parce qu'il se croit guéri.

CHAPITRE V.

Des moyens de garantir de la Goutte, en prévenant la surabondance de l'humeur goutteuse.

LEs remédes avec lesquels on peut prévenir la surabondance de l'humeur goutteuse doivent être les mêmes, que ceux qu'on employe pour la diminuer, dans le temps même que l'accès de goutte se fait encore sentir: il y a cependant cette différence, que, lorsqu'on traite l'accès de Goutte, on doit veiller à ne point troubler la nature; ce qu'on ne peut obtenir qu'en employant les remédes les plus doux. Au contraire il est très permis & même nécessaire d'employer des remédes plus actifs, lorsqu'on veut garantir son malade des nouveaux accès. A la vérité on doit toujours les prendre dans la même classe, de laquelle on a jugé à propos de tirer ceux, par le moyen desquels on a procuré du soulagement dans le dernier accès.

C'eſt pourquoi, lorſqu'on a affaire avec un tempérament pituiteux, ſujet à une Goutte ſenſible au froid, on doit inſiſter ſur les purgatifs réſineux, tels que le Jalap, le Diagrede, & faciliter ou plutôt provoquer la tranſpiration par une boiſſon chargée de Squine, mais pas tout à fait tant, ſi on employe les bois ſudorifiques. On peut même employer ces remédes en ſubſtance; on en fait uſage pendant un mois entier après que l'accès eſt paſſé; on le reprend de temps en temps un jour ſeulement & à des diſtances égales. En ſe conduiſant ainſi, on parvient ſouvent à ſe garantir pour long-temps des accès de Goutte.

Prenez Diagrede,	gr. iv.
Jalap,	gr. viij.
Ipecacuanha,	gr. i. ou ij.
Poudre de Sené,	gr. xv.
Rhubarbe,	gr. x.

Pulvériſez le tout, le mêlez & l'incorporez dans une ſuffiſante quantité de ſyrop de noir-prun.

On en fait uſage de deux jours l'un.

Le lendemain de chaque priſe de pilules, on prend dans la journée

aux heures médicinales trois verres de la ptisane sudorifique.

Un grand nombre de Goutteux se sont très-bien trouvés de réunir ces deux remédes en un à la maniere suivante, d'en faire usage trois jours de suite à chaque mois de la premiere année, & seulement tous les trois mois le reste de leur vie, jusqu'à ce qu'ils soient entierement délivrés de la Goutte.

Prenez feuilles de Sené ℥ss.

Semence de Carthame ou de Perroquet, de Charbon bénit.

Hermodactes.
Les Bois de Gayac.

De Salcepareille.

Diagrede, de chaque ʒij.
Rhubarbe,
Canelle, de chaque ʒj.

Pulvérisez le tout, & mêlez bien. La dose est de ℈ij. jusqu'à ʒj.

La poudre purgative contre la Goutte décrite dans le Dispensaire de notre Faculté, qui est à peu près la même, produit aussi le même ef-

set, & se donne à la même dose.

Ces remédes agissent en évacuant les humeurs par les selles, & en les rendant propres à pouvoir être en même-temps dissipées par la transpiration, sans trop augmenter cette derniere excrétion & sans la forcer : car autrement la suite en seroit toujours fâcheuse. L'humeur goutteuse dépouillée de sa fluidité deviendroit par ce moyen très-rebelle, & céderoit difficilement aux remédes qu'on employoit pour la combattre. Car alors on peut se croire heureux, si les remédes les plus doux ne réveillent pas la vivacité des douleurs, & s'ils n'occasionnent pas des accès plus précipités les uns sur les autres qu'à l'ordinaire, comme j'ai eu occasion de l'observer chez les Goutteux, qui, pour évacuer l'humeur goutteuse par la transpiration, s'étoient livrés à l'usage des bains secs, ou à celui des purgatifs les plus puissans, surtout si on y a joint le mercure. C'est un grand point de la curation de ne point trop dessecher l'humeur goutteuse, ce qu'on a cependant négligé jusqu'ici, sous prétexte que c'est une humeur étrange-

se dont on ne peut pas être délivré trop tôt.

Lorsque la Goutte est sensible à la chaleur dans un sujet pituiteux, il faut se ménager sur les Hydragogues & purger simplement avec les minoratifs, qu'on peut employer pour lors en plus grand nombre qu'on ne l'a fait pendant l'accès.

Prenez Follicules de Sené ℥ij.
Sel Végetal ℥iſſ.

Faites les infuser dans 7 à 8 ℥ d'eau; faites y dissoudre de la Manne ℥ij ou ℥ijſſ.

On passe le tout, on y ajoute du syrop de Pomme composé ℥i.

On prend cette médecine de trois jours en trois jours, & on boit abondamment de la ptisane faite avec une infusion de petit Chêne ou d'Ivette.

On insiste sur ces remédes jusqu'à ce qu'on ait suffisamment détrempé l'humeur goutteuse, pour la chasser à peu près avec les mêmes remédes indiqués ci-dessus, mais administrés à une dose moins forte.

Dans les tempéramens secs, bilieux, chez lesquels la Goutte sensible à la chaleur se fait sentir ordi-

nairement, il faut commencer par l'usage de quelque ptisane très-peu chargée de sel dont on boit abondamment, comme celle qui est faite avec certaines plantes amères, je veux dire, avec le petit Chêne, la petite Centaurée. On en prend une demi-poignée sur laquelle on verse deux pintes d'eau bouillante, dont on fait usage autant qu'il est nécessaire, & jusqu'à ce qu'on se soit apperçu que l'humeur goutteuse ait acquis une assez grande fluidité, pour pouvoir être chassée par les remédes indiqués ci-dessus. Dans ce cas il faut interdire l'usage de l'Ivette, de la Sauge & de toutes les plantes chaudes. Pendent l'usage de cette boisson, on purge doucement avec les purgatifs amères, tels que le Sené, la Rhubarbe & le syrop de Pomme composé.

Si ces remédes n'ont pas beaucoup de succès à cause de la trop grande tension dans les fibres, ou du trop grand épaississement dans les humeurs, il faut avoir recours aux bains d'une chaleur qui n'excéde pas celle du corps humain. Rien ne détrempe mieux les humeurs, mais il

faut les évacuer très-doucement à mesure qu'elles sont détrempées par l'usage des bains, si l'on veut se garantir d'autres maladies.

On appuye ensuite l'effet de ces remédes, par ceux qui sont digestifs, qui purgent légérement & font couler la bile tout à la fois, avec la précaution de ne les donner qu'à petite dose.

Prenez extrait d'Aloes préparé avec le suc de Fumeterre.

Gomme Ammoniac choisie, de chaque ʒss.
Saffran de Mars apéritif,
Diagrede, de chaque ʒij.
Myrrhe choisie,
Saffran Oriental,
Sel de Tamarisc, de chaque ʒj.
Sel de Mars de *Riviere*, ℈j.

Réduisez le tout en poudre & mêlez exactement; on l'incorpore dans suffisante quantité de syrop de Chicorée composé. La dose est de xij grains le matin à jeun pendant huit jours; matin & soir le neuviéme jour; l'on n'en prend plus ensuite qu'une fois le jour, à moins qu'il ne soit nécessaire de purger plus souvent. On doit continuer ces pilules pendant

six semaines. Si on est constipé on en prendra deux fois par jour continuellement ; après cela on peut faire usage de la poudre altérante contre la Goutte décrite dans le Dispensaire de notre Faculté. Voici comme elle est composée.

Prenés racines de Gentiane,
De Rhapontic,
D'Aristoloche ronde,
Feuilles de petit Chêne,
d'Ivette,
Sommités de petite Centaurée, de chaque ʒiij.

On en fait un bol avec suffisante quantité d'un syrop quelconque, on en peut prendre jusqu'à ʒss. matin & soir. Plusieurs Goutteux se sont très-bien trouvés en la prenant tous les matins à la dose de ʒj. dans un verre d'eau, & le soir à ʒss. seulement. Il faut en faire usage longtemps.

Je ne m'arrêterai point à disserter sur la maniére dont ces remédes agissent, elle est connue des personnes de l'art. Tout ce qui me reste à dire, c'est que, lorsqu'on a été contraint de se déterminer à garantir des accès de la Goutte, en prévenant la surabondance de l'humeur gout-

teuſe, on ne peut y parvenir qu'en détruiſant les cauſes de cette ſurabondance ; ce qu'on ne peut obtenir qu'en augmentant les évacuations. Il n'y a preſque jamais rien à craindre dans la Goutte ſenſible au froid, mais il faut aller très-lentement dans celle qui eſt ſenſible à la chaleur ; parce que les évacuations, telles qu'elles puiſſent être, augmenteront plus ſouvent la force de l'humeur goutteuſe, qu'elles ne la diminueront, ſi on n'a pas attention de donner à cette humeur, la fluidité qui lui eſt néceſſaire pour pouvoir paſſer facilement à travers les différens couloirs qui peuvent lui être deſtinés.

Je n'ai pas encore parlé juſqu'ici de l'uſage du lait qui eſt ſi commun de nos jours, ſoit dans l'intention d'adoucir ſeulement la vivacité des douleurs, ſoit qu'on veuille détruire entiérement l'humeur goutteuſe. On ne manquera pas de me repréſenter que quantité de perſonnes ont été beaucoup ſoulagées par l'uſage du lait, qu'il en eſt même quelques-unes qui ſe ſont trouvées parfaitement guéries de la Goutte, après en avoir

fait usage pendant long-temps ; conclura-t-on pour cela que le lait soit doué d'une vertu particuliére, qui peut résulter de la combinaison de ses principes, capable de détruire la Goutte ? Car outre que parmi le grand nombre des Goutteux qui ont fait usage du lait, il y en ait très-peu qui en soient pleinement satisfaits, il y en a beaucoup qui s'en sont trouvés incommodés, parce qu'il ne se digére jamais bien chez le plus grand nombre : mais de plus il contient trop de parties grasses & mucilagineuses par conséquent, il doit donc être plus propre à procurer la Goutte, qu'à préserver de cette maladie.

Si quelqu'un a lieu de se louer d'avoir fait usage de ce reméde, c'est qu'il l'a employé immédiatement après les premiers accès, qui sont occasionnés par la surabondance de matiéres mucilagineuses, & que l'usage du lait continué pendant un certain temps, entraîne nécessairement après lui, la destruction des causes de la surabondance de toutes les humeurs. Car une personne qui est réduite à ne vivre que de lait, prend rarement

rarement plus de nourriture qu'il ne lui en faut pour réparer les pertes qu'elle a pû faire ; de plus toute perſonne qui eſt a l'uſage du lait tranſpire beaucoup plus qu'à ſon ordinaire : ce ſont-là les véritables moyens par leſquels le lait peut procurer du ſoulagement ; il n'y a rien de plus à alléguer en ſa faveur.

Dans le cas où l'on lui eſt redevable d'une parfaite guériſon, on ne doit pas plus la lui attribuer, qu'on eſt peu fondé à croire qu'une ſaignée ou un purgatif ſoient des remédes propres & ſuffiſans pour combattre la Goutte : on a peut-être eu occaſion d'obſerver des malades goutteux guéris parfaitement en auſſi grand nombre par ces remédes, que par l'uſage du lait.

Enfin, qu'on vante tant qu'on voudra le lait, la ſaignée, la purgation, les martiaux, &c. ce n'eſt qu'en produiſant le même effet, que tous ces remédes peuvent procurer du ſoulagement dans la Goutte ; ils garantiſſent ſeulement la nature des cauſes de la ſurabondance, & par ce moyen ils lui procurent quelquefois la facilité de pouvoir détruire par elle-

même la cauſe premiére de la Goutte. Leur vertu leur eſt commune à tous, & n'eſt point oppoſée au caractére de cette maladie.

Le lait a cependant un ſuccès plus grand & plus marqué chez les perſonnes qui mangent beaucoup, en ce qu'elles ſont toujours forcées de prendre moins de nourriture qu'à l'ordinaire.

Chez les petits mangeurs il n'a pas le même ſuccès; ils ſont tourmentés auſſi fréquemment & auſſi cruellement qu'ils l'étoient avant que d'en avoir fait uſage; ce qui eſt bien une preuve convaincante que le lait ne jouit pas d'une vertu particuliére propre à combattre la Goutte, puiſqu'il ne procure du ſoulagement dans cette maladie, que comme bien d'autres remédes, c'eſt-à-dire, que par accident.

CHAPITRE VI.

Des moyens de garantir de la Goutte en anéantiſſant la cauſe premiere.

LA cauſe premiére de la Goutte eſt une abondance de matiéres mucilagineuſes étrangéres à la maſſe des humeurs. Elle eſt unique ; il n'eſt beſoin auſſi que d'un ſeul reméde pour la détruire, pourvû qu'il contienne beaucoup de ſels ; puiſque partout où les ſels abondent, les mucilages ne paroiſſent pas : mais il faut que ce ſel puiſſe parvenir dans le ſang, & circuler avec lui ſans pouvoir étre altéré ; car l'humeur goutteuſe réſide aſſez ſouvent dans des petits vaiſſeaux, qui ſont éloignés du cœur, & ce n'eſt qu'à la longue que les remédes peuvent y parvenir & les traverſer, d'autant plus que ces vaiſſeaux ſont obſtrués pour la plûpart par le deſſechement de l'humeur goutteuſe.

On ne peut trouver tous ces avantages que dans un médica-

ment composé d'un sel alkali fixe bien pur, préparé avec la chaux vive, ce qui le rend très-actif, & de l'huile d'olive très-bonne ; on fait bouillir l'huile, & on y jette pendant qu'elle bout autant de sel qu'il est nécessaire pour qu'il s'en forme une masse très-blanche connue sous le nom de savon médicinale. Ce savon est très-facile à préparer ; car si l'huile se trouve en trop grande abondance, le surplus ne se coagule pas & surnage ; si au contraire c'est le sel qui surabonde, le surplus tombe au fond du vase, & reste séparé de la masse.

Quiconque désirera être parfaitement instruit de toutes les propriétés & de l'efficacité de ce remède, peut consulter Boerhaave dans son Traité de Chimie. Je me contenterai d'exposer ici les vertus qui le rendent capable de détruire la Goutte, quoiqu'elle se soit déja manifestée par des accès composés.

1°. C'est, au rapport de cet Auteur, un dissolvant universel, le plus puissant & le plus actif qu'il y ait dans la nature. 2°. Il pénétre facilement dans les vaisseaux sanguins, il y subit

les loix de la circulation. 3°. Mêlé avec la masse des humeurs, il les rend plus analogues les unes aux autres, tant qu'elles coulent confusément dans les vaisseaux. 4°. Après avoir parcouru tous les détours du labyrinthe du corps humain, il se dissipe par les évacuations, sans avoir été altéré, & presque en aussi grande quantité qu'il y est entré : il ne perd de sa propre substance que ce qui peut en être nécessaire pour dissoudre les matiéres grossiéres mêlées avec les humeurs, qu'il rencontre en son chemin. 5°. Il augmente le ressort des vaisseaux par l'irritation légére qu'il leur cause, & les rend par ce moyen plus propres à diviser & à attenuer les humeurs mucilagineuses épaissies qui croupissent dans leurs canaux.

En faut-il davantage pour détruire l'humeur goutteuse ? Non, sans doute, l'expérience le prouve suffisamment.

Ce reméde doit être préféré à tout autre, d'autant plus qu'il peut être le seul qui convienne dans toutes les espéces de Goutte, soit qu'elle soit sensible au froid, soit qu'elle soit

ſenſible à la chaleur. On peut l'employer immédiatement après l'accès paſſé. Il ſatisfait à toutes les indications qui ſe préſentent ordinairement à remplir dans cette maladie, en obſervant cependant de l'adminiſtrer à petite doſe dans certains cas, où il pourroit cauſer du ravage par ſon activité. Mais ils ſont rares, & ce n'eſt que chez les perſonnes naturellement maigres, qui ſont d'un tempérament chaud, ſujettes en même temps à une Goutte des plus ſenſibles à la chaleur. Pour lors il faut auparavant détremper les humeurs, & procurer de la molleſſe aux fibres par un grand uſage des délayans.

Le ſavon médicinal dont il eſt queſtion, a l'avantage de faciliter toutes les ſécrétions & les excrétions ſans les forcer; ce n'eſt qu'en donnant aux différentes humeurs leur fluidité naturelle, qu'il produit tous ces phénoménes.

Cependant comme l'huile entre dans ſa compoſition, que l'huile eſt graſſe par elle-même, qu'elle ralentit en conſéquence l'action des ſucs digeſtifs, qu'il faut toujours entretenir dans toutes leurs forces; on ne

doit pas administrer ce remède aussi simple que je l'ai décrit : il est très à propos de lui en joindre d'autres qui réveillent en même temps l'action de l'estomac, tels que la Gentiane, la Rhubarbe, quelquefois le Diagrede & le Jalap, ou quelques-unes des poudres dont j'ai déja fait mention.

Prenez de cette masse savoneuse ʒss.
Rhubarbe,
Gentiane, de chaque gr. x.

Pilez le tout dans un mortier de marbre, & mêlez-le exactement, en y ajoutant un peu de syrop purgatif quelconque, on en fait un bol qu'on prend le matin à jeun pendant une quinzaine de jours, & on boit par-dessus de la ptisane faite avec le petit Chêne ou l'Ivette, suivant l'indication.

On en prend ensuite matin & soir pendant un mois entier, & on recommence le mois fini à n'en reprendre qu'une fois par jour pendant quinze jours; ensuite matin & soir pendant un autre mois, & l'on continue tant qu'il est nécessaire. On se purge de temps en temps avec les minoratifs qui suffisent pour entraî-

ner le peu de *saburre* que ce remède peut quelquefois occasionner dans l'estomac, à cause de l'huile qui entre dans sa composition, & de laquelle il n'est pas possible de se passer.

Si par des raisons particuliéres on est forcé de purger autrement, comme lorsque le malade est pituiteux, on incorpore dans le bol, au lieu de Rhubarbe & de Gentiane, Diagrede gr. IV. ou V. Jalap. VI. ou VII. On peut aussi se servir de différentes purgations que j'ai indiquées, suivant les circonstances & toutes les fois qu'il sera nécessaire.

La purgation en bol peut être mêlée avec le savon ; mais on ne le mêle pas dans les médecines données en lavage : il suffit de reprendre l'usage de ce remède dès le lendemain qu'on a été purgé, pour le quitter de même, le jour auquel il sera nécessaire de prendre une médecine semblable.

Ce remède qui est très-actif, doit être employé avec beaucoup de précaution chez les personnes qui sont affectées de quelque maladie de la peau ; il faut agir aussi avec beau-

coup de ménagement chez les personnes dont les humeurs peuvent être viciées par une acrimonie particuliére, comme dans les scorbutiques ; ce reméde enfin ne convient qu'aux personnes qui sont uniquement tourmentées de la Goutte, & qui ne connoissent pas d'autres maladies.

Comme la cause premiére de la Goutte est long temps à se former, qu'elle fait des progrès insensibles dans les commencemens, parce que la nature qui jouit alors de tous ses droits s'oppose toujours à sa formation ; il s'ensuit naturellement que dès-lors que cette cause a pris le dessus, que la nature a été contrainte de lui céder, il n'est pas facile de la détruire ; que si on veut en venir à bout, on ne peut le faire, qu'en employant ce reméde savoneux pendant long-temps.

Car, quoique le savon pris intérieurement puisse à chaque moment détruire une partie de l'humeur goutteuse, il n'est jamais administré que lorsque la nature n'est pas assez forte pour l'aider, ni pour s'opposer à l'accroissement de cette humeur. Ainsi

pour lors il faut que ce reméde procure deux effets considérables ; sçavoir, 1°. il faut qu'il détruise par lui-même l'humeur goutteuse ; 2°. qu'il donne assez de force à la nature, pour qu'elle puisse s'opposer à la régénération de l'humeur ; ce qu'on ne peut espérer qu'après avoir fait usage de ce reméde pendant un tems considérable.

CHAPITRE VII.

De la Goutte irréguliére en général.

LA Goutte est irréguliére toutes les fois qu'elle attaque d'autres parties que les articulations des extrémités, soit qu'elle attaque les extrémités & le tronc en même-temps, ou qu'elle soit bornée au tronc uniquement, ou enfin qu'elle se soit fixée sur quelque viscére.

La cause premiere de cette irrégularité, est l'insuffisance des efforts que fait la nature pour surmonter les obstacles qu'elle peut rencontrer dans les articulations des extrémités,

dans le temps même que l'humeur goutteuſe eſt parvenue à ce dégré de ſurabondance qui force toujours la nature à s'en ſoulaget.

Cette inſuffiſance des efforts de la nature peut être naturelle ou accidentelle. L'inſuffiſance naturelle eſt celle qui dépend de la conſtitution & de l'état du corps humain : l'accidentelle ne peut être que le produit d'une cauſe étrangére, & qui n'exiſte pas naturellement dans l'homme.

Parmi les cauſes de l'inſuffiſance accidentelle, on doit compter en premier lieu, l'uſage déplacé qu'ont fait les Goutteux, de médicamens topiques répercuſſifs, ſoit que cette qualité leur provienne de la combinaiſon de leurs principes, ſoit qu'elle dépende du dégré de chaleur ou de froid que ces médicamens pouvoient avoir, lorſqu'on les a appliqués ſur des parties déja affligées de la Goutte.

Ils produiſent toujours une Goutte irréguliére, ſurtout ſi on les a employés dans les premiers momens où ſe fait la précipitation des molécules de l'humeur goutteuſe, ou

bien lorsque le dépôt n'est pas encore bien formé dans la partie que la nature lui a destinée.

On doit compter en second lieu au nombre de ces causes, un froid trop considérable & trop permanent, ainsi qu'une chaleur extraordinaire, trop long-temps continuée, que la partie destinée à recevoir l'humeur goutteuse aura éprouvée, à peu près dans les mêmes circonstances que je viens d'exposer.

Je crois devoir être dispensé d'en donner ici les raisons, d'autant plus que je me suis déja fort étendu à cette occasion, lorsque j'ai parlé des médicamens topiques en particulier.

Je passe donc aux causes de l'insuffisance de la nature, elles sont au nombre de trois. 1°. L'insuffisance peut être le produit d'une résistance égale que rencontre l'humeur goutteuse dans toutes les articulations; ce qui ne peut arriver que chez les jeunes gens, qui n'ont éprouvé aucun accès de Goutte. 2°. Elle est, chez les personnes âgées qui ont essuyé un grand nombre d'accès, l'effet des obstructions qui se sont formées dans les articulations, à l'oc-

caſion des longs ſéjours que l'humeur goutteuſe y a faits, & dans leſquelles ſouvent elle réſide continuellement, n'ayant pas pû être diſſipée à cauſe de ſon épaiſſiſſement qui eſt pouſſé quelquefois juſqu'à la rendre ſolide. 3°. L'inſuffiſance de la nature aura encore lieu, lorſqu'il ſe rencontrera chez certaines perſonnes des parties internes trop affoiblies par quelque cauſe que ce ſoit, ce qui détermine la nature à y dépoſer l'humeur goutteuſe, ſurtout quand cette humeur ne peut pas être dépoſée ailleurs, quoiqu'elle ne rencontre que des obſtacles naturels qu'elle a coutume de ſurmonter facilement. Les perſonnes âgées & celles qui ſont d'un tempérament très-délicat ſont ſujettes à la Goutte irréguliére par cette raiſon.

Mais telles que ſoient les cauſes de l'inſuffiſance, telle eſpéce de Goutte irréguliére que ce ſoit, la partie affligée extraordinairement doit toujours avoir beaucoup d'analogie avec les articulations, ſoit par l'uſage & les fonctions auxquelles elle eſt deſtinée, ſoit par la qualité des humeurs dont elle eſt arroſée.

Les ſymptomes les plus ſtables dans toutes les eſpéces de Goutte irréguliére, ſont la douleur dans la partie affligée, le dépôt, les inſomnies. L'état du poulx varie ſuivant les eſpéces d'irrégularité, & tous les autres ſymptomes ſont différens, à raiſon des parties que l'humeur goutteuſe attaque. On peut cependant dire que pour lors la Goutte eſt un vrai prothée qui ſe couvre des apparences de toutes les maladies, puiſque très-ſouvent il occaſionne dans la partie affligée, toutes les maladies auxquelles elle peut être ſujette par d'autres cauſes.

Le Diagnoſtic de la Goutte irréguliére n'eſt pas difficile; le malade ſe plaint d'une douleur qu'il reſſent dans une partie, la fiévre en général ne répond pas à la violence des douleurs qu'il reſſent; mais pour n'y être pas trompé, il faut toujours préſumer que c'eſt l'humeur goutteuſe qui produit tous les ravages qu'on apperçoit, parce que dans toutes les maladies que peuvent eſſuyer les Goutteux, l'humeur goutteuſe y joue toujours un grand rôle.

Quant au *Prognoſtic*, il doit tou-

jours être plus fâcheux que celui de la Goutte réguliére. Il varie cependant à raiſon de la nobleſſe de la partie affligée ; plus cette partie eſt néceſſaire à la vie, plus l'humeur goutteuſe qui l'attaque eſt à craindre. Elle eſt encore plus à craindre, lorſqu'elle s'y dépoſe tout à coup & en grande abondance, que lorſque le dépôt ſe forme peu à peu ; parce qu'alors elle ne donne pas le temps qu'on détermine ſur quelqu'autre partie une portion de l'humeur, & que les remédes les plus puiſſans qu'on puiſſe employer, ſouvent dans ce cas deviennent inutiles.

Le premier but du Médecin, lorſqu'il a une Goutte irréguliére à traiter, c'eſt de faire tous ſes efforts pour la rendre réguliére ; on employe ordinairement pour cet effet différens topiques, dont les plus ſûrs ſont ceux qui excitent des rougeurs à la peau & des véſicules. Mais ſouvent il n'eſt pas toujours poſſible de les employer, & quelquefois quand on trouve l'occaſion de les employer il n'eſt pas permis d'en profiter. En outre la curation doit varier à raiſon du ſiége de l'humeur goutteuſe, de

l'eſpéce de la maladie ſous la forme de laquelle elle donne des ſignes de ſa préſence, du tempérament & de l'état des forces du malade.

Ce ſont-là toutes les indications générales qu'il faut remplir dans toutes les eſpéces de Goutte irréguliére. Si l'on vouloit entrer dans le détail des indications particuliéres, il faudroit parler de toutes les maladies connues. C'eſt pourquoi je réduis toutes les eſpéces d'irrégularité à cinq; ſçavoir, 1°. à la Goutte indéterminée, 2°. à la Goutte vague, 3°. à la Goutte remontée par accident, 4°. à la Goutte remontée par elle-même, 5°. à la Goutte irréguliére proprement dite. Cela ſuffit, d'autant plus que telle que ſoit l'eſpéce de Goutte irréguliére, elle appartient néceſſairement à l'une de ces claſſes.

CHAPITRE VIII.

De la Goutte indéterminée.

L'Espéce de Goutte irréguliére qui approche le plus de la réguliére, est celle qui attaque presque toutes les articulations du corps humain, à laquelle on a donné le nom de Goutte indéterminée, parce que l'humeur goutteuse se présente également à toutes les parties, sans paroître en affecter une plus particuliérement que l'autre.

Cette espéce peut reconnoître les deux premiéres causes de l'insuffisance naturelle, l'une qui est occasionnée par le trop grand ressort des vaisseaux qui accompagnent les articulations des extrémités. Elle ne peut avoir lieu que chez les jeunes gens qui n'ont pas encore ressenti les atteintes de la Goutte. L'autre très-commune chez les vieillards, occasionnée par le défaut de capacité dans les vaisseaux des articulations ;

parce qu'ils ont trop souffert de la Goutte, & qu'ils sont pour ainsi dire obstrués, peu propres par conséquent pour recevoir un dépôt d'humeur goutteuse, qui, se devant faire absolument, est partagé à toutes les articulations & quelquefois à toutes les parties organiques du corps humain. La Goutte n'ayant pas pû se manifester par un accès régulier, tous les signes avant-coureurs de la Goutte réguliére, ne laissent pas d'avoir précédé l'accès irrégulier. Et pourquoi n'en seroit il pas précédé ? puisqu'il n'est irrégulier, que parce qu'il s'est trouvé dans les exrrémités des obstacles que la nature n'a pu surmonter. Aussi est-il précédé de dégoûts, de crampes, de lassitudes spontanées & de presque tous les autres symptomes avant-coureurs de la Goutte.

Les symptomes qui accompagnent cet accès sont en grand nombre ; mais ceux qui lui sont singuliérement affectés, sont des douleurs vives qui se font sentir presqu'en même temps dans toutes les articulations affligées, qui augmentent quand on force ces articulations à exercer leur mouvement naturel. Le poulx est le même

que dans la Goutte réguliére, il varie ſuivant la vivacité des douleurs. Ce qu'on doit remarquer, c'eſt que le malade ne peut reſter coucher que ſur le dos, il lui eſt impoſſible de prendre une autre ſituation. Il reſte dans une eſpéce d'immobilité générale & craint qu'on ne le remue; parce qu'il ſent ſes douleurs augmenter par le moindre mouvement, tandis que dans le temps qu'il eſt dans l'inaction elles paroiſſent être aſſoupies.

Après un ſemblable expoſé, le *diagnoſtic* ne doit pas être difficile, on voit pluſieurs parties également affectées, & preſqu'en même temps; on pourroit tout au plus confondre cette maladie avec le rhumatiſme; mais dans celui-ci les douleurs ne ſont pas ſi vives, lorſqu'elles occupent tant d'eſpace.

Le *diagnoſtic* des cauſes eſt auſſi très aiſé; il s'agit de s'informer du malade s'il n'a point encore eu d'atteinte de Goutte, ou s'il en a eſſuyé beaucoup. Ce n'eſt que dans ces deux cas que cette irrégularité a lieu. Dans le premier la cauſe de l'inſuffiſance des efforts de la nature ſera le trop grand reſſort dans les vaiſ-

ſeaux des articulations. Dans le ſecond ce ſera l'obſtruction de ces mêmes vaiſſeaux qui aura occaſionné l'inſuffiſance.

Comme cette Goutte irréguliére eſt celle qui approche le plus de la réguliére, le *prognoſtic* doit être à très-peu de choſe près le même. Il ne peut devenir plus fâcheux que par la mauvaiſe conduite du malade, ou par l'uſage déplacé de quelque médicament topique, qu'on ordonne volontiers pour procurer aux malades le ſoulagement qu'ils demandent, & qui le plus ſouvent les mettent dans un péril éminent de perdre la vie.

Cependant, ſi la Goutte ſe manifeſte de cette façon pour la premiére fois qu'elle ſe fait ſentir, on doit reſter tranquille, la nature en vient facilement à bout ſans les ſecours de l'art. Il pourroit être dangereux au contraire de l'abandonner à elle-même, ſi cet accès eſt cauſé par les obſtructions des articulations ; parce que la nature pourroit trouver quelques parties nobles très affoiblies & ne manqueroit pas de ſe décharger

ſur elles de la ſurabondance de l'humeur goutteuſe qui la gêne, ſurtout ne pouvant pas la dépoſer ailleurs.

La *curation* de cette maladie ne roule que ſur les moyens de favoriſer les efforts que la nature fait pour ſe ſoulager, & de les rendre ſuffiſans pour qu'elle puiſſe précipiter l'humeur goutteuſe dans les parties les plus éloignées du cœur & les moins néceſſaires à la vie. Pour remplir cette indication, il ſuffit d'augmenter le reſſort des ſolides & de rendre en même temps le mouvement des fluides plus accéléré, ce qu'on obtient aiſément par les mêmes remédes; la boiſſon abondante, la même que celle qui convient dans les accès réguliers, contribuera beaucoup en délayant l'humeur, à la rendre plus facile à répondre à l'action des ſolides. Souvent cela ne ſuffit pas. Il faut encore des remédes plus actifs. Mais il faut toujours préférer les cordiaux aux autres, ſurtout ceux qui peuvent détremper en corrigeant l'humeur, comme les vins de Canarie, ceux de Bourgogne & de Champagne faits & non mouſſeux.

On s'imagineroit à peine les bons

effets qu'ils produisent dans cette maladie ; ils augmentent le ressort des solides , accélerent le mouvement des fluides : & comme leur premiere action se passe dans les actions nobles , ils les garantissent des dépôts qui s'y pourroient fixer , & sont cause par ce moyen , que l'humeur est déposée dans une articulation qui est le but auquel on vouloit atteindre.

Lorsque je dis que les bons vins sont les remédes les plus sûrs qu'on puisse employer, je n'entends pas qu'on fasse excès. On en permet un verre de trois heures en trois heures jusqu'à ce que l'accès de Goutte soit devenu régulier , ou qu'il soit presqu'entiérement fini.

Je n'indiquerai pas de médicamens Topiques , ceux que j'ai le plus approuvés ne conviennent point, il sont tous dangereux dans cette espéce de Goutte. On pourroit croire qu'en les appliquant sur les parties les plus éloignées du cœur , comme les pieds , d'ans l'intention de les affoiblir & de préparer par ce moyen un gite à l'humeur goutteuse, on ne risqueroit rien; mais on s'abuse. Car pour qu'ils ne

produiſiſſent point de mal, il faudroit les appliquer ſur la partie que la nature peut avoir deſtinée pour ſe ſoulager; or on ne peut jamais être ſûr de l'extrémité qu'elle peut avoir choiſie: il vaut donc mieux s'en paſſer, puiſque le plus ſouvent ils ſont inutiles, s'ils ne ſont pas nuiſibles. On doit bannir entiérement la ſaignée, elle ne convient nullement; elle augmenteroit l'inſuffiſance de efforts de la nature, chez les jeunes gens, comme chez les vieillards; c'eſt-à-dire, qu'elle contribueroit à rendre l'accès plus dangereux.

Si la Goutte indéterminée eſt devenue réguliére, il faut la traiter comme ſi elle l'avoit toujours été, en inſiſtant dans les commencemens ſur les cordiaux, afin de fortifier les viſcéres, & de les rétablir promptement s'ils ont été attaqués, ou pour les garantir d'une nouvelle attaque; car plus on attendroit à le faire, plus la réuſſite ſeroit difficile à obtenir, & plus elle deviendroit douteuſe.

CHAPITRE IX.

De la Goutte Vague.

DAns les derniers siécles on a donné le nom de Goutte vague à l'espéce de Goutte irréguliére, qui dans un accès composé, attaque subitement différentes parties les unes après les autres, & surtout celles qu'elle n'a pas coutume d'attaquer.

On a aussi donné le même nom à la Goutte qui se fait sentir dans les articulations du tronc, des côtes, de la clavicule & de la machoire, quoique l'accès n'ait pas commencé à se faire appercevoir dans les articulations des extrémités.

On n'est jamais sujet à cette espéce de Goutte irréguliére, qu'après avoir ressenti plusieurs fois des accès réguliers, qui le plus souvent ont été composés. Cette Goutte provient, comme la précédente, de ce que les efforts que fait la nature pour fixer l'humeur goutteuse dans les extrémités sont insuffisans. Mais cette

cette insuffisance reconnoit pour cause unique l'obstruction des parties, où le dépôt devoit se faire naturellement.

Les symptomes sont à peu près les mêmes que dans la Goutte réguliére, aussi bien que les signes avant-coureurs de l'accès & ceux qui l'accompagnent ordinairement. Cela ne doit pas être autrement, puisque l'accès auroit été des plus réguliers, s'il ne s'étoit point rencontré dans les extrémités, des causes accidentelles capables de s'opposer au dépôt de l'humeur goutteuse.

S'il y a quelque différence dans les symptomes, elle ne provient que de la partie affligée; par exemple, si les articulations des côtes sont le siége de la maladie, on ressent dans l'endroit affecté des douleurs vives qui redoublent dans une forte inspiration, & quelquefois empêchent totalement le mouvement des côtes; on croit avoir une douleur de côte semblable à celle qui accompagne la pleurésie; le Médecin soupçonneroit cette maladie, si la force de la fiévre répondoit à la vivacité de la douleur.

Quand le dépôt réside dans les articulations du tronc, le malade reste dans un état d'immobilité pour tout le tronc, le moindre mouvement renouvelle les douleurs. Si c'est à la clavicule que le dépôt s'est fixé, la respiration ne se fait point par l'élévation des vraies côtes, on apperçoit à peine remuer les fausses côtes; on croit que le malade ne respire que par l'abaissement du diaphragme. Si c'est le sternum qui est attaqué, il devient le siége de la douleur, & on sent sur la poitrine une pesanteur extraordinaire. Enfin quand la machoire est prise, c'est toujours l'inférieure, elle ne peut plus se mouvoir sans causer de vives douleurs, la mastication ne peut plus se faire, on ouvre à peine suffisamment la bouche, pour pouvoir avaler les liquides tels que les ptisanes & les bouillons.

On connoit facilement cette maladie, les symptomes qui l'accompagnent la manifestent assez. On ressent les mêmes douleurs que dans la Goutte réguliére, mais c'est dans des parties différentes. On doit ajouter cependant le défaut d'exercice

dans la partie affligée pour les fonctions auxquelles elle est destinée.

La Goutte vague est moins dangereuse pour le moment, que la Goutte indéterminée. Elle peut devenir plus fâcheuse par la suite, parce que ces articulations qui ne sont point faites pour recevoir un dépôt considérable, seront bientôt remplies & obstruées; & en conséquence l'humeur sera peut-être fixée dans quelques viscéres à la premiére attaque qui surviendra.

Quand on a une Goutte de cette espéce à traiter, il y a deux indications à remplir. La premiére est d'empêcher que l'humeur goutteuse ne vienne se déposer dans des parties qui ne sont pas faites pour la recevoir; la seconde est de faciliter à cette humeur les moyens de pouvoir être déposée dans les extrémités. Mais il faut satisfaire à toutes les deux en même temps, les momens dans ce cas sont extrémement précieux.

On commence par donner des cordiaux, afin que la nature surmonte plus promptement les obstacles qu'elle rencontre dans les extré-

mités, & par appliquer sur la partie affligée des linges très chauds. La chaleur, comme je l'ai dit, est répercussive lorsqu'elle n'affecte qu'une partie ; c'est le topique le plus commode qu'on puisse employer, parce qu'il est facile de le renouveller autant de fois qu'on le juge à propos. On peut aussi faire tremper les pieds dans l'eau chaude à un dégré qui ne soit pas beaucoup au-dessus de celui de la chaleur du corps humain.

Les cordiaux doivent être les mêmes que ceux dont on fait usage dans la Goutte indéterminée. Ces remédes suffisent ordinairement pour attirer une partie de l'humeur goutteuse dans l'extrémité qu'on a baignée. Mais ils ne suffisent pas toujours pour adoucir les douleurs que la présence de l'humeur fait souffrir dans cette partie qui n'est pas le siége naturel de la Goutte. La respiration souvent se trouve trop gênée. Alors on a recours aux calmans, surtout à la Thériaque vieille ou nouvelle, suivant les circonstances, la nouvelle doit être préférée, si le reste de l'humeur goutteuse qu'on a attirée

dans les extrémités a formé un dépôt considérable ; parce que pour lors, il n'y a pas à craindre d'interrompre la nature dans son opération. Au contraire il faut s'en tenir à la vieille Thériaque, si l'on juge que le nouveau dépôt, ne soit pas bien avancé & qu'il reste encore de l'humeur goutteuse mêlée en trop grande abondance dans la masse des humeurs dont la nature cherche à se soulager.

On permet l'usage des ptisanes chargées plus abondamment de sels ; il est rare que celles dans la composition desquelles entre l'Ivette, ne conviennent pas.

CHAPITRE X.

De la Goutte remontée par accident.

C'Est ici un vrai prothée; la Goutte remontée par accident se masque sous toutes sortes de maladies, parce qu'elle rend toutes les parties qu'elle affecte plus susceptibles des maladies auxquelles elles

peuvent être naturellement sujettes sans en excepter aucunes.

La boete de Pandore n'a jamais causé tant de maux à son ouverture que cette espéce de Goutte, qui n'épargne aucuns viscéres, pas même les plus essentiels & les plus nécessaires à la vie. Les poulmons, l'estomac, les intestins, les reins ne sont point à l'abri des tourmens qu'elle est capable de causer ; ils sont au contraire très-souvent endommagés par l'humeur goutteuse qui s'y dépose, s'y fixe & qui les altére de mille maniéres différentes ; souvent & même à chaque moment, c'est une nouvelle maladie qu'on découvre continuellement dans la partie affligée ; souvent c'est une maladie unique, bien distincte, bien caractérisée, qui conduit presque toujours au tombeau.

Le cerveau quelquefois, ainsi que le foie, éprouve les maux les plus cruels ; mais dans ce cas, il faut que quelqu'autre cause concoure avec l'humeur goutteuse ; parce que, comme je l'ai dit, cette humeur ne se dépose naturellement que dans les parties qui ont de l'analogie avec les extrémités, quant à l'usage

de leurs fonctions, ou bien lorsque les humeurs qui les arrosent ont la même qualité que la synovie, je veux dire, une qualité mucilagineuse.

Toutes les parties que je viens d'énoncer à la réserve du cerveau & du foie, ne sont pas analogues aux articulations des extrémités, quant à l'usage de leurs fonctions; mais elles ne peuvent pas l'être davantage qu'elles le sont, quant à la qualité des humeurs qui les arrosent, qui leur sont nécessaires pour les *lubrifier* & les défendre de l'irritation que pourroient leur causer les corps étrangers qu'ils sont obligés de recevoir.

Galien, à ce que je crois, est le premier qui ait avancé, que la membrane interne de tous les viscéres les plus sujets & les plus propres à recevoir un dépôt d'humeur goutteuse, étoit arrosée par une humeur muqueuse, ténace, visqueuse; parce que cette qualité est nécessaire pour les garantir de l'impression trop forte que pourroient faire tous les corps étrangers qui sont obligés de les parcourir.

Je ne m'arreterai point à démontrer la vérité de cette proposition,

puisque tous les Auteurs même les plus modernes l'avancent & la prouvent d'une maniére invincible. On a cependant observé que cette humeur étoit plus ou moins visqueuse, à raison de la sensibilité & de la fonction à laquelle la partie étoit destinée. C'est pourquoi dans le poulmon ; qu'elle ne doit garantir que de l'impression de l'air que nous sommes contraints de respirer, elle est plus tenue que partout ailleurs ; plus grossiére dans l'estomac & les intestins qui sont obligés de recevoir des corps étrangers, qui quoique nécessaires pour réparer les pertes que nous faisons journellement, sont toujours plus grossiers, plus épais & plus durs que l'air. Dans les reins enfin qui sont destinés à séparer l'urine, dans les urétéres qui sont les aqueducs de cette humeur excrémentitielle, dans la vessie, qui en est le réservoir, l'humeur muqueuse est des plus épaisses & des plus ténaces ; il est nécessaire que cette qualité lui soit attribuée pour que ces parties puissent se défendre des irritations qui seroient d'autant plus douloureuses, que l'acrimonie considérable dont

les urines ſont quelquefois pourvues, ſe fait ſentir vivement, & irrite les parties internes de ces canaux, malgré la défenſe dont ils ſont munis naturellement.

Auſſi en conſéquence, ce ſont les reins qui ſe reſſentent le plus ſouvent des incommodités de la Goutte, qui cauſe dans ces viſcéres des douleurs néphrétiques, ſouvent plus inſupportables que celles qui accompagnent la Goutte réguliére.

Eraſme n'avoit point tort, lorſqu'il écrivoit à ſon ami qui étoit goutteux, & lui diſoit qu'ils avoient épouſé les deux ſœurs, parce que lui-même étoit néphrétique dans ce temps là. Mais il y a plus, la Goutte & la néphrétique peuvent ſe marier en même temps avec le même individu.

Voici en abrégé les maux que procure cette Goutte irréguliére, dans les différentes parties internes qu'elle peut attaquer. Si le dépôt d'humeur goutteuſe s'eſt fait à la tête, on devient ſujet à l'eſquinancie, à la migraine, aux maux de tête, aux étourdiſſemens, aux éblouiſſemens à la phrenéſie, à l'apoplexie.

Eſt-ce ſur le poulmon que l'humeur s'eſt fixée ? Auſſitôt on eſt ſujet à une toux ſéche, on devient aſthmatique, pleurétique, ou pthiſique. Cette humeur cauſe dans l'eſtomac, des nauſées, des vomiſſemens, des hoquets dans les inteſtins, elle occaſionne des vents, des borborigmes, la dyarrhée, la dyſſenterie, enfin l'inflammation de toutes ces parties. Dans le foie elle produit la colique hépatique, le défaut de ſécrétion de la bile, des petites pierres, des grains de ſable, ainſi que dans les reins.

D'où naiſſent tant de maux ? Je ne crains point d'avancer, qu'ils ſont la ſuite inévitable de l'aveuglement des perſonnes ſujettes à la Goutte, qui ſe ſont endormies à l'ombre d'un préjugé que l'ignorance a enfanté, élevé par leur indocilité, dont elles ſont la victime, parce qu'il favoriſe leurs caprices & leur intempérance.

Ce préjugé conſiſte à leur inſinuer que les douleurs de la Goutte redoublent par l'adminiſtration des remédes ; on s'opiniâtre en conſéquence à n'en point faire uſage dans

les commencemens que cette maladie se fait sentir. Mais vient un temps que le Goutteux est la dupe de ce préjugé, les douleurs deviennent si vives, si insupportables, qu'elles forcent le malade à demander qu'on lui procure du soulagement. On appelle les Médecins, qui, trouvant un Goutteux dans cet état, lui prescrivirent des remédes doux & innocens, dont l'usage n'est jamais suivi d'aucun danger ; parce qu'ils sont instruits, qu'il est toujours dangereux d'interrompre la nature dans son opération, & qu'il y a très souvent moins à craindre pour un Goutteux qui ressent de vives douleurs, que lorsqu'il se plaint de douleurs légéres & sourdes.

Le malade peu content de cette conduite, qui est toute à son avantage, veut absolument se procurer du soulagement, emploie des remédes topiques presque toujours dangereux dans ce cas, il se trouve soulagé de la plus grande vivacité des douleurs, qui provenoit de ce que la précipitation de l'humeur se faisoit abondamment dans cette partie, il se félicite lui même pour le moment.

Cette joie n'eſt pas ordinairement de longue durée, l'humeur goutteuſe qui réſide encore dans les vaiſſeaux, ne pouvant plus parvenir aux extrémités, eſt forcée de ſe dépoſer preſque dans le moment ſur une partie noble; le malade éprouve des maux plus dangereux que ceux dont il a voulu être ſoulagé; il ſent alors le tort qu'il a eu de ne pas s'en rapporter aux perſonnes de l'art, il ſe ſoumet à leur jugement, promet d'être docile, mais c'eſt un peu tard. Il eſt toujours difficile d'arrêter les progrès d'une Goutte auſſi rebelle aux remédes, que les malades l'ont été auparavant aux Médecins.

Voilà le fruit le plus ordinaire de ces remédes tant vantés, ſi recherchés, ſi déſirés par les malades, ſi blâmés à juſte titre par les Médecins. On n'avoit rien à craindre avant que de les employer; le fruit qu'on retire de l'uſage qu'on en a fait, eſt de mettre ſa vie dans un danger éminent, heureux quand on ne la perd pas entiérement!

La Goutte remontée par accident, eſt occaſionnée par l'inſuffiſance des efforts que fait la nature pour

se soulager de l'humeur goutteuse, en la déposant dans les articulations des extrémités.

L'insuffisance dans ce cas ne doit être imputée qu'à des causes accidentelles & externes en même temps, c'est-à-dire à l'usage déplacé des médicamens topiques & répercussifs appliqués sur la partie affligée, dans les commencemens que l'accès se fait sentir, ou à un trop grand froid, ou une chaleur extraordinaire auxquels cette même partie aura été exposée, soit par accident, soit parce que le malade se sentoit soulagé en exposant la partie souffrante au froid ou à la chaleur.

Les symptomes avant-coureurs de cette espéce de Goutte irréguliére sont toujours les mêmes que ceux qui précédent la Goutte réguliére. Cela doit être, puisque l'accès auroit été naturellement régulier, si on ne s'y étoit pas opposé.

Les symptomes qui accompagnent cet accès varient au suprême dégré, & sont en nombre infini; il faudroit décrire tous ceux qui accompagnent les différentes maladies que l'humeur goutteuse est capable d'occasionner,

lorsqu'elle est déposée dans quelques viscéres. Il n'y a qu'un symptome commun & général qui suit par tout l'humeur goutteuse en quelqu'endroit qu'elle soit déposée ; c'est la douleur plus ou moins vive que le malade ressent dans la partie affligée: cette douleur est toujours proportionnée à la quantité d'humeur qui y est déposée, ou à la promptitude avec laquelle le dépôt s'est formé.

Il doit y avoir deux *Diagnostics*. On me dispensera de donner celui de la maladie que la Goutte rémontée à pu occasionner. Celui de la cause est très facile, parce que toutes les fois qu'un Goutteux est malade, il est toujours à présumer que l'humeur goutteuse est la cause de sa maladie, surtout quand il ne se manifeste pas d'autres causes. On peut cependant interroger le malade pour s'informer de lui, s'il n'a pas ressenti des douleurs de Goutte peu de temps auparavant d'être réduit dans cet état, s'il a eu beaucoup de crampes, du dégoût, s'il n'a point fait usage de remédes topiques, s'il a essuié un grand chaud, ou un grand froid dans les articulations

lorsqu'il y sentoit des douleurs passagéres ; enfin si un grand nombre des symptomes avant-coureurs des accès ont paru, il n'y a pas à balancer pour décider que la maladie présente dont le Goutteux est affligé, soit causée par une Goutte remontée par accident.

Le *prognostic* doit être fâcheux pour l'ordinaire, mais il l'est plus ou moins, suivant les circonstances. En général il doit suivre celui de la maladie que la Goutte a occasionnée. Si la Goutte cependant n'a été répercutée que sur la fin de l'accès, on peut espérer de tirer le malade de cet embarras, la maladie méme peut fort bien ne pas être de longue durée ; parce qu'alors le dépôt de l'humeur ne peut être considérable, par conséquent il ne peut pas produire beaucoup de désordre dans la partie affligée, & ce désordre ne peut subsister pendant un certain temps.

Il y a encore lieu d'espérer quand le dépôt s'est formé peu à peu, parce que la nature n'étant point brusquée, se prête insensiblement sans en être extraordinairement endommagée. Aussi dans ces deux cas, les

maladies causées par le transport de l'humeur goutteuse ne sont pas des plus sérieuses, ni des plus longues.

Il n'en est pas de même, lorsque le dépôt s'est formé tout à coup, ou qu'il s'est fait dans le commencement de l'accès, parce que la nature est surprise ou attaquée trop vivement, ce qui fait qu'elle éprouve des maladies sérieuses & aiguës, qui sont souvent mortelles, parce qu'elles ne donnent pas le temps d'y apporter des remédes, & encore plus souvent elles y sont rebelles. Cependant la maladie sera plus ou moins grave, suivant la quantité de l'humeur déposée dans les viscéres.

Un Médecin qui s'est assuré que la maladie pour laquelle il est appellé, est occasionnée par une Goutte remontée par accident, doit faire tous ses efforts & employer tous les secours de l'art, pour la rappeller dans les extrémités le plus promptement qu'il est possible. Mais lorsqu'il à épuisé les ressources les plus puissantes sans en avoir tiré quelques avantages, & qu'il ne lui a pas été possible de réussir, il doit tenter d'autres moyens pour procurer du sou-

lagement ; ce dont il ne peut se flatter, qu'en détruisant l'humeur goutteuse dans la partie même où elle est fixée.

Il remplit la premiére indication ; par les saignées, les emplâtres épispastiques, les bains, les vomitifs doux & légers, les cordiaux pris interieurement, ayant la précaution de préférer ceux qui sont les moins propres à augmenter l'inflammation & qui peuvent en même temps détruire une partie de l'humeur goutteuse.

On commence par faire saigner une fois du pied. La saignée occasionne dans les extrémités où elle est faite un vuide plus considérable que dans les autres, ce qui fait que le cœur venant à se contracter, renvoye dans cette partie une plus grande quantité de sang, attendu qu'il y a moins de résistance. Mais le sang ne peut aborder dans ces parties en grande abondance, sans entraîner avec lui une quantité considérable d'humeur goutteuse qui s'y déposera, n'y trouvant plus les mêmes obstacles qu'auparavant,

Comme cet effet ne suit pas sou-

vent de près l'opération de la saignée, que cependant il ne peut jamais arriver trop promptement, il ne faut pas attendre qu'il paroisse, & la saignée faite, on applique à l'autre pied une emplâtre faite avec la graine de Moutarde, ou plutôt l'emplâtre vesicatoire parsemée de la poudre de Mouches cantharides, que je préfere à tout autre, parce qu'il agit le plus promptement, & qu'on ne tarde pas beaucoup à en voir l'effet. Outre cet avantage, je lui reconnois deux autres qualités qui ne sont pas à négliger dans des momens aussi précieux. La prémiére consiste dans la faculté d'exciter & de causer très-promptement des ampoulles ou des vessies qui se rempliſſent d'humeurs, ce qui est autant de diminué sur la surabondance des humeurs en général, & en conséquence de l'humeur goutteuse. La seconde, c'est la propriété qu'ont les corpuscules des cantharides d'augmenter le ressort dans tous les vaisseaux en général; ressort qu'on doit toujours provoquer, pour que les viscéres opposent plus d'obstacles & de résistance au surplus de l'humeur

goutteuse, qui circule dans les vaisseaux & qui doit encore être déposée. Ce dépôt se fera pour lors dans l'exttémité qui a été affoiblie par l'application de ce topique & par les vessies qu'il y a fait naître.

On fait prendre aussitôt l'application de ce topique, ou deux heures après la saignée, quelque vomitif doux, comme l'eau chaude dans laquelle on a jetté un peu de beurre frais ou de l'huile. Musgrave recommande l'infusion du thé prise en abondance, ainsi que l'eau de chardon bénit, que je crois être meilleure; ces vomitifs n'irritent pas beaucoup, & n'affoiblissent pas trop; ils augmentent la circulation des humeurs par les mouvemens qu'ils occasionnent, & aident par ce moyen la nature, en donnant plus de force aux efforts qu'elle peut faire pour se soulager. Je n'indique point les émétiques violens, parce que souvent les vomissemens qu'ils ont excités deviennent continuels, à cause de l'irritation considérable qu'ils font sur les membranes de l'estomac, qui dans ce temps sont disposées à l'in-

flammation que ce reméde détermine le plus ſouvent.

Auſſitôt après cette évacuation rien n'eſt mieux placé que de faire adminiſtrer quelques verres de vin d'Eſpagne, de Canarie, ou autres que j'ai indiqués. Muſgrave qu'on peut conſulter ſur cette eſpéce de Goutte, s'en eſt toujours bien trouvé dans ſa pratique, & il recommande le vin de Portugal rouge. Je n'ai pas été à portée de me donner une vraie connoiſſance de ce vin.

Quand on eſt parvenu par cette conduite à faciliter à la nature les moyens de ſe ſoulager par un dépôt dans les articulations des extrémités, c'eſt pour lors une Goutte réguliére qu'il faut traiter, en permettant cependant les cordiaux un peu plus facilement, afin de garantir les viſcéres d'un nouveau dépôt, & de leur donner des forces pour diſſiper celui qui les a incommodés.

Il arrive très-ſouvent que toute l'humeur goutteuſe ſurabondante s'eſt dépoſée dans les viſcéres, & qu'elle ne reſte plus dans les vaiſſeaux en aſſez grande abondance pour pou-

voir former un nouveau dépôt ; la Goutte pour lors ne pouvant pas devenir réguliére , il faut travailler à détruire cette humeur dans le viscére où elle s'est entiérement fixée.

Sans interrompre l'usage des cordiaux simples & naturels , qu'il ne faut pas permettre en si grande quantité que dans le temps qu'on tâchoit à rappeller la Goutte dans les extrémités , on fait usage des purgations douces , composées avec la Manne ℥ij , ou Casse mondé très-récemment ℥ij, auxquelles on peut ajouter le syrop de chicorée composé à la dose d'une ℥j. en les réitérant autant de fois qu'il est nécessaire.

On fait usage en même-temps des ptisanes légérement chargées de sels , afin qu'elles n'irritent point les vaisseaux de la partie affligée , qui sont d'autant plus sensibles d'irritation , qu'ils sont plus engorgés & plus distendus. D'ailleurs , on sçait que quand on a une humeur à évacuer , il faut commencer par la rendre assez fluide pour pouvoir traverser les canaux qu'elle est obligée de parcourir ; que pour cet effet , il faut la détremper suffisamment ; ce que

ne pourroient pas faire les boissons chargées de sels, qui déterminent toujours trop promptement une assez grande quantité de liquide à se dissiper par les différentes excrétions, & en conséquence n'enlevent que les humeurs les plus fluides. Or dans ce cas, on ne peut jamais évacuer les humeurs les plus fluides, qu'on ne rende l'humeur goutteuse plus grossiére, par conséquent plus difficile à détruire.

Après avoir suffisamment détrempé les humeurs, il faut recourir au savon médicinal, qui met le sceau à la curation ; on l'employe à la dose de 15 ou 20 grains en commençant, & on l'augmente peu à peu jusqu'à ʒss, lorsqu'il procure de bons effets, mais dans ce cas, il ne faut point le marier avec d'autres remédes. On fait usage en même-temps des ptisanes chargées de sels en plus grande abondance, parce qu'il n'y a plus rien à craindre.

Cette conduite tend à atténuer, à briser & à diviser l'humeur goutteuse, mais souvent ne l'évacue pas assez abondamment, ce qui est cependant nécessaire. C'est pourquoi on

purge encore doucement le malade de temps en temps pendant l'usage de ces remédes. J'ordonne les purgations douces dans cette maladie ; parce que celle qui sont fortes excitent trop d'irritation dans les fibres ; que souvent elles occasionnent de nouvelles maladies très-graves, comme je l'ai vû quelquefois arriver chez les Goutteux, qui avoient mis leur confiance dans les empyriques. Ces derniers pour gagner davantage ne se servent que des purgatifs résineux, toujours dangereux lorsqu'ils sont mal appliqués ; ce qui arrive trop souvent dans un Royaume aussi policé qu'est celui de France.

Après avoir fait tous ses efforts pour rappeller la Goutte dans les extrémités, & n'y ayant pas réussi, il se trouve très-souvent que la maladie qu'elle a causée est des plus pressantes, qu'elle ne permet point qu'on s'arrête à détruire l'humeur goutteuse dans la partie où elle est fixée, sans mettre le malade que l'on traite dans un danger éminent de perdre la vie. Alors il faut abandonner la Goutte, & traiter la maladie présente selon les régles de l'Art, jus-

qu'à ce qu'on soit parvenu à n'en avoir plus rien à craindre.

Cependant il ne faut pas perdre de vûe que la maladie a été causée par une Goutte remontée par accident ; il est bon de se tenir sur la réserve quant à la fréquence des saignées, il n'est pas moins nécessaire d'éviter les purgations violentes. Les saignées répétées, & ces espéces de purgatifs pourroient occasionner trop d'affaissement dans le ressort des fibres, & rendroient par cela seul les efforts que fait la nature plus insuffisans que jamais.

On donne quelques verres de bon vin malgré l'inflammation qui pourroit subsister ; le savon médicinal à la dose de douze à quinze grains n'est point à négliger ; souvent il suffit pour modérer la vivacité des douleurs qui tourmentent les viscéres.

La violence des douleurs que l'on ressent dans les viscéres est souvent occasionnée par le mélange de l'humeur goutteuse avec celle qui est nécessaire pour *lubrifier* ces parties. L'effet de ce mélange est un grand épaississement dans les humeurs, dont le viscére doit être continuellement abreuvé,

abreuvé. Mais cet épaississement empêche nécessairement la sécrétion de l'humeur dans les glandes où elle doit se faire, en conséquence les membranes internes des viscéres ne peuvent plus être arrosées aussi abondamment qu'à l'ordinaire ; il se trouve des fibres trop à découvert, dépouillées de leur *mucosité*, ce qui les rend très-susceptibles d'une irritation vive que leur causent infailliblement les frottemens des corps étrangers, même les plus doux. C'est-là précisément la véritable cause des symptomes les plus funestes qui peuvent accompagner les maladies occasionnées par une Goutte remontée par accident.

Ainsi il y a deux indications à remplir ; la premiere, de rendre les fibres dépourvûes d'humeur *lubrifiante* moins susceptibles d'irritation. La seconde, de faciliter dans les glandes la sécrétion de l'humeur qui est destinée à *lubrifier* ces mêmes fibres.

Il est constant qu'il faut employer le reméde qui peut remplir ces deux indications tout à la fois, sans être suivi d'aucun danger. Il n'y a que le savon médicinal qui posséde cette

faculté ; les parties huileuſes dont il eſt compoſé, remplacent l'humeur qui eſt en défaut, & s'acquittent parfaitement du même emploi. Les ſels mêlés avec l'huile pénétrent plus facilement dans les glandes, ſe mêlent avec les humeurs qui y ſont contenues, les rendent plus fluides & plus propres à la ſécrétion qui s'en doit faire.

Auſſi rien ne réuſſit mieux dans ce cas que le ſavon, dont l'effet eſt d'autant plus ſûr & plus prompt que la conduite qu'on a tenue dans la maladie, a été plus réguliére & plus conforme aux régles de l'Art.

Je pourrois borner le traitement de cette eſpéce de Goutte à ce que j'en ai dit juſqu'ici ; mais il eſt une maladie qui exige un traitement particulier, c'eſt celle dont j'ai déja fait mention dans le Chapitre des médicamens topiques, en un mot, l'eſquinancie. Cette maladie permet les répercuſſifs donnés en gargariſmes, ils ſont même néceſſaires pour la réuſſite.

Quand on a une eſquinancie à traiter, on commence par les bains des extrémités inférieures, enſuite la ſai-

gnée, rarement on est obligé d'employer les *épipastics*, quand on se sert en même-temps du gargarisme répercussif. C'est la conduite que j'ai tenue dans cette maladie, qui a procuré dans les vingt-quatre heures un soulagement auquel on ne s'attendoit point, & qui a fixé l'humeur goutteuse en grande abondance dans les extrémités affoiblies. Le gargarisme est composé de liqueurs spiritueuses, & des médicamens qui ont par eux-mêmes une qualité répercussive.

Prenez, eau distillée de Perveche, ℥v.
Kermes Minéral, gr. iv.
Cryſtal Minéral, ℥ss.
Eau-de-Vie, ℥j.
Syrop de Mûres, ℥j.

Mêlez le tout, & remuez-le à chaque fois qu'il faut en faire usage; on s'en gargarise la bouche très-souvent si l'on ressent quelques douleurs dans les articulations, si l'humeur goutteuse est en mouvement.

Je ne conseille point d'y trop insister, si l'humeur est entiérement fixée dans les parties où l'esquinancie se fait sentir.

CHAPITRE XI.

De la Goutte remontée par elle-même.

LOrsque l'humeur goutteuse est en trop grande abondance pour pouvoir rester suspendue dans le sang, elle donne toujours lieu à une dépuration : la fin de cette dépuration n'est pas toujours un dépôt dans les articulations, quoiqu'il n'y ait pas eu des causes externes capables de l'en empêcher. La précipitation des molécules d'humeur goutteuse se fait sur d'autres parties, comme sur les viscéres, où le dépôt se forme ; pour lors c'est une Goutte remontée par elle-même.

Cette espéce de Goutte n'a lieu, comme les précédentes, qu'à cause de l'insuffisance des efforts que fait la nature pour déposer l'humeur goutteuse dans les articulations des extrémités ; mais la cause de cette insuffisance est bien différente. Elle dépend de ce que les vaisseaux des articulations se trouvent obstrués par

les longs & fréquens séjours que l'humeur goutteuse y a faits dans le temps qu'on étoit sujet à des accès réguliers ; ce qui est fort commun chez les vieillards, ou chez les personnes qui ont essuyé un grand nombre d'accès. Alors les articulations ne pouvant plus recevoir d'humeur goutteuse, la nature est contrainte de la déposer ailleurs.

Ce dépôt n'est pas des plus considérables, puisqu'il n'occasionne pas dans les commencemens qu'il se forme, des ravages aussi grands que ceux qu'il entraîne nécessairement après lui, lorsqu'il se fait tout à coup, quoi qu'il donne lieu à une tumeur un peu légére ; il faut que trois autres causes concourent avec la premiere, pour déterminer un pareil accès.

Je ne balance pas à admettre en premier lieu, le défaut de ressort dans les fibres, qui est ordinaire aux vieillards & aux personnes dont le tempérament est usé. En second lieu, le peu de mouvement dont jouit le sang chez ces mêmes personnes ; ce qui fait que les liqueurs peuvent à peine tenir suspendue &

disperſée une assez petite quantité d'humeur goutteuse, surtout quand elle est grossiére, & que la nature est presque toujours contrainte de s'en soulager à chaque moment. En troisiéme lieu, il faut que le viscére qui reçoit le dépôt se trouve très-affoibli dans le moment que se fait la précipitation de l'humeur goutteuse. On rencontre assez souvent ces trois causes dans la même personne ; c'est pourquoi cette espéce de Goutte n'est pas des plus rares.

Les symptomes sont les mêmes, à la violence près, que ceux de la Goutte remontée par accident. Ce sont les mêmes parties qui sont affectées, & elles sont affligées par la même humeur. Cependant ils varient à raison de la quantité & de la grossiéreté de l'humeur goutteuse, de la rapidité avec laquelle se forment les dépôts ; plus elle est en grande quantité, plus elle est grossiére, ou encore plus le dépôt se forme promptement, alors plus les symptomes sont graves, violens & sérieux.

Comme la maladie qu'occasionne cette espéce de Goutte dans les différens viscéres où l'humeur se dépose,

n'eſt pas des plus aiſée à connoître dans ſon commencement, je vais expoſer les principaux ſymptomes dont elle peut être accompagnée, lorſqu'elle attaque les viſcéres les plus eſſentiels à la vie.

Quand l'humeur goutteuſe ſe dépoſe ſur les poulmons, on reſſent une légére difficulté de reſpirer, quelquefois une reſpiration douloureuſe ; mais la difficulté augmente inſenſiblement par dégré, & ne fait que des progrès lents, telle qualité qu'ait l'humeur goutteuſe. La différence de cette qualité ſe manifeſte d'une autre maniére, la toux eſt fréquente, l'expectoration aſſez abondante, ſi l'humeur goutteuſe eſt aſſez fluide, pour paſſer à travers les vaiſſeaux qui ſéparent l'humeur deſtinée à *lubrifier* les bronches du poulmon ; on ſoupçonne alors que c'eſt un aſthme humide qui commence à ſe faire ſentir. Mais ſi l'humeur goutteuſe eſt trop groſſiére, le poulmon s'obſtrue peu à peu ; la reſpiration devient plus difficile, plus courte, & pour la faciliter le malade eſt obligé de rapprocher en devant les deux épaules ; la toux eſt fréquente, ſé-

che ; on rend dans l'expectoration qui eſt peu abondante des crachats teints de ſang, & enſuite quelqu'autres qui ſont purulens ; le Médecin s'imagineroit avoir un phtiſique pulmonaire à traiter, ſi l'abondance des crachats répondoit à l'état où ſe trouve le malade.

Pour rendre raiſon de tous ces phénomènes, il faut chercher dans les cadavres des perſonnes qui ont péri par cette Goutte remontée, quelles ſont les cauſes de cette maladie.

Fernel rapporte qu'il s'eſt trouvé dans les cadavres de pluſieurs Goutteux, des poulmons obſtrués au point que leur ſubſtance qui eſt des plus mollaſſes, étoit devenue comme une maſſe de plâtre friable, & qu'on écraſe facilement entre les doigts. Cette obſervation eſt aſſez commune. La ſubſtance du poulmon a été ainſi changée par la préſence de l'humeur goutteuſe devenue extrémement groſſiére & deſſéchée par la chaleur naturelle de ce viſcére. On ne doit pas en douter, puiſque dans ce cas la ſubſtance des poulmons eſt parfaitement ſemblable à la matiére qui forme les nœuds dans les extré-

mités. Un poulmon ſi mal affecté, ne doit pas vaquer avec aiſance aux fonctions pour leſquelles il eſt deſtiné.

Dans d'autres cadavres, on a vû que le poulmon étoit parſemé de tubercules inégaux, dont la matiére étoit entiérement plâtreuſe. Dans les uns & dans les autres, on a apperçu qu'il y avoit des petites parcelles de ce viſcére qui avoient abcédé, & qui fourniſſoient une petite quantité de pus; mais ces parcelles abcédées ſont l'effet de la compreſſion qu'a ſûrement occaſionnée l'engorgement des vaiſſeaux devenus ſolides par les longs ſéjours que l'humeur goutteuſe y avoit faits. On rencontre encore aſſez ſouvent une adhérence du poulmon avec la plevre, ce qui eſt ordinairement cauſe qu'on regarde cette eſpéce de Goutte comme un aſthme ou une hydropiſie de poitrine, ou bien du péricarde.

La Goutte remontée dans l'eſtomac commence par occaſionner des nauſées qui deviennent plus fréquentes de jour en jour; elles ſont quelquefois ſuivies de vomiſſemens qui ſe renouvellent de temps en temps,

& qui deviennent enſuite habituels. On a des douleurs d'eſtomac, on eſt ujet aux indigeſtions. L'appetit devient capricieux ; le dégoût ayant ſubſiſté pendant quelques jours, on ſe trouve quelquefois tourmenté par une faim extraordinaire. Si l'humeur goutteuſe eſt épaiſſe & groſſiére, les douleurs qu'on reſſent dans cette partie ſont plus vives, les vomiſſemens plus abondans, les dégoûts beaucoup plus univerſels.

Si les inteſtins ſont le ſiége du dépôt de l'humeur, ſa préſence ſe manifeſte par des diarrhées qui augmentent peu à peu & deviennent habituelles à la longue, elles ſont ſouvent accompagnées de douleurs de coliques, de tranchées ; la dyſſenterie ſe met auſſi quelquefois de la partie.

Les dépôts dans les reins entraînent après eux une grande quantité de ſable, qui occaſionne des douleurs néphretiques. Ces douleurs ne ſont pas des plus vives qu'on puiſſe appercevoir dans la néphretique, mais elles ſont continuelles. Il ſe forme auſſi dans cette partie des pierres conſidérables par leur volume qui

ſont toujours de la nature du plâtre, ce qui eſt une preuve certaine que l'humeur dépoſée eſt l'humeur gouteuſe & des plus groſſiéres.

La Goutte remontée dans le foie produit ſes ſymptomes particuliers ; ce viſcére devient dur, s'obſtrue, ne ſépare preſque plus de bile ; les déjections ſont blanchâtres, le défaut d'appétit eſt continuel ; il ſe forme auſſi dans ſa ſubſtance des tubercules de la nature du plâtre ; on trouve dans la veſicule du fiel des pierres plâtreuſes de différent volume.

Toutes ces maladies commencent le plus ſouvent ſans que les Gouteux y faſſent attention, elles s'aggravent avec le temps, & réduiſent les malades dans un affaiſſement & dans un épuiſement qui les conduiſent enfin au tombeau.

Le Diagnoſtic de la maladie préſente eſt aſſez aiſé, un Médecin apperçoit facilement le dérangement qu'il y a dans notre machine, le viſcére qui eſt affligé ſouffre beaucoup, & quant à ſes fonctions, elles ſe dérangent & s'affoibliſſent de plus en plus. Il s'agit ſeulement de diſtin-

guer si c'est l'humeur goutteuse remontée par elle-même, qui est véritablement la cause de la maladie.

Toutes les fois qu'un Goutteux est attaqué d'une maladie qui ne se fait pas connoître par ses signes propres, ou bien qu'elle entraîne après elle des symptomes plus funestes que l'état présent du malade ne semble l'exiger, c'est toujours l'humeur goutteuse qui en est la principale cause. Dans ce cas, la maladie augmentant insensiblement sans avoir fait usage d'aucuns topiques, elle ne peut être causée que par l'humeur goutteuse qui s'est opposée dans le viscére peu à peu. Elle n'est même entretenue que parce que l'humeur s'y dépose continuellement ; ce qui fait que le mal augmente toujours.

On a toujours porté un prognostic très fâcheux dans tous ces cas. On ignoroit le plus souvent la cause de la maladie ; les remédes qu'on employoit ne procuroient point de soulagement, & on étoit contraint d'abandonner le traitement. Si par hazard on parvenoit à découvrir la cause, c'étoit toujours trop tard, parce qu'on n'avoit pu s'imaginer

qu'une Goutte pût remonter sans y avoir donné quelque occasion, & quand on le soupçonnoit enfin, la maladie étoit devenue incurable.

Il est cependant facile de la combattre avec avantage dans les commencemens qu'elle se fait sentir.

Mais pour cela il faut bien se donner de garde d'ordonner aux malades des bouillons de tortuës, ou de l'eau de gruau, remédes fort en usage chez les grands, mais qui entretiennent trop l'humeur goutteuse; ni d'autres remédes mucilagineux qu'on employe communément pour appaiser la toux, parce qu'on la croit le produit d'une irritation causée par l'acrimonie des humeurs.

Si on attend que les viscéres attaqués soient extrémement affoiblis, qu'ils ayent entiérement perdu leur ressort, que la plus grande partie de leurs vaisseaux soient obstrués, alors les remédes sont trop foibles, ou si l'on employe les plus forts, ils causent trop de ravage; c'est pourquoi il vaut mieux bien souvent abandonner le malade, que de tenter de lui procurer du soulagement par des remédes, que sa situation rend toujours nuisibles.

Curation. Toutes les maladies dont il vient d'être fait mention, ne sont occasionnées que par la présence de l'humeur goutteuse dont le dépôt se fait continuellement dans les viscéres. Ainsi, il y deux indications à remplir. La premiére consiste à dégager le viscére, autant qu'il est possible, de l'humeur qui est cause de son dérangement. La seconde consiste à détourner cette humeur qui aborde continuellement, & de faire ensorte qu'elle se dépose ailleurs.

On remplit la premiére indication, en évacuant une partie de l'humeur, avec les vomitifs doux & insipides que j'ai déja indiqués, & qu'il suffit d'administrer une seule fois. Après cela on tâche d'attirer une autre partie de l'humeur dans les extrémités, en se contentant seulement de baigner ces parties. Car il ne faut pas forcer la nature quand elle donne le temps de la soulager. Le dépôt ne se formant que peu à peu dans un viscére, ne produit pas de grands désordres, il ne faut donc pas appliquer des remédes forts.

On peut satisfaire en même temps

à ces deux indications par le moyen des cordiaux spiritueux, tels que les bons vins donnés à petite dose, mais souvent répétée. Ils produisent dans les commencemens que cette Goutte devient irréguliére, de très-bons effets. *Sydenham & Musgrave* les recommandent fort, lorsque l'humeur goutteuse, avant que de se déposer dans les extrémités, occasionne dans l'estomac & dans les intestins, des vents, des douleurs auxquelles on donne faussement le nom de coliques; parce que dans ce cas ces cordiaux débarrassent les viscéres, & sont cause que la nature pousse plus facilement qu'auparavant l'humeur goutteuse dans les extrémités, & que les dépôts s'y forment. Dans le commencement que cette Goutte se fixe sur les viscéres, il n'est pas plus difficile de les en soulager que dans le cas précédent. Pour le peu qu'on augmente le ressort des fibres, c'est quelquefois assez pour que la nature reprenne sa vigueur & pousse plus loin cette humeur grossiére, qui n'est pas alors nuisible par sa grande quantité, mais seulement parce que l'humeur quoiqu'en

petite quantité, ne peut cependant pas à cause de son épaississement, demeurer suspendue dans le sang comme elle faisoit autrefois.

On purge doucement deux ou trois fois avec la Manne & quelque Syrop, à moins qu'on ne soit venu à bout d'attirer une partie de l'humeur dans les extrémités, & que les viscéres se trouvent dégagés. On donne le lendemain de la purgation soir & matin le savon médecinal à la dose de 12. à 15. grains; on en augmente la dose, à mesure que le malade reprend ses forces; car dans cette Goutte il est ordinairement très affoibli. On fait boire de la ptisane, plus ou moins chargée de sels, suivant la partie qui est affligée, mais il faut bien se garder d'interrompre l'usage des bons vins, ils sont trop nécessaires.

Je n'ai pas besoin d'interdire les saignées ni les narcotiques. La nature n'est déja que trop foible, & c'est même sa foiblesse qui donne lieu à cette espéce de Goutte irréguliére.

Je n'insisterai pas beaucoup à défendre aux malades de se livrer au manger. Ils ne sont plus gourmans,

ils ſont au contraire très-dégoutés ; mais il faut qu'ils prennent fréquemment de la nourriture & très peu à la fois, & qu'ils faſſent uſage d'alimens bien choiſis. Rien ne leur convient mieux que les poiſſons légers & frits, peu de potage, ou très-peu chargés du jus des viandes. Avec cette façon de gouverner de pareils Goutteux, on n'eſt point long-temps à appercevoir du ſuccès & l'on peut ſe permettre enſuite l'uſage des remédes plus forts, & des alimens plus nourriſſans, parce que la nature pour lors peut ſoutenir les uns & les autres.

Je ne donnerai point le traitement particulier de chaque maladie que cette eſpéce de Goutte peut occaſionner ; parce qu'il doit être à peu près le même que celui dont on eſt obligé de ſe ſervir dans la Goutte remontée par accident, à la réſerve qu'il n'eſt pas néceſſaire d'employer des remédes ſi violens, puiſque dans celle-ci on a tout le temps d'agir avec plus de ſureté.

CHAPITRE XII.

De la Goutte irréguliére proprement dite.

IL eſt encore une eſpéce de Goutte irréguliére qui attaque le plus ſouvent les jeunes gens, qui mangent beaucoup, qui ont les fibres molles & lâches, & qui ſont nés de parens Goutteux, c'eſt-à-dire qui peuvent être ſujets à une Goutte héréditaire de quelque nature qu'elle ſoit : cette eſpéce de Goutte, dès la premiére fois qu'elle ſe fait ſentir, attaque toujours les viſcéres, ſans avoir jamais donné des ſignes de ſa préſence dans aucune articulation. Je l'appelle Goutte irréguliére proprement dite, parce qu'elle a lieu ſans le concours d'aucune cauſe accidentelle, qu'au contraire ſa cauſe eſt des plus naturelles.

Quoique je ſois perſuadé que cette Goutte puiſſe déranger tous les organes néceſſaires à la vie, je n'oſe cependant pas l'avancer. Je ne l'ai

encore obſervée que dans les poulmons, l'eſtomac & les reins, qu'elle affecte preſque de la même maniére que la Goutte remontée par elle-même ; mais les douleurs n'y ſont pas ſi vives. Outre la ſurabondance de mucilage dans la maſſe des humeurs qui eſt la cauſe premiére de toutes les eſpéces de Goutte ; l'eſpéce que nous traitons eſt encore le produit de l'inſuffiſance des efforts que fait la nature pour pouſſer l'humeur goutteuſe dans les extrémités. Mais ces efforts ne ſont inſuffiſans, que parce que dans la jeuneſſe les vaiſſeaux des extrémités jouiſſent d'un trop grand reſſort qui leur eſt naturel, qui empêche que l'humeur goutteuſe ne s'y dépoſe, & la contraint de ſe fixer ſur le viſcére qui eſt le plus foible.

Les ſymptomes qui accompagnent cette Goutte, ſont auſſi différens que ceux de la maladie qu'elle a occaſionnée. Lorſque cette humeur s'eſt fixée ſur les poulmons, elle donne lieu à un aſthme ſec, quoique dans un tempérament pituiteux. Cet Aſthme n'empêche point les malades de faire de grands exercices, de s'occuper à des travaux pénibles ; ils ne

ſont pas même fatigués après s'y être livrés.

La reſpiration ſe fait avec beaucoup de bruit ; la poitrine rend à peu près le même ſon que celle de quelques animaux ſauvages, *Ferinum quid ſonat.* Enfin la difficulté de reſpirer n'eſt pas des plus grandes & ne répond jamais, ſurtout dans les commencemens, à l'embarras qui paroît être dans les poulmons. Ajouter à tous ces ſignes, un poulx petit, mol, & que la fiévre ne l'accompagne pas. Cependant quand le malade s'eſt trop livré au manger, la difficulté de reſpirer devient plus conſidérable, tous les ſymptomes deviennent plus graves, à meſure que la maladie fait des progrès.

Quand c'eſt l'eſtomac qui eſt attaqué, on le reconnoit à un vomiſſement habituel d'une partie des alimens qu'on a pris, ſans que les nauſées ayent précédé. Les ſucs digeſtifs n'étant pas des plus viciés, rempliſſent leurs fonctions ; mais les fibres de ce viſcére deviennent très ſuſceptibles d'irritation, lorſqu'elles ſont embarraſſées de l'humeur goutteuſe, qui les rend toujours plus ari-

des qu'elles ne doivent être naturellement. C'eſt pourquoi dans ce cas les émétiques forts cauſent toujours de grands ravages.

La préſence de l'humeur goutteuſe dans les reins ſe manifeſte par des peſanteurs dans cette partie, par des douleurs néphrétiques continuelles, mais ſupportables; on rend des urines épaiſſes qui charient beaucoup de ſable, ou des filets mucilagineux, ainſi que le dit *Hippocrate*. Toutes les fois qu'on apperçoit dans les urines épaiſſes de petites caroncules, que j'ai obſervé être des parties mucilagineuſes extrémement liées enſemble, & que ces caroncules repréſentent des petites fibres, il eſt bon d'être averti, que ces urines ont été rendues par un Goutteux, ou par une perſonne ſujette à la néphrétique.

Diagnoſtic. La connoiſſance de la maladie préſente s'acquiert facilement, en faiſant attention aux ſymptomes qui l'accompagnent. Celle de la cauſe n'eſt pas ſi aiſée à avoir; parce que ces maladies peuvent être le produit des différentes cauſes, & même de pluſieurs qui concourent

en même temps. Il n'eſt pas poſſible cependant de s'y méprendre dans les commencemens ; car le malade jouit toujours de ſon embonpoint ordinaire, quand c'eſt l'humeur goutteuſe qui eſt la cauſe de la maladie, l'embonpoint dure toujours plus long-temps que ſi la maladie avoit une autre cauſe. C'eſt à cela ſeul qu'il faut s'arrêter pour décider qu'elle eſt cauſée par l'humeur goutteuſe, ſurtout ſi le malade peut être ſoupçonné de pouvoir être ſujet à la Goutte héréditaire.

Prognoſtic. Il n'eſt point fâcheux tant que cette eſpéce de Goutte attaque les jeunes gens, chez leſquels la nature jouit de toute ſa vigueur. Ces maladies ſont les ſuites ordinaires des trop grandes forces de la nature; comme elle s'affoiblit inſenſiblement, il ſe trouvera un certain temps, auquel les extrémités, qui ſont toujours les premiéres à ſe reſſentir de la foibleſſe générale, céderont plus facilement & permettront à l'humeur de s'y dépoſer ; ce qui arrive très fréquemment ſans le ſecours de l'art, & très promptement, quand on prend les moyens les plus ſûrs pour

favoriſer & accélérer ce changement.

Mais s'il arrive qu'on s'y prenne trop tard, qu'on attende que les viſceres ſoient extrémement affoiblis, que le malade ait perdu une grande partie de ſes forces, qu'il ne puiſſe plus les réparer par une nourriture même abondante ; c'eſt l'état le plus terrible qu'un Médecin puiſſe rencontrer dans le cours de ſa pratique ; le malade périt dans la fleur de l'âge, malgré tous les ſecours qu'on peut lui procurer.

Curation. Comme cette Goutte irréguliere n'a lieu qu'à cauſe du grand reſſort dont jouiſſent les vaiſſeaux des extrémités, tandis que ceux du viſcére affligé en ſont trop dépourvus ; il faut pour combattre avec ſuccès la maladie que cette Goutte a occaſionnée, affoiblir les vaiſſeaux des extrémités, & fortifier en même temps ceux du viſcére. De plus, la maladie n'a lieu qu'à cauſe qu'il y a eu une vraie ſurabondance d'humeur goutteuſe ; en conſéquence il faut travailler à la diminuer, & même à la détruire entiérement, s'il eſt

poſſible. C'eſt le vrai moyen de ne point être fruſtré du ſuccès qu'on a pu ſe promettre.

Il faut commencer par les vomitifs doux, ſans les répéter; ils évacuent une partie des humeurs. On appuye enſuite leur effet avec la Manne, avec du ſyrop un peu laxatif, & quelquefois avec des ſels, ſuivant les circonſtances. On retranche enſuite de beaucoup la quantité des alimens, on ſubſtitue des mets peu nourriſſans, en place de ceux que le malade prend ordinairement. On le met à l'uſage des ptiſanes, ou plutôt des infuſions chargées des ſels de petit Chêne, ou de la petite Centaurée; à moins que les reins ne ſouffrent de cet uſage on ne le quitte pas. On permet encore quelques verres de bon vin dans leſquels on fait tremper du pain roti. Enfin on traite le malade dans les commencemens qu'il eſt attaqué comme s'il étoit ſujet à la Goutte la plus réguliere.

On ordonne en même temps le fréquent uſage des bains des extrémités, pour y attirer la ſurabondance de l'humeur qui réſidoit encore dans les vaiſſeaux. Les ſaignées procurent

procurent rarement du soulagement, parce qu'elles sont suivies d'un relâchement général, dont le viscére affligé se ressentiroit trop. Les emplâtres épipastiques & les vésicatoires augmentent généralement le ressort dans les fibres, qui n'en jouissent déja que trop. Quoiqu'on n'ait pas pu réussir à attirer une partie de l'humeur goutteuse dans les articulations, du moins en conduisant ainsi le malade, on est parvenu à diminuer la surabondance de cette humeur, ce qui suffit pour qu'on continue à traiter la maladie comme si elle étoit une Goutte réguliére. On fait usage du savon médicinal à la dose de XXIV. grains matin & soir en commençant. On en augmente la dose de jour en jour jusqu'à ʒss. On purge doucement de temps en temps.

Le malade de son côté doit faire beaucoup d'exercice à pied, à cheval, rarement dans un équipage, prendre l'air, aller à la promenade, s'exercer à la paume, dormir peu, se dissiper autant qu'il est possible. Il doit encore renoncer à son cabinet pendant longtemps, entrecouper

l'exercice avec son travail, s'il est contraint d'en faire : il est impossible qu'avec des secours pareils la maladie subsiste longtems.

Si la maladie est trop invétérée, il faut se conduire comme dans la Goutte remontée par elle-même, & employer les mêmes remédes auxquels on est forcé de recourir quand elle est opiniâtre.

CHAPITRE XIII.

De la Goutte compliquée avec les maladies vénériennes.

IL est rare qu'on rencontre dans le même sujet deux maladies longues à la fois, à moins que l'une ne soit causée par l'autre. Cependant il se trouve souvent que la Goutte est compliquée avec d'autres maladies qui sont du genre des *chroniques*. On n'en sera point surpris, quand on fera attention à la nature de la Goutte. Elle est, comme on l'a vu, le produit des boissons nourrissantes & des alimens succulens qui

tous ont été bien digérés, qui ne nuisent que parce qu'on en a fait un trop grand usage, & qu'ils ont occasionné une surabondance d'humeur mucilagineuse. Cette surabondance peut devenir susceptible de toutes sortes de vices auxquels on peut avoir donné lieu. La Goutte en conséquence est pour lors une maladie compliquée, dont le traitement doit être différent de tous ceux qui ont été exposés jusqu'ici.

De toutes les maladies avec lesquelles la Goutte peut exister, je ne parlerai que des maladies Vénériennes & du Scorbut, parce que la Goutte se trouve le plus communément compliquée avec ces deux maladies.

Les symptomes de la Goutte compliquée avec les maladies Vénériennes, sont les mêmes que ceux de la Goutte réguliére ou irréguliére, suivant l'espéce de Goutte; la différence ne consiste qu'en ce qu'ils se dissipent & reparoissent en très-peu de jours, & qu'ils donnent très-peu de relâche; quoiqu'on se soit tenu assez réservé sur la quantité & sur la qualité des boissons & des alimens. La

Goutte n'observe plus de temps réglé, elle se fait sentir pendant deux ou trois jours, disparoît promptement, revient au bout de huit jours, donne quelques jours de relâche, & tourmente tout aussitôt.

La cause de ces fréquentes attaques & de ces récidives irrégulières, vient de ce que dans les maladies Vénériennes, les humeurs sont infectées d'un *venin* qui les rend très-épaisses & les empêchent de circuler. Elle est aussi la suite de beaucoup d'obstructions dans les glandes, que la partie lymphatique du sang ne peut plus traverser comme elle avoit coutume, ce qui ralentit la circulation. Ainsi l'humeur goutteuse, dans ce cas, ne peut plus être suspendue ni dispersée dans les liqueurs, quoiqu'en très-petite quantité ; elle est donc obligée de se déposer de temps en temps.

Diagnostic. Celui de la Goutte & celui des maladies Vénériennes sont assez faciles, pour le peu qu'on fasse attention aux symptomes de l'une & de l'autre maladie. Il n'y a que la fréquence des accès & la promptitude avec lesquelles ils se manifestent

& se dissipent, sans cause apparente, qui dénotent que l'humeur goutteuse n'est pas la seule qui surabonde dans les liqueurs du corps humain, & qu'elles sont viciées d'une autre maniére. En faisant donc attention aux symptomes de la maladie qui paroît être cachée, il est facile de la connoître.

Prognostic. C'est un état fâcheux d'avoir à combattre deux maladies à la fois, & qui ont des causes différentes; mais il l'est encore davantage, quand ces deux maladies exigent des remédes contraires, La Goutte & les maladies Vénériennes sont préciſément dans ce cas, quoique toutes les deux occasionnent un épaississement dans les fluides.

Curation. La Goutte est une maladie longue, qui ne menace pour l'ordinaire la vie de la personne qui y est sujette, qu'après un temps considérable & même qu'après nombre d'années; les maladies Vénériennes au contraire font des progrès rapides, & attaquent subitement les fondemens de l'acrimonie animale qu'elles détruisent d'autant plus promptement, qu'elles sont compliquées avec

une autre maladie. Ainsi on doit commencer par le traitement des maladies Vénériennes, en observant scrupuleusement de ne point exciter de grandes évacuations, parce qu'elles sont contraires à la Goutte. On doit purger très-doucement, détremper beaucoup les humeurs; faire usage des délayans simples, d'un grand nombre de bains, qu'on suspend pour quelques jours & qu'on reprend de temps en temps. Les frictions ou les fumigations doivent être employées éloignées les unes des autres, surtout dans le commencement; on ne doit les rapprocher qu'à mesure que la Goutte donne des relâches de plus longue durée. En se gouvernant ainsi, il arrive assez souvent que la maladie Vénérienne étant détruite, la Goutte disparoît pour toujours.

CHAPITRE XIV.

De la Goutte compliquée avec le Scorbut.

LE Scorbut reconnoît plusieurs causes différentes ; il est tantôt le produit d'une misére affreuse, tantôt c'est le grand usage d'une nourriture succulente, rendue plus savoureuse par beaucoup d'épices qui l'occasionne. Les grands sont sujets à cette derniére espéce de Scorbut. Il n'est pas étonnant qu'ils se trouvent souvent attaqués de la Goutte & du Scorbut tout à la fois, puisque le régime de vie qu'ils gardent est propre pour procurer ces deux maladies.

Symptomes. Outre les symptomes particuliers de chaque maladie, il y en a un qui doit engager le Médecin à penser que la Goutte est compliquée avec une autre maladie ; c'est la fréquente récidive des accès ; de plus on a été Goutteux avant que le Scorbut se soit manifesté.

Diagnoſtic. Il eſt le même que celui des maladies qui ſe trouvent réunies dans le même ſujet. Il eſt aiſé de connoître ſi c'eſt le Scorbut qui accompagne la Goutte, parce que le malade mange de la viande une quantité plus grande que de coutume, il a pour ainſi dire un appétit vorace, il eſt carnaſſier.

Prognoſtic. Il eſt fâcheux, parce qu'on ne peut pas travailler à détruire la Goutte, & que le Scorbut ne ſe déclare bien ſouvent, qu'après avoir produit inſenſiblement des ravages dans notre corps, auxquels il n'eſt pas facile de remédier; alors la machine ſe trouve ſi épuiſée qu'elle n'eſt plus en état de profiter des moyens qu'on employe pour la rétablir.

Curation. On doit commencer par traiter le Scorbut, qui eſt toujours le plus preſſant, à moins que l'on n'ait à travailler à une Goutte remontée par accident. Il y a même un avantage à ſe conduire ainſi, parce que les remèdes qui ſont propres au Scorbut ne ſont point contraires à la Goutte, & qu'ils peuvent diminuer la vivacité des douleurs de cette der-

niére. On fera donc usage des Anti-Scorbutiques, en préférant ceux qui sont cordiaux en même temps, comme les vins anti-Scorbutiques.

On doit défendre l'usage des viandes, des potages gras, ne permettre pour toute nourriture que des poissons légers, des légumes abondantes en eau & en sel alkali volatil. On fait des juleps avec le cochlearia, le becabunga, le nasturtium & la graine de moutarde renfermée dans un nouet. Enfin, on traite le Scorbut comme s'il existoit seul.

FIN.

QUÆSTIO MEDICA,

QUODLIBETARIIS disputationibus, manè discutienda in Scholis Medicorum, die Jovis decimâ-quartâ mensis Decembris, Anno Domini M. DCC. XLVII.

M. CAROLO-LUDOVICO LIGER, Doctore Medico, Præside.

An Arthritidi Sapo?

I.

URBANAS inter gentes morbus frequens, voluptatis proles, doloribus atque cruciatibus, in quâvis ut plurimùm articulatione, mortales dilanians, Vere & Autumno, paroxismis eheù longioribus! Sæpiùs recurrens, à Græcis nuncupatur ar-

thritis. Ab hac autem quam opprimit partem, nova sortitur nomina; quapropter varias ipsius species describas potiùs, quàm morbum Protheum definias. Arthritis Regulari quoties patet incessu, lympham in articulis degentem, *synoviæ* nomine insignitam, aut tendonum vaginis inclusam, partium lubrificationi inservientem plerumque corrumpit: modò torporem concilians, infarctus & trepidationes procreans, sensim extremitates invadit; modò stipata doloribus atque tumore comitata, repentè unoque ictu in articulos sævit. Si manum carpum-ve, aut externam partem, aut digitorum articulos infestat, chiragra dicitur. Si malleolos, talos, pedum, maximè verò pollicis commissuras adoritur, podagra. Ischias verò, si ossi sacro, ischio, aut summis natibus partibus-ve ambientibus inhæret. Nec satis est arthritidi tantum humano generi bellum inferre. Proh fatum! Quot quantasque strages edat, ubi irregularis seu *anomala* lacessit, vix credibile! Pandoræ pixidem rectè appellaveris; quæ morbi cujuslibet larvam mutuatur. Pravo cuilibet affectui ansam

præbet. In caput ſedem figit? Agmine facto ruunt anginæ, cephalalgiæ, phreneſis, apoplexiæ. Dædaleos ubi pulmonis anfractus percurrit, tuſſes excitat, aſthma procreat, pleureſim utramque mentitur. At ſi variis cum liquoribus tum ſecretis, tum lubrificationi viſcerum in abdomine contentorum conſecratis connubium faciat arthriticus humor; malorum iliadem ſecum ipſis importat. Præſtò ſunt cardialgiæ, nauſea, vomitus, tormina, colici dolores, obſtructiones, inflammationes, phrenitis, &c. Triplex *anomalia* diſtinguitur ſpecies: vaga, quæ trunci coſtarumque articulationes obſidet; indeterminata, quæ omnibus ſimul & cunctis partibus ex æquo minatur; devia tandem ſingulas viſcerum functiones perturbat. Non adeò furit *paroxiſmis* prioribus arthritis, imbecilliores plerumque occupat artus; in extremitates à corde remotiores, vim ſanguinis valdè imminutam recipientes ſuum exercet imperium, non miſſurum, niſi negato in articulis hoſpitio. Nec irregularem niſi vetuſtate, caſu aut incuriâ morem adipiſcitur. Omiſſis omnibus cauſis, à Veteribus in ar-

ticulari morbo cognitis, in medium proferam sanguinis inspissationem, tumoribus excitandis maximè aptam frigidamque morbi qualitatem præ se ferentem. Altera verò ab humorum acrimoniâ originem ducit, calore, rubore, irritatione partis malè affectæ innotescit, calidaque nuncupatur. Utraque modò seorsim, modò viribus unitis præliantur; nec tamen curantibus tantum facesserent negotium, absque ullâ peculiari quâdam arthriticâque humorum *Crasi* à naturâ alienâ. Recens huc usque curatu facilior habetur; inveterata & nodosa difficilior, teste Ovidio,

Tollere nodosam nescit Medicina podagram.

Hæreditariam expugnabis rariùs; nisi sanguinem spissum crassumque attenues, tumores discutias, acrimoniam humorum obtundas, arthriticumque *miasma* foras amandes non remediorum farragine; sed unico, partibus oleosis salibusque alkalinis constante, saponis nomine insignito, cunctis facies satis.

II.

NULLUM immeritò corripit articularis morbus. Opimo victu, eleganti, gulæ irritamentis delectatur ; olera quæcumque vitamque agreſtem reſpuit. Otio gaudet & oppidis ; ruſticatur nunquam nec terram exarat. Divitum palatia, eruditorum muſæum habitat ; pauperum verò parcit tabernis. Quantum ex deliciis ſurgat amari, apprimè ſuo periculo callent arthritici. Præteritam fruſtrà lugent felicitatem, ipſi fruſtrà valedicunt, dum voluptatibus aut gulæ pendunt vectigal, iterùm atque iterùm ſtatis temporibus perſolvendum. Neque enim uſquam podagricis certa quies ; inviti quot ſunt, malorum volvuntur oceano, & cunctis ſuus imber imminet. Dolenda quippe ipſorum conditio, quoties plectuntur ; at ipſis timendum quandiù quieſcunt. Primarias Arthritidis cauſas perpendenti, proximam in ſenibus eſſe ſanguinis inſpiſſationem, ultrò patebit, ob defectum in motu circulatorio, imminutas vires labefactaſque concoctiones : liquores enim noſtri à motu præſertim & calore ſuam tenent fluiditatem. Idem

vitium contrahit ſanguis in helluonibus, quibus, eſculentis variis valentioribuſque cibis ſtomachum gravare volupe eſt, ut ait Horatius, *Sat.* 2.

..... cùm ſimul aſſis
Miſcueris elixa, ſimul conchylia turdis
Dulcia ſe in bilem vertent, ſtomachoque tumultum
Lenta ferat pituita.

Imperfecta ſemper eorum digeſtio; craſſum viſcoſumque ſuccum, reparandis jacturis eheu! Copioſiorem miniméque aptum ſuppeditat. Otium nonnunquam & labor improbus, ſeu ſtudium, humorum vitiant indolem; non uno quidem eodemque tenore ſuas agunt partes. In otio ſuccorum corporis recrementa quæ priùs excernebantur, in vaſis reconduntur. Meditationibus ſeriis ac diuturnioribus, ſpiritus defæcatiores ac volatiles à concoctionum penſo, quod debuerant abſolvere, nimiùm avocantur. Quàm malè ſaluti ſuæ conſulunt, qui calori juventutis obſequentes, aut vegetiſſimo robori nimium fidentes, Veneris ludos frequentant! Effrænatâ morum licentiâ præmaturiùs ſenectutem accerſunt. Brevi

enim franguntur eorum membra labore, debilitantur nervi; spirituum animalium fit penuria; nobilioribus balsamicisque suis partibus sanguis defraudatus, nihil nisi acrimoniam, acorem, acidum-ve redolet. At cunctos homines agitat non una cupido: sunt quos pleno juvat potare de die variisque liquoribus spirituosis gustum recreare. Quantum inspissando sanguini valeant acida, quantùm ipsi acrimoniam concilient, neminem latet. Liquores & vina acidis superabundare chemia demonstrat, lacteos humores coagulare evincit experientia. Cuncta Bacchi munera omnibus nocere cave credas. Iis, Campanis atque Burgundis tutò frui licitum est, quamvis patrio liquori plurimùm indulgeant atque bacchanalia vivant. At unde discrimen? Paucis accipe. Burgunda vina atque Campana principiis sibi invicem exquisitâ proportione adeò unitis conflantur, ut arte quâlibet non facilè à se invicem queant disjungi. Cætera verò acidis partibus adeò turgent, ut in doliorum parietibus magnâ copiâ, sales suos sub tartari nomine incrustent, operâque facili deponant. Quâcun-

que verò causâ sanguis inspissetur; aut acrimoniâ donetur, aut utroque vitio simul imbuatur, in stomachum, viscera primariasque vias impetum faceret; nec nisi peculiari humorum *crasi*, quam *miasma* arthriticum voco, vitiatus in articulis decumberet. Fonte licet eodem hauriantur corporis humores, nedum varii diversis sint morbis obnoxii, imò iidem, variè corrupti diversos pro modulo morbos procreant. Pars enim fibrosa seu lymphatica semen succosque nutritios corrumpit, ubi lue venereâ inficitur. Lympha verò eadem arthritico *miasmate* vitiata articulorum humores, aliosque iis congeneres inquinat, tenaciores, vicosiores, acriores, erodentes reddit. *Fernelius* asserit pituitam caloris vi & apulsu tantam adipisci crassitudinem, ut à lapidis aut gypsi naturâ non procul absit. Hanc sæpè deprehendisse testatur in pulmonibus aut articulorum digitis. Ab his omnibus fibrarum distorsiones, articularis motûs aberrationes, inertiam, infarctus, tumores, dolores acerbos podagrâ laborantibus supervenientes repetere ne graveris.

III.

QUOTIESCUMQUE alkalinis salibus fixis vegetantium olea quælibet arte chemicâ, aut naturâ intimè conjunguntur, massa residua libero aeri concrescens, indurescens, in aquâ solubilis, Sapo nuncupatur. Ut tamen desideratos præstet effectus, certam requiri alkali cum calce vivâ parati, atque acidi proportionem usus edocuit. Quot quantaque ex hac combinatione procedant miracula, mirum dictu. Oleum pristinam pinguem naturam amittit, novam aquæ amicam induit. Vim autem suam deprædantem atque corrosivam exuit sal alkali fixum. Compositum hoc inquit *Boerhaavius*, calore, motu & contritu solvit gummosa, oleosa, resinosa, pinguia inspissata, reddit eadem quoque saponacea sive solubilia in aquâ. Hinc abluit, detergit, eluit, aperit, mundat, resolvit. Coagulatis quæsitam restituit meabilitatem, Eâ re inveteratas referat obstructiones, perditumque iis partium usum restituit. In concreta, amurcosa ex terrâ

coalescentia & oleo pulchra quoque præstat. Obstat quin etiam acidis, ne cogant chylum, vel lac; imò & his acido densatis iterum resolutionem offert. Unde apparet quòd ferè sit aperiens, attenuans, resolvens, dissolvens universale in corpore humano, quoties memoratis de causis laborat. Ast quantùm debellandis fœtoribus arthritidis conducat Sapo, ex ipsius principiis eruas facilè. Olea nativa, humorum acrimoniam obtundendi, demulcendi vim obtinere planum est. Sanguinis inspissationem salibus cedere; crassos viscidosque succos salibus attenuari, dilui, dissolvi constat experientiâ. Præstantiores effectus, tutiores promptioresque edere saponem, quis non judicet? Olea sale turgentia cum humoribus miscentur faciliùs, eosdem inter se magis *analogos* efficiunt, fluiditatem, dulcedinem ipsis conciliant; hinc circuitum suum perfectiùs absolvit sanguis, in minimis vasis nullas trahit moras, statutas juxta leges fiunt secretiones quælibet, stat æquilibrium à quo pendet sanitas. Sal arkali partibus oleosis involutus ad sanguinem faciliùs pervenit, mi-

nimos pervadit mæandros, in obſtructis vaſis ſibi viam aperit, denſos humores dividit, lympham morantem in circuitum agit; hinc tumorum diſcuſſio, reſolutio, dolorum mitigatio, quies, bona valetudo. Arthritidi curandæ impar foret quodcumque medicamen virtute ſaponaceâ orbatum; hoc ſolius ſaponis opus. Ipſi licet cunctos corporis meatus perluſtrare, organicas partes peragrare, abſque ulla ſuæ virtutis deperditione. Serpit quocunque, reptat, rimatur; nec de ſuo, niſi in ſalutis aut ægrorum commodum impendit. Semper ſortitur effectum, urinam movet, perſpirationem excitat, ſudores provocat. Quo tandem vergit natura, hanc inſequitur. Ventriculum, inteſtina primariaſque vias, ab impurâ colluvie ex imbecillioribus aut pravis digeſtionibus ortâ alvum laxando expedit, à ſaburrâ liberat: ſicque podagram ab ipſis incunabulis expugnat & expellit. At ubi in extremitatibus ſe recipit atque nidulatur arthritis, tumoribus, gypſis, tophis, nodiſque artus deturpat, pereunte motu incurvat; externè applica ſaponem;

reſolvit tumores, aerem in nodis inclusum expandendo, foras tophos attrahit: redit ſua membro deperdita flexilitas, uſus, mobilitas.

IV.

SAPONEM laudatis dotibus inſtructum curandæ Arthritidi parem fore, quis dubitet? Ecquis flocci faciat remedium, quod ſuadet ratio, probat auctoritas, indicat analogia, experientia confirmat? Podagra, inquit *Hippocrates*, lactis diætâ, diureticis & purgantibus tractanda. In ipſius conſenſum venêre plerique medendi peritiâ commendabiles. Quæ verò tentarunt medicamina, ea ipſis feliciùs ſucceſſiſſe narrant, quæ amaritudine & ſale pollerent, Quin imò ſcopum tutius attingunt ea, quorum principia, *analyſi* factâ, ad Saponem propiùs accedunt; ut præ cæteris *Camædrys*, *vel alia Iva arthritica* vocata. Iiſdem remediis, *analogia* ducti, renum calculos aut veſicæ diſſolvere conati ſunt. Arthritidem cum calculosâ paſſione paſſu eodem procedere ominabantur ultrò, nec immeritò. Licet *Sydenhamus* podagra diù vexatus litem

non dijudicet, calculum tamen & Arthritidem ejusdem materiei morbificæ participes esse, atque sese invicem procreare subodorabatur. Dubium solvere gloriatur *Guanerus* his verbis: „ Summè calculosa passio dominam *artheticam* diligit, & tantam „ simul habent affinitatem, ut una si„ ne aliâ rarissimè invadat.“ Hanc sententiam confirmat *Ramazinus*. Nephritis quoque & Arthritis, quæ vitæ sedentariæ pedissequæ sunt, litteratorum morbis se jungunt comites; perrarò autem quis arthriticus est, quin fiat nephriticus; quia utriusque affectûs eadem est materialis causa. *Erasmus* calculo laborans ad amicum suum arthriticum scripsit se & amicum illum esse affines, imò cognatos, duarum quippè sororum maritos, ac illius uxorem sibi intimè jungi absque ullâ adulterii suspicione. At si concreta ex utroque morbo producta arte chemicâ probaveris, iisdem omninò principiis conflari deprehendes: eamdem salis volatilis, olei quantitatem suppeditant, eamdem aeris copiam explodunt. Si tanta sit inter utrumque morbum & ex omni parte necessitudo; ecquis eam-

dem in administrandis remediis rationem necessariam esse inficias eat? Saponem, Gallorum inventum, sub remedii *Lythontriptici Anglici* nomine, in usus medicos nuperrimè adhibitum, contra calculos mira præstare, eos dissolvere, dissolutos expellere norunt omnes. Quin etiam in hoc calculi affectu arenulas aut gypsum referente, qui affectus Arthritidis statum & naturam propiùs attingit, feliciores, inopinatos & promptiores eventus sortiri demonstrat experientia. Hæc eadem sagax rerum magistra, nephritidem & arthritidem iisdem remediis curari posse atque profligari, evincit. Podagricos enim dolores demulcere, arthriticos motus compescere, ipsam insuper arthritidem penitùs eradicare, Saponi nonnunquàm contigit, quoties ipsius ope calculis laborantes sublevare tentarunt medici, sicque ægri duplici morbo interire periclantes, ex utroque, atque eodem remedio in integrum convaluere. Tantæ hujusce remedii virtutes *Boerhaavium* non latuére, ubi ipsius laudes extollit. Facit Sapo quod aqua nequit; quod

oleo negatur; id præstat. Efficit tutò quod alkali cum periculo potest exequi, quod reliquis salibus nefas. Nullum secum importat periculum, si vacuis visceribus benè dilutus, motu corporis adjutus, copiâ satis magnâ, sed divisâ temporibus potetur. Virtute suâ dissolvente sanguinis motum perficit, liquidiorem lympham reddit, ipsam fixiori sale locupletat,* circulatione tandem peractâ in urinis idem fermè reperitur. Externè pariter applicatus, in ulceribus, sinuosis, fistulis pulchra efficit; & in maximis tumoribus, Auctore *Alexandro Tralliano*, Gallicum saponem in topicis adhibere convenit.

V.

TÆDIOSA lactis dietâ quamplurimos podagræ doloribus immunes fuisse, forsan objiciet aliquis? Quot exuto lactis jugo crudeliùs excruciantur? Nonnullos etiam reperias qui aperientibus martialibus arthritidem perdomarunt; at quanta, ubi phlogisticam vim ex-

* Act. Reg. Sci. Acad.

plodunt

plodunt martialia, capiti imminent pericula? Ai saponis usu nihil horum metuas; sive hunc mixtum cum melle atque subactum, in opiatæ formâ devorandum jubeas; sivè opiatam in idoneo liquore decoctam præscribas hauriendam. Instant, calculos vesicæ in quâ commoratur Sapo radere & dissolvere potest quam facillimè, concreta verò arthritidis penetrare minimè ob indefessum lymphæ motum. Podagricorum nodi, tophi spongiosâ materiâ aut gypsum referente formantur: adeòque remediis faciliùs dissolvi possunt absque morâ diuturniori; imò circulationis legibus obtemperando, novas eundo vires acquirit Sapo, superandis obicibus sæpiùs occurrit, eos sensim imminuit, faciliùs obliterat, tutiùs destruit. Licet innoxius per se, Medici tamen prudentiam atque sagacitatem requirit; quòd ipsi cum remediis potentioribus est commune. Ætati, temperamento, tempori, morbo consulendum est. Caveas ergò in arthritide *anomalâ* liberaliùs largiri, quoties morbum peculiarem procreat aut mentitur. Fibræ nimis tensæ, rigidiores prius sunt la-

xandæ, humorum impetus, furores leniendi, sanguinis missionibus extinguendi, nimia eorumdem copia *Catarcticis* imminuenda, præsens tandem morbus propriis debellandus armis. Cautè etiam te geras oportet sævientibus podagræ paroxismis: dolores tunc mitigandi, ex arte concilianda quies. His peractis, otiosus tragœdiæ spectator naturæ nequidquam committas. Vincendus adhuc latet hostis nova bella prioribus crudeliora mox daturus, nisi hunc diuturno saponis usu expugnaveris atque fugaveris. Nec te insoliti deterreant eventus, naturæ deficienti potiùs, quàm lædenti remedio adscribendi. Laxiorem alvum absorbentibus, coralliis constringes, constrictiorem oleosis lenioribusque purgantibus solves facilè. Procul hinc illa topicorum farrago in arthriticorum levamen minùs, quàm solatium adhibita. Quot repercutientibus topicis ex morbo sese expedire nitentes, in magnum vitæ discrimen incidere? Utere sapone, tumores resolvit; non repercutit; tophos dissolvit, foras attrahit; absque ulla vasorum eruptione, dilaceratione, obstructiones re-

ferat. Crassos viscidosque succos ubicumque degentes diluit, attenuat. Arthriticum *miasma* per urinas & sudores movet, agitat, avertit. Omnes denique arthritidis causas diruit, expellit.

Ergò Arthritidi Sapa

Proponebat Parisiis CAROLUS-FRANCISCUS THEROULDE DE TOULOUSE DE VALLUN, Bajocæus, Eques, Doctor Medicus Cadomensis, necnon Saluberrimæ Facultatis Medicinæ Parisiensis Baccalaureus, A. R. S. H. 1747, à sextâ ad meridiem.

APPROBATION

De la Faculté de Médecine.

NOUS Commissaires nommés par la Faculté de Médecine de Paris pour examiner un Manuscrit, intitulé : *Traité de la Goutte*, &c. par M. Liger notre Confrere ; avons reconnu, après avoir lû attentivement cet Ouvrage, que l'Auteur y combat très-solidement les préjugés vulgaires, tant sur la théorie que sur la pratique de cette maladie ; ce qui seul suffiroit pour attirer l'attention du Public, puisque ces préjugés ont été cause jusqu'ici, qu'elle a été regardée par bien des personnes comme absolument incurable. Mais l'Auteur a poussé bien plus loin ses recherches, & il est parvenu à faire connoître que la cause premiére de la Goutte est une surabondance d'humeur mucilagineuse dans les liqueurs du corps humain ; ce qu'il fait avec beaucoup de clarté, en s'appuyant sur un grand nombre d'expériences & d'observations, qui

concourent toutes naturellement à établir ce même principe. C'eſt ſurtout dans la maniére d'expliquer tous les phénoménes de la Goutte que brillent l'intelligence & la ſagacité de l'Auteur.

Quant à la partie pratique de cet Ouvrage, elle eſt d'autant plus eſtimable, que ſans perdre un moment de vûe la cauſe premiére de la Goutte, M. Liger ſçait tirer habilement parti d'un petit nombre de remédes très-ſimples pour remplir les indications les plus compliquées, qu'il fait un grand uſage du régime de vie varié avec beaucoup de prudence, ſuivant les cas, qu'il eſt très-réſervé ſur l'application des topiques, & qu'en tout cela il montre autant de ſageſſe que de ſçavoir ; puiſqu'il paroît bien perſuadé avec les plus habiles Praticiens, que tout l'Art de la Médecine conſiſte dans la juſte application des remédes, plutôt que dans l'adminiſtration empyrique de prétendus ſpécifiques.

Nous penſons donc que la publication de cet Ouvrge ſera d'autant plus utile à la Société, que la maladie qui en fait l'objet eſt auſſi re-

doutable qu'elle eſt fréquente.

Les perſonnes qui en ſont affligées auront la conſolation d'y apprendre que leurs ſouffrances ne ſont pas ſans remédes, celles qui en ſont menacées par leur tempérament y trouveront les moyens de s'en garantir. Les unes & les autres ne pourront plus après la lecture de cet Ouvrage s'en prendre qu'à elles-mêmes, ſi elles reſtent expoſées aux attaques d'une maladie quelquefois mortelle, ſouvent dangereuſe & toujours cruelle, ou du moins très-incommode.

CANTWELL. MACQUER.

BARON.

Oui le rapport de Meſſieurs Cantwell, Baron & Macquer, Commiſſaires nommés par la Faculté pour examiner l'Ouvrage de M. Liger ſur la Goutte. Je conſens qu'il ſoit imprimé. Fait aux Ecoles de Médecine à Paris, en l'Aſſemblée tenue le quatorze Février 1753.

Signé, BARON, Doyen.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit, intitulé : *Traité de la Goutte*, &c. par M. Liger, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris ; une théorie neuve, ſimple & naturelle, une explication des ſymptomes & des autres phénoménes de la Goutte, qui ſe tire ſans effort de cette théorie, une pratique qui ſuit de l'une & de l'autre, font de l'Ouvrage un tout bien conçu, préſenté, exécuté & digne de l'impreſſion. A Paris ce premier Février 1753. GUETTARD.

PRIVILEGE.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre ; A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé *le ſieur Liger Docteur Regent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris*, Nous a fait expoſer qu'il déſiroit

faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Traité de la Goutte* : s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires : A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes, autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes ; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autres sans la permission expresse ou par écrit dudit exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu du Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; A la charge que ces Présentes seront enregistrées au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour mo-

dée sous le contresceel des Présentes, que l'impétrant se conformera en tout aux réglemens de la Librairie & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera mis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur de Lamoignon & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur de Machault Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers Sécretaires foi soit ajoutée comme à l'Original; commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le dix-neuviéme jour du mois de Mars, l'an de

grace mil sept cent cinquante-trois, & de notre Régne le trente-sixiéme. Par le Roi en son Conseil, *signé* SAINSON.

Registré sur le Registre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 143. fol. 112. conformément au Réglement de 1723, qui fait défense art. 4. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'art. 108. du même Reglement. A Paris le 23. Mars 1753.

J. HERISSANT, Adjoint.

E R R A T A.

*P*age 40. *lig.* 10. accompagnés, *lis.* accompagnée.

89. *lig.* 16. les alimens, *lis.* dans les alimens.

173. *lig.* 13. cer, *lis.* car.

181. *lig.* 7. facilité, *lis.* félicité.

187. *lig.* 22. pour, *lis.* que.

191. *lig.* 27. certaine, *lis.* centaine.

289. *lig.* 18. de ſa louer, *lis.* de ſe louer.

310. *lig.* 6. dans ces actions, *lis.* dans ces parties.

322. *lig.* 7. des vomiſſemens, *lis.* des vomiſſemens ;.

333. *lig.* 22. ſenſibles, *lis.* ſuſceptibles.

348. *lig.* 16. qui s'eſt oppoſée *lis.* qui s'eſt dépoſée.

365. *lig.* 28. de l'acrimonie, *lis.* de l'œconomie.